

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

THÉÂTRE  
DE  
SCHILLER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE V<sup>o</sup> DONDEV-DUPRÉ,  
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

# THÉÂTRE

DE  
*Johann Christoph Friedrich von*  
**SCHILLER,**

TRADUCTION NOUVELLE,

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,

PAR M. X. <sup>*Xavier*</sup> MARMIER.

---

PREMIÈRE SÉRIE.

---

Les Brigands.  
Fiesque.  
L'Intrigue et l'Amour.  
Don Carlos.  
Marie Stuart.

PARIS.

CHARPENTIER, ÉDITEUR,

20, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN.

1844

c. m. v.

201007

MANUSCRIPT  
NEW YORK

# NOTICE

## SUR SCHILLER.

---

Jean-Christophe-Frédéric Schiller naquit le 11 novembre 1739<sup>1</sup>, à Marbach, jolie petite ville du Wurtemberg, située sur une hauteur qui domine le Neckar. Une tradition populaire raconte que, sur la colline où s'élève aujourd'hui cette cité riante, on n'apercevait autrefois qu'une épaisse forêt habitée par un géant, par une divinité vivante du paganisme, Mars ou Bacchus<sup>2</sup>. « C'était aussi un géant, dit le biographe allemand de Schiller, un géant de la poésie qui venait de naître dans ce lieu consacré déjà par les croyances superstitieuses du peuple ; mais ses yeux s'ouvrirent à la lumière dans une humble demeure, dans la maison de son aïeul maternel George Kodweis, qui avait perdu dans une inondation du Neckar la meilleure partie de son petit bien, et qui exerçait alors l'état de boulanger : les premières émotions du poète furent celles d'une condition obscure, souvent troublée par l'inquiétude des besoins matériels. »

Son père, Jean-Gaspard Schiller, était entré à l'âge de vingt-deux ans dans un régiment de hussards en qualité de chirurgien-barbier. Il parvint dans l'espace de trois ans au grade de sous-officier, fut licencié à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, et se maria en 1749. Lorsque la guerre de sept ans éclata, il demanda à reprendre du service, et fut admis dans le régiment du prince Louis de Wurtemberg avec le grade d'adjudant. Une maladie contagieuse ayant atteint ce régiment en Bohême, le père de Schiller revint à son premier état de médecin. Il administrait des remèdes aux malades, et, dans son zèle tout chrétien, remplissait en même temps auprès d'eux les devoirs de prêtre. Il leur faisait réciter leurs prières, et les encourageait dans leur souffrance par ses exhortations et par le chant des psaumes. De

<sup>1</sup> D'après son acte de baptême, vérifié par G. Schwab.

<sup>2</sup> De là vient le nom de la ville, Marbach (ruisseau de Mars).

la Bohême il passa avec un autre régiment dans la Hesse et la Thuringe; puis, à la fin de la guerre, il se retira à Louisbourg, et s'y livra à des travaux d'agriculture. Peu de temps après, le duc Charles de Wurtemberg lui confia l'inspection des jardins qu'il venait de faire établir près de Stuttgart, autour du riant château qu'il appelait sa *Solitude*. Ce fut là que Gaspard, revêtu du titre de major, estimé du prince, heureux des devoirs qu'il avait à remplir, termina dans une douce aisance une vie qui avait été souvent flottante et souvent traversée par d'amères inquiétudes. C'était un homme d'une nature ferme, sévère et un peu rude, mais d'un esprit droit, actif et surtout essentiellement pratique. Il avait fait lui-même en grande partie son éducation, et il a écrit sur la culture des arbres et des jardins des livres qui ne sont pas sans mérite. Quand son fils vint au monde, il le prit dans ses bras, et l'élevant vers le ciel : « Dieu tout-puissant, s'écria-t-il, accorde les lumières de l'esprit à cet enfant; supplée par ta grâce à l'éducation que je ne pourrai lui donner. » Il vécut assez pour jouir des succès littéraires de son fils, dont il avait, dans sa pauvreté, salué la naissance avec une joie mêlée d'une tendre sollicitude. Un heureux jour pour le vieillard était celui où il apprenait qu'on devait imprimer à Stuttgart un nouvel ouvrage de son cher Frédéric. Le digne homme s'en allait aussitôt chez l'éditeur, prenait le manuscrit d'une main tremblante, et le lisait avec une vive émotion. Pour mieux comprendre l'esprit de ces compositions poétiques, il abandonnait ses livres sur l'agriculture et lisait des œuvres de littérature, d'histoire et de critique. L'amour paternel lui ouvrait un nouveau monde d'idées où jamais auparavant son âme simple et peu rêveuse n'avait pénétré. De chirurgien il était devenu jardinier; sur la fin de sa vie, de jardinier il se faisait littérateur. Il mourut en 1796. La lettre que Frédéric écrivit à sa mère, en apprenant que son père n'était plus, est le plus bel éloge rendu à sa mémoire. « Quand même, dit-il, je ne songerais pas à tout ce que mon bon père a été pour moi et pour nous tous, je ne pourrais, sans une douloureuse émotion, penser à la fin de cette vie laborieuse et utile, si pleine de droiture et d'honneur. Non, en vérité, ce n'est pas une petite chose que de rester si fidèle à soi-même pendant une longue et pénible existence, et de quitter le monde à l'âge de soixante-treize ans, avec un cœur aussi pur et aussi candide. Que ne puis-je, au prix de toutes ses douleurs, finir ma vie aussi innocemment qu'il a fini la

sienne! car la vie est une rude épreuve, et les avantages que la Providence m'a accordés sur lui sont autant de dons périlleux pour le cœur et la vraie tranquillité. Notre père est heureux à présent, nous devons tous le suivre. Jamais son image ne s'effacera de notre cœur, et le regret que nous cause sa perte ne peut que nous lier plus intimement l'un à l'autre. »

La mère de Schiller, Elisabeth Kodweis, était une femme d'une nature tendre et pieuse, qui tempérant par la sérénité de son esprit et la douceur de ses manières ce qu'il y avait de trop rude et de trop inflexible dans le caractère de son mari. Jeune, elle manifestait un vif penchant pour la poésie et la musique. La pauvreté de ses parents ne leur permit pas de lui donner une éducation qui répondit à ses dispositions; mais elle recherchait avec avidité tout ce qui pouvait entretenir en elle le sentiment poétique, et ses compagnes la regardaient comme une jeune fille enthousiaste et rêveuse. On a conservé d'elle quelques vers qu'elle adressait à son mari, le jour du huitième anniversaire de leur mariage. Traduits dans une autre langue, ces vers ne peuvent être regardés que comme l'expression bien simple d'une pensée assez commune; mais, dans l'original, ils sont remarquables par la facture de la strophe et l'harmonie du rythme. « Oh! si j'avais, dit-elle, trouvé dans la vallée des *vergissmeinnitch* et des roses, je t'aurais tressé avec ces fleurs, pour cette année, une couronne plus belle encore que celle du jour de notre mariage.

» Je m'afflige de voir le froid empire du nord. Chaque petite fleur se glace au sein de la terre refroidie; mais ce qui ne se glace pas, c'est mon cœur aimant, qui est à toi, qui partage avec toi les joies et les douleurs. »

Nul doute, dit M. G. Schwab, qui le premier a cité ces vers, que Schiller ne dût le sentiment de la forme poétique à sa mère et aux livres choisis dont elle faisait sa lecture habituelle. — Il lui devait aussi les dispositions pieuses qui, dès ses plus jeunes années, se manifestèrent en lui. Jusqu'à l'âge de quatre ans, il resta avec elle à Marbach; son père était alors retenu à l'armée par la guerre de sept ans, et la pauvre mère soignait avec une touchante tendresse l'enfant qui était venu au monde avec une constitution délicate, et qui souvent tombait malade. En 1763, Gaspard Schiller rentra dans sa patrie; deux ans après, il alla occuper à Lorch, sur la frontière du Wurtemberg, le poste de capitaine de recrutement. Ce fut là que Frédéric commença ses

études. Un digne pasteur, nommé Moser, lui enseigna les éléments du grec et du latin <sup>1</sup>. Sa mère, qui deux années auparavant lui avait appris à lire et à écrire, continuait en même temps ses douces leçons. Tantôt elle lui racontait une histoire biblique que l'enfant écoutait avec une religieuse émotion; tantôt elle savait le distraire par une de ces naïves et charmantes traditions dont le peuple a si bien gardé la mémoire; tantôt enfin elle lui faisait lire les plus beaux passages de ses poètes favoris, les vers solennels de la *Messiaëde*, dont les trois premiers chants venaient de paraître, les cantiques de Gherard, les fables de Gellert. Quelquefois aussi elle remontait avec lui vers une époque plus reculée, et lui faisait faire, pour ainsi dire, un cours de littérature, en lui apprenant à connaître les poètes d'une autre école, en lui indiquant leurs qualités et leurs défauts. Il n'est pas rare de trouver en Allemagne des femmes d'une condition obscure qui, n'ayant jamais reçu que les plus simples éléments d'instruction, se développent elles-mêmes dans le cours de leur vie paisible et retirée, et parviennent, par la lecture, à se former le goût, à acquérir des connaissances littéraires étendues, d'autant plus douces à observer qu'elles sont presque toujours alliées à une grande modestie, et complètement dégagées de toute prétention et de toute pédanterie. La mère de Schiller était une de ces femmes. Les dieux du foyer domestique lui avaient révélé dans les heures de repos du dimanche, dans les veillées de l'hiver, l'aimable savoir que d'autres vont inutilement chercher dans l'ambitieux travail des écoles.

Tandis que les leçons classiques du prêtre et les enseignements maternels exerçaient ainsi de bonne heure l'intelligence du jeune Frédéric, l'amour de la nature, cette source adorable de tant de nobles pensées, de tant de salutaires émotions, s'éveillait dans son cœur. Des riantes et fraîches vallées du Necker qui entourent la jolie ville de Marbach, il se trouvait tout à coup transporté dans une contrée d'un aspect sévère et imposant. Le village de Lorch est bâti au bord d'une plaine silencieuse entourée de pins, au pied d'une colline parsemée de grands arbres au feuillage sombre et couronnée par les murs d'un cloître. Derrière cette colline s'élève une chaîne de montagnes qui donnent à ce

<sup>1</sup> C'est sans doute pour rendre hommage à son premier maître que Schiller a donné le nom de Moser au pasteur qui figure dans *les Brigands*.

romantique paysage un caractère grandiose, et dans le cloître sont les tombeaux des Hohenstaufen. L'histoire d'une époque féconde en traditions poétiques, en traditions chevaleresques, l'histoire d'une race héroïque, ardente, glorieuse, non moins célèbre par ses revers que par ses succès, était là à côté d'une nature agreste et primitive. Quel vaste champ pour une jeune imagination qui commençait à prendre l'essor ! Frédéric aimait à errer sous le mélancolique ombrage de ces forêts de sapins, à gravir au sommet de la colline, à s'asseoir pensif au pied des murs du cloître. Son âme se dilatait dans ces émotions intimes et charmantes, inconnues de tous ceux qui n'ont jamais habité que l'enceinte des villes, dans ce bonheur de voir et d'admirer tout ce que l'enfant, avec sa naïve spontanéité d'impressions, comprend bien mieux que l'homme avec sa réflexion et son esprit d'analyse, toutes ces grandes et riantes images d'un beau jour qui se lève sur la montagne, d'une vallée qui s'épanouit comme une corbeille de fleurs aux rayons du soleil, et ce jeu d'ombre et de lumières qui tour à tour voile ou éclaire les profondeurs de la forêt, et cette vie mystérieuse des plantes qui s'élèvent jusque sur les flancs décharnés du roc sauvage, et ces milliers d'êtres qui tourbillonnent dans l'air, flottent sur les eaux, se baignent dans une goutte de rosée ou s'égarent sur un brin d'herbe,

Souvent aussi le père de Frédéric le conduisait dans le camp où il devait se rendre à différentes époques pour assister aux manœuvres, ou dans quelque vieux château des environs dont il lui racontait l'histoire, et chacune de ces excursions était pour l'enfant une source abondante de souvenirs. Les émotions de l'enfance ont des suites infinies : pareilles à ces ruisseaux limpides de la Suisse qui coulent inaperçus sous des touffes de gazon et des rameaux d'arbres, elles poursuivent discrètement leur cours au dedans de notre âme, elles se cachent sous nos préoccupations nouvelles ; mais un mot échappé au hasard, un son fugitif, un point de vue accidentel les dévoile par un charme soudain, les fait revivre à nos yeux, et nous replace sous leur empire. Qui sait si l'histoire dramatique des Hohenstaufen, racontée à Schiller sur le tombeau même de cette famille de chevaliers et d'empereurs, n'imprima pas de bonne heure à son insu une tendance particulière à son esprit, et si les sensations qu'il puisa tout jeune dans son ardent amour pour la nature n'agirent pas plus tard sur sa destinée ? « Oh ! qu'on est bien ici !

s'écriait-il un jour qu'il se trouvait seul avec un de ses camarades dans la forêt de Lorch. Je renoncerais volontiers à tout ce que je possède, plutôt qu'à la joie que j'éprouve sous ces beaux arbres verts. » Au même instant, comme pour sanctionner son vœu, un pauvre enfant s'avance couvert de haillons et courbé sous le poids d'un lourd fagot. Frédéric court à lui, le regarde avec une tendre pitié, et lui donne tout ce qu'il a dans ses poches, jusqu'à une vieille monnaie d'argent dont son père lui avait fait cadeau le jour anniversaire de sa naissance.

Une autre fois il était sorti par une chaude journée d'été. Vers le soir, des nuages épais s'amoncèlent dans le ciel, l'éclair luit, la tempête éclate, et Frédéric ne paraît pas. Ses parents alarmés courent de côté et d'autre à sa poursuite, et son père le trouve tranquillement assis sur l'un des arbres les plus élevés de la colline. — Que fais-tu donc là, s'écrie-t-il, malheureux enfant? — Je voulais savoir, répond Frédéric, d'où venait le feu du ciel.

Toutes ces émotions d'une vie passée dans les champs ou au foyer de famille, toutes ces études faites sous la direction de sa mère ou du pasteur Moser, s'alliaient en lui à un vif sentiment de religion et de piété. Déjà, quand on l'interrogeait sur ce qu'il deviendrait un jour, il déclarait qu'il se ferait prêtre, et dans son ardeur enfantine pour l'état sacerdotal, il lui arrivait souvent de monter sur une chaise, le corps enveloppé d'un tablier en guise de surplis, et de faire sur un texte de la Bible des sermons auxquels il voulait qu'on prêtât une sérieuse attention, et qui, s'il faut en croire les biographes allemands, ne manquaient pas d'une certaine logique.

Cependant la position de ses parents était alors fort pénible et devenait de jour en jour plus intolérable. En sa qualité d'officier de recrutement, son père devait recevoir chaque mois une solde de 19 florins (environ 47 francs), et, pendant trois années de suite, il ne toucha pas un denier de ce modique traitement. Pour pouvoir subsister, il vendit pièce par pièce son petit patrimoine, il invoqua l'assistance de ses parents et amis; mais enfin, hors d'état de soutenir plus longtemps cette situation, il s'adressa directement au grand-duc, qui ayant reconnu la validité de ses titres, le fit incorporer dans la garnison de Louisbourg, et lui fit remettre l'arriéré de sa solde. A Louisbourg, Frédéric fut placé sous la direction d'un professeur de latin nommé Jahn, homme dur et froid, qui le premier lui fit sentir les rigueurs d'une vie de discipline et l'amertume du fruit sco-

lastique. De joyeux et confiant qu'il était dans son heureuse retraite de Lorch, l'enfant devint, sous la férule de ce nouveau maître, timide et contraint. Toutefois il faisait des progrès assez notables ; il désirait toujours devenir prêtre, et il subissait régulièrement les examens imposés à ceux qui voulaient quitter le gymnase pour entrer dans les écoles spéciales de théologie. En 1769, à la suite d'un de ces examens il fut noté ainsi : *Puer bonæ spei, quem nihil impedit quominus inter potentes hujus anni recipiatur.*

Ce fut à Louisbourg que Schiller assista pour la première fois à une représentation théâtrale. On jouait un de ces fades opéras mythologiques imités de ceux de Versailles ; mais l'éclat des décorations, le costume des acteurs, la musique, produisirent sur l'enfant, qui jamais n'avait rien imaginé de semblable, une profonde impression. Dès ce moment, il abandonna ses jeux habituels pour dresser un théâtre où il faisait, comme Goëthe, mouvoir des marionnettes. C'est de Louisbourg aussi que date sa première inspiration poétique. Un jour qu'il avait récité plus couramment encore que de coutume sa leçon de catéchisme, son maître lui donna deux kreuzers (un peu moins de deux sols). Un de ses camarades reçut la même récompense. Fiers de leurs succès, riches de leur petit trésor, tous deux se réunirent comme des hommes dignes de marcher ensemble, associèrent leur fortune et résolurent d'aller gaiement la dépenser dans une ferme. Ils arrivent au hameau voisin, ils montrent leurs quatre kreuzers et demandent du lait ; mais le fermier ne jugea point à propos de se déranger pour une telle somme, et les renvoya impitoyablement. Ils continuent leur route, ils entrent dans une autre maison où on leur sert du lait et des fruits en abondance. En retournant à Louisbourg, les deux enfants s'arrêtèrent sur une colline d'où l'on apercevait les deux fermes où ils avaient passé. Là, dans le sentiment de sa déception et de sa reconnaissance, le jeune Frédéric étendant la main prononça en sentences cadencées une imprécation sur la demeure où leur prière avait été rejetée, et bénit celle où ils avaient reçu l'hospitalité.

En 1770, Gaspard Schiller fut nommé inspecteur du château de *Solitude* et quitta Louisbourg. L'enfant resta dans la maison de Jahn. Ce fut pour lui un douloureux changement. Jusque-là sa vie s'était écoulée doucement au foyer de famille, et son cœur s'était ouvert avec amour aux enseignements de sa mère. Il se trouva dès lors assujéti à la volonté d'un maître rude et impé-

rieux , qui accompagnait ses leçons d'invectives et lui apprenait le catéchisme à coups de fouet. Sa seule consolation était d'aller de temps à autre voir ses parents dans leur nouvelle demeure. Il continuait à se préparer à l'étude de la théologie et espérait bientôt entrer dans une école spéciale. La volonté du grand-duc en disposa autrement. Il venait de fonder une sorte d'académie militaire. Pour la peupler de sujets distingués, il fit prendre des renseignements sur les élèves des gymnases ; Jahn lui indiqua le jeune Frédéric , et le duc voulut l'avoir. Cette disposition du prince surprit douloureusement le digne Gaspard et sa femme , qui avaient destiné leur enfant à l'état ecclésiastique , et qui se réjouissaient de le voir bientôt suivre cette carrière. Mais le souverain avait parlé , il fallait obéir ; Frédéric entra à l'académie de Charles ( *Karls akademie* ).

Pour faire mieux comprendre la nouvelle position de Schiller, et les événements qui en furent la suite , il est nécessaire d'expliquer la nature et l'organisation de cette école. Ce n'était d'abord qu'un établissement d'éducation bien restreint , destiné à recevoir quinze pauvres enfants de soldats qui apprenaient la musique et la danse pour être ensuite employés dans la chapelle ou dans les ballets de la cour. Le duc Charles transporta cet établissement à Stuttgart , et en fit une vaste institution où l'enseignement devait s'étendre , si l'on excepte la théologie , à toutes les branches des connaissances humaines. On lui donna alors le titre d'académie , et elle fut ouverte aux étrangers. L'esprit aristocratique et militaire qui avait présidé à la fondation de cette école éclatait dans tout l'ensemble de son organisation et dans le moindre de ses réglemens. Les jeunes gens admis dans cet établissement étaient divisés en deux classes : les fils de nobles ou d'officiers , et les fils de bourgeois ou de soldats. Les premiers portaient le titre de *cavaliers* , les autres celui d'*élèves*. La première classe était en grande partie destinée à l'état militaire , la seconde aux beaux-arts et aux arts mécaniques. Toute cette école était conduite comme un régiment : les maîtres d'études étaient sergents , les professeurs officiers , et le gouverneur était colonel. Tous les exercices se faisaient au son de la trompette et du tambour ; les élèves , rangés sur deux lignes , marchaient par file à droite ou par file à gauche , et se rendaient ainsi à la salle d'études , à la récréation , au dortoir. Les réglemens étaient sévères et les punitions rudes : pour la moindre infraction à la discipline , on infligeait les coups de

plat d'épée, la schlague, et il n'était pas rare d'entendre prononcer l'arrêt du châtiment avec cette terrible formule : Que l'élève soit battu jusqu'à ce que le sang vienne <sup>1</sup> !

Les mêmes ordonnances qui prescrivaient jusque dans les plus petits détails les mesures de subordination réglaient ainsi le costume des élèves. Ceux de la seconde classe n'étaient pas astreints à de grands frais de toilette ; mais ceux de la première portaient un habit bleu clair, avec le collet, les revers et les parements de pluche noire, des culottes blanches, un petit chapeau à trois cornes, deux papillotes de chaque côté et une fausse queue d'une longueur déterminée par les règlements. Il y avait en outre un autre costume pour les jours de fête, et, dans les grandes parades, les élèves de la seconde classe devaient tous être en uniforme comme les cavaliers. Le prince attachait la plus grande importance à ce ridicule costume. On rapporte qu'un jour, en parlant d'un élève dans l'incroyable dialecte mêlé de français et d'allemand qui régnait alors dans les cours d'Allemagne, il lui rendit ce singulier témoignage de satisfaction : « Je déclare que M... est le meilleur élève de l'établissement pour la *conduite* comme pour la *vergette*. »

En sa qualité de fils d'officier, Schiller fut admis dans la première classe. Il avait le corps maigre et élancé, le cou et les bras longs, les jambes arquées, le visage pâle, parsemé, comme celui de sa mère, de taches de rousseur, le nez fin et allongé, les lèvres minces, le contour des yeux un peu enflam-mé, et les cheveux tirant sur le roux. Plus tard, quand sa physionomie eut pris un caractère déterminé, on admirait l'expression touchante de son regard, la noblesse de son front, le mouvement énergique de ses lèvres ; mais alors il n'était rien moins que beau et élégant. Qu'on se représente l'étrange aspect qu'il devait avoir avec ses cheveux roux et ses jambes effilées, portant un petit chapeau, une queue et des papillotes. Ce n'était là toutefois qu'un des moindres désagréments de sa nouvelle situation. Ce qu'il y eut de douloureux, de cruel, pour lui enfant de la nature, élève chéri, d'une mère intelligente et pleine de bonté, ce fut de se voir placé sous le joug de cette discipline militaire, soumis à la baguette d'un sergent, condamné, sous peine d'une rude punition, à ne pas s'écarter d'une ligne des leçons qui lui étaient prescrites, obligé d'avoir recours à la ruse,

<sup>1</sup> G. Schwab, *Schillers Leben*, page 30.

à la dissimulation, pour écrire une lettre à un ami, ou lire un autre livre que ses livres d'étude. Toute sa nature de jeune homme libre, poétique, enthousiaste, se révolta contre ce régime rigoureux et pédantesque. Son imagination, grossissant encore tout ce qui choquait ou fatiguait sa pensée, donna le nom d'esclavage à ce que d'autres n'auraient peut-être appelé qu'une rigide contrainte, et dès ce moment il amassa dans son cœur cette haine profonde de la servitude qu'il a si souvent et si énergiquement exprimée dans ses drames. Six mois après son entrée à l'école, il écrivait au fils du pasteur Moser, qui était devenu son ami, et lui racontait d'un ton douloureux à quelles lois il était assujéti. Quelques mois plus tard, il lui dit : « Tu crois que je suis enchaîné à cette sotté routine que nos inspecteurs regardent comme une honorable méthode? Non; aussi longtemps que mon esprit pourra prendre l'essor, nuls liens ne le feront fléchir. Pour l'homme libre, l'image seule de l'esclavage est un odieux aspect; et il devrait regarder patiemment les chaînes qu'on lui forge!... O Charles! le monde que nous portons dans notre cœur est tout autre que le monde réel. Nous connaissions l'idéal et non pas le positif. Souvent je me révolte quand je me vois menacé d'une punition pour un fait dont tout mon être atteste l'innocence. »

Tout en souffrant anéremment du genre de vie qu'il menait à l'école, Schiller étudiait avec zèle, et faisait de rapides progrès dans l'étude du français, de la géographie, de l'histoire et surtout de la philosophie; il n'en était pas de même de la jurisprudence, qui devait être sa partie spéciale. Il était, sous ce rapport, en arrière de tous ses camarades, et ses professeurs en droit n'avaient de lui qu'une très-médiocre opinion; mais le duc, plus clairvoyant, l'avait deviné : Laissez-le aller, disait-il, on en fera quelque chose.

Frédéric suivait depuis environ un an les cours de jurisprudence, lorsque le duc, qui examinait sans cesse et attentivement l'état de son académie, reconnut que le nombre des élèves en droit était hors de proportion avec celui des autres facultés. Il essaya de le diminuer, et, par suite de cette nouvelle disposition, engagea les parents de Schiller à faire étudier la médecine à leur fils. Ils reçurent à regret cette invitation, car la jurisprudence leur offrait une perspective plus brillante que la médecine; mais ils étaient dans la dépendance absolue du prince, et ils obéirent. Frédéric partageait leurs regrets et leurs préventions. Cependant il ne tarda pas à ap-

porter dans ses nouveaux devoirs un zèle et une application qu'il n'avait jamais manifestés dans l'étude du droit. Il commençait à pressentir sa destinée de poète dramatique, et il lui semblait que la physique, la physiologie, l'anatomie, ne lui seraient pas inutiles pour la conception de ses tragédies. Plus tard, il disait aussi que le poète devait avoir, en dehors de ses travaux favoris, une science spéciale, une carrière à suivre, n'importe laquelle. « Je crains depuis longtemps, écrivait-il à un de ses amis, et non pas sans raison, que mon feu poétique ne s'éteigne, si la poésie doit être mon unique moyen de subsistance, tandis qu'elle aura pour moi sans cesse de nouveaux attraits, si elle ne devient pas une obligation, si je ne lui consacre que des heures choisies. Alors toute ma force et mon enthousiasme seront appliqués à la poésie, et j'espère que ma passion pour l'art se prolongera pendant tout le cours de ma vie. »

Animé par cet espoir, séduit par la pensée qu'une contrainte passagère lui serait par la suite d'un grand secours, il résolut de consacrer exclusivement toutes ses heures de travail, toutes ses pensées à la médecine, jusqu'à ce qu'il eût acquis dans cette science une assez grande habileté pour pouvoir la mettre en pratique. Aussi ne tarda-t-il pas à se distinguer entre tous ses condisciples, et il écrivit à deux années de distance deux thèses, l'une sur la physiologie, l'autre sur les rapports de la nature animale avec la nature morale de l'homme, qui, toutes deux, lui firent beaucoup d'honneur.

Mais, en se promettant de se dévouer sans réserve à la médecine, le jeune étudiant s'exagérait à lui-même sa propre force. Enfant, il avait été conduit par sa mère dans le monde poétique, il avait respiré l'air de ces régions enchantées, il avait vu s'ouvrir devant lui ces horizons dorés de la pensée humaine. Toutes ces images vivaient encore dans son esprit, et à chaque instant la lecture d'un livre, l'entretien d'un ami les faisaient reparaitre à ses yeux plus éclatantes et plus belles. Quelle que fût la rigidité du cordon militaire établi autour de l'académie, les élèves n'étaient pourtant pas tellement retranchés de la vie sociale, qu'ils n'entendissent parler d'un livre nouveau, d'un succès littéraire. En dépit des officiers et des sergents, ces livres étaient introduits dans l'enceinte classique, on les lisait à la dérochée, on les cachait aux regards des surveillants sous quelque estimable traité de droit ou de médecine, et ils passaient de main en main. C'était le temps où la littérature allemande brisait ses vieilles chaînes

et sortait de sa route craintive et routinière pour s'élançer dans l'immense espace qu'elle devait parcourir avec éclat. Du fond de leur école, où ils étaient renfermés comme dans un cloître, les jeunes disciples de la science pressentaient une nouvelle ère et en recherchaient avidement tous les indices. Schiller, qui connaissait déjà les poètes d'un autre temps, lut avec d'autant plus de fruit les productions récentes, car alors il s'établissait dans son esprit une comparaison entre l'époque ancienne et l'époque naissante, et, en voyant d'où l'on était parti, il comprenait mieux où l'on pouvait aller. *Goetz de Berlichingen* et *Werther*, qui venaient de paraître, produisirent sur lui une vive impression; les œuvres de critique et les drames de Lessing furent une de ses études favorites. Un jour il entendit réciter à un de ses professeurs un passage de Shakspeare, et ce passage l'ébranla jusqu'au fond de l'âme. Dès lors il n'eut point de repos qu'il ne se fût procuré les œuvres complètes du poète anglais. Un de ses amis lui donna la traduction de Wieland; il la lut avec avidité, et la relut encore, et y revint sans cesse. Ses amis disent qu'elle agit puissamment sur lui et décida de sa vocation. Le jugement qu'il portait plus tard sur ce grand poète est curieux à noter. « Lorsque, tout jeune encore, j'appris, dit-il, à connaître Shakspeare, je fus révolté de la froideur, de l'insensibilité qui lui permettent de plaisanter au milieu du plus grand enthousiasme. Habitué par l'étude des nouveaux poètes à chercher de prime abord le poète dans ses œuvres, à rencontrer son cœur, à réfléchir conjointement avec lui sur le sujet qu'il traite, c'était pour moi une chose insupportable de ne pouvoir ici le saisir nulle part : il était déjà depuis plusieurs années l'objet de mon admiration, de mes études, et je n'aimais pas encore son individualité. Dans ce temps-là, je n'étais pas encore capable de comprendre la nature de première main. »

Outre ces œuvres de poète, Schiller lisait aussi assidûment qu'il le pouvait des livres d'histoire, entre autres Plutarque, des livres de philosophie, et il étudiait sa langue dans la traduction de la Bible de Luther, cet admirable monument de la langue allemande.

Ainsi, toujours séduit par l'attrait des idées poétiques et détourné à chaque instant des études spéciales qui lui étaient prescrites, Schiller finit par vouloir aussi prendre part à cette vie littéraire qui lui apparaissait de loin, à travers les barrières de l'école, comme une vaste et riante contrée à travers les fenêtres

d'une prison. Il s'associa avec quelques-uns de ses camarades qui avaient les mêmes penchans que lui, et ils formèrent une sorte de concile académique où l'on discutait gravement sur les questions d'art et de poésie et sur les titres réels des écrivains les plus illustres. Dans leur jeune et naïve ambition, les membres de ce petit congrès n'aspiraient à rien moins qu'à sortir de l'école avec des œuvres qui étonneraient le monde. L'un d'eux devait écrire un roman à la *Werther*, un autre un drame larmoyant, un troisième une tragédie chevaleresque dans le genre de *Goetz de Berlichingen*. Quant à Schiller, il cherchait un sujet de pièce dramatique, et il disait parfois en riant qu'il donnerait bien son dernier habit et sa dernière chemise pour le trouver. Il crut le découvrir dans le récit du suicide d'un étudiant, et écrivit un drame intitulé *l'Étudiant de Nassau*, dont il n'est rien resté. Plus tard il en fit un autre, dont Cosme de Médicis était le principal personnage, et qui a été détruit comme le premier. Ses amis disent qu'il y avait là plusieurs scènes vraiment dramatiques et des passages très-remarquables.

Tout en composant ainsi des plans de tragédie, Schiller s'essayait dans un autre genre. La plus ancienne composition qui nous ait été conservée de lui est une ode intitulée *le Soir*. C'est une œuvre de souvenir plutôt que d'inspiration première, une sorte de rapsodie écrite sous l'impression des lectures favorites du poète. Le rédacteur du *Magasin Souabe* la jugea pourtant digne d'être publiée, et y ajouta une note ainsi conçue : « L'auteur de ces vers est un jeune homme de seize ans. Il nous semble qu'il a déjà lu de bons auteurs, et qu'il pourra avoir avec le temps *os magna sonaturum*. »

En 1777, une seconde pièce de Schiller fut publiée dans le même recueil, et suivie de cette observation du rédacteur : « Ces vers sont d'un jeune homme qui lit tout en vue de Klopstock, et ne voit et ne sent que par lui. Nous ne voulons pas étouffer son ardeur, mais la modérer. Il y a dans cette pièce des nonsens, de l'obscurité et des images outrées. Si l'auteur parvient à se corriger de ces défauts, il pourra avoir une place assez distinguée et faire honneur à sa patrie. »

Il est de fait qu'il y avait dans cette nouvelle composition moins d'originalité encore que dans la première. C'était, pour le fond comme pour la forme, une imitation servile de Klopstock. « Dans ce temps-là, dit plus tard Schiller, j'étais encore un esclave de Klopstock. » Du reste, la manière même dont il travail-

lait à cette époque n'annonçait guère avec quelle facilité il écrirait un jour. « Qu'on ne s'imagine pas, dit un de ses amis, que ses premières poésies fussent le fruit d'une imagination toujours riche et toujours abondante, ou l'inspiration d'une muse amie. Non pas vraiment. Ce ne fut qu'après avoir longtemps recueilli et classé ses impressions, après avoir amassé des remarques, des idées, des images, après maint essai avorté et anéanti, qu'il parvint, à peu près vers l'année 1777, à s'élever assez haut pour que des juges clairvoyants pressentissent en lui le poète futur, plutôt cependant d'après des observations assez minimales que d'après des œuvres importantes. »

Cependant toutes ces études en dehors des devoirs classiques, la surveillance rigoureuse exercée par les maîtres, la punition qui suivait de près la menace, ne faisaient que rendre plus odieux à Schiller le séjour de l'école. Une fois il avait projeté sérieusement de s'enfuir; mais la crainte que le mécontentement du duc ne rejaillit sur ses parents le retint, et il resta. Il resta pour être sans cesse en lutte avec lui-même, pour subir ce rude combat des désirs de l'âme aux prises avec la nécessité matérielle. S'il voulait lire un autre livre que ceux qui étaient prescrits par les règlements, il fallait qu'il se réfugiât dans le coin le plus obscur de sa chambre à coucher, qu'il se cachât dans le jardin, derrière un arbre. Pour pouvoir écrire ses vers, il en était de même; pour les communiquer à ses camarades, il en était de même aussi. Quelquefois il feignait d'être malade. Alors il lui était permis d'avoir le soir une lampe près de son lit, et je laisse à penser quelle joie c'était pour le pauvre étudiant altéré de science et de poésie de pouvoir lire à son aise, et sans crainte d'être arrêté aux plus beaux passages, ses livres favoris. Mais tous ces innocents artifices d'une jeune âme contrainte et arrêtée dans ses penchans échouaient encore devant l'incessante surveillance d'un maître d'études. Un jour un des camarades de Schiller le trouva assis tout seul dans sa chambre et pleurant; on venait de lui enlever son Shakspeare et tous ses autres livres de littérature.

Ce fut dans les sentiments de révolte, de colère, de résignation forcée où le jetaient sans cesse les habitudes de l'école, qu'il écrivit ses *Brigands*. Le fait principal était emprunté au *Magasin Souabe*, qui racontait l'histoire d'un vieillard délivré par le fils qu'il avait repoussé loin de lui. Chaque scène de ce drame terrible était le résultat d'une imagination ardente péniblement réprimée, d'un sentiment de haine profond pour toute espèce de

contrainte, de servitude; d'une foule d'idées étranges, exagérées, sur l'état d'une société où il n'avait jamais vécu, et d'un génie puissant qui devinait une partie des choses qu'il n'avait jamais éprouvées, et donnait à celles qu'il rêvait la vie, le mouvement, la réalité. Cinq à six ans après, l'auteur, examinant avec plus de calme cette première œuvre de jeunesse, expliquait parfaitement les dispositions d'esprit dans lesquelles il la composa. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ses propres paroles. « J'écris, dit-il, comme un citoyen du monde qui n'est au service d'aucun prince. J'ai de bonne heure perdu ma patrie pour l'échanger contre le vaste monde que je ne connaissais que par les verres d'un télescope. Une erreur de la nature m'a condamné à être poète dans le lieu même de ma naissance. Le penchant pour la poésie blessait les lois de l'établissement où j'étais élevé, et contraignait les plans de son fondateur. Pendant huit années, mon enthousiasme a été en lutte avec les règlements militaires; la passion pour la poésie est ardente et forte, comme le premier amour: ce qui devait l'étouffer ne fit que lui donner plus d'ardeur. Pour échapper à la situation qui me torturait, mon cœur s'élança vers un monde idéal. Mais je ne connaissais pas le monde réel, dont j'étais séparé par des barrières de fer; je ne connaissais pas les hommes, car les quatre cents créatures qui m'entouraient n'étaient qu'une même créature, une fidèle copie d'un seul et même modèle, dont la nature plastique se dégagait solennellement. Je ne connaissais pas le libre penchant d'un être qui s'abandonne à lui-même, car un seul penchant a mûri en moi, et celui-là je ne veux pas le nommer à présent. Chaque autre force de volonté s'assoupissait, tandis que celle-là se développait convulsivement. Chaque particularité, chaque image entraînant de la nature si riche et si variée se perdaient dans le mouvement uniforme de l'organisation à laquelle j'étais soumis. Je ne connaissais pas le beau sexe, car on entre, dans l'établissement où j'étais enfermé, avant que les femmes soient intéressantes, et l'on en sort quand elles cessent de l'être. Dans cette ignorance des hommes et de la destinée des hommes, la ligne de démarcation entre l'ange et le démon devait nécessairement échapper à mon pinceau. Il devait produire un monstre, qui par bonheur n'a jamais existé dans le monde, et que je voudrais seulement perpétuer comme l'exemple d'une création enfantée par l'alliance monstrueuse de la subordination et du génie. Je veux parler des *Brigands*. Cette pièce a paru. Le monde moral tout entier accuse

l'auteur d'avoir offensé sa majesté. Le climat sous lequel cette œuvre a reçu le jour est sa seule justification. De toutes les innombrables récriminations soulevées par les *Brigands*, une seule me touche : c'est que j'ai osé peindre les hommes deux années avant d'en avoir rencontré aucun <sup>1</sup>. »

Cette pièce fut écrite à la dérobée comme les autres essais de Schiller, et lue par fragments à ses amis, qui l'accueillirent avec enthousiasme. Elle était terminée quand l'auteur quitta l'école pour entrer dans le régiment Ange en qualité de chirurgien. Il avait alors vingt-un ans.

Sa nouvelle position n'était rien moins que brillante. Ses appointements ne s'élevaient pas à plus de 18 florins (45 francs) par mois. Il était astreint à une régularité de service très-rigide ; il fallait en outre qu'il assistât aux revues, aux parades, et il faisait un assez triste figure avec son uniforme prussien, ses cheveux roulés de chaque côté et sa longue queue. Mais pour la première fois il entra dans ce monde qu'il avait si souvent appelé de tous ses vœux ; il était libre, et le premier usage qu'il fit de sa liberté effraya ceux qui l'aimaient. Affranchi tout à coup de la rude contrainte qu'il avait subie pendant tant d'années, il se laissa prendre aux premières séductions de la vie. Il passa avec l'emportement de sa nature fougueuse d'un extrême à l'autre, de la servitude à la licence. Par malheur pour lui, il demeurait avec un jeune lieutenant dont le cœur était depuis longtemps vicié par une conduite fort irrégulière. Cet homme n'eut pas de peine à s'emparer de l'esprit inexpérimenté de Schiller, et il exerça sur lui une fatale influence. Dans la même maison demeurait la veuve d'un officier qui n'était plus ni jeune ni jolie, et dont la réputation était en outre fort équivoque. Mais c'était la première femme que le poète rencontrait sur sa route, une réalité à la suite d'un long rêve, une image vivante après tant d'images vagues et indéterminées qui avaient passé comme des ombres fugitives dans sa pensée. Schiller se prosterna à ses pieds dans toute la ferveur d'un premier amour, l'adora et la chanta. Ce fut elle à qui il donna le nom de Laure ; c'était à elle qu'il adressait ces odes rêveuses et idéales où les grandes images de la destinée humaine et de la nature se mêlent à l'expression enthousiaste de l'amour. Si cette femme comprit et apprécia une telle exaltation, c'est ce que nous ne saurions dire. A en croire le témoignage des amis

<sup>1</sup> *Reinische Thalia* (1784).

de Schiller, ce premier amour était purement platonique et fut toujours contenu dans les bornes du respect.

L'entraînement funeste, les folles dissipations du jeune chirurgien furent heureusement de courte durée. Près de cette belle et dangereuse ville de Stuttgart qui, comme une courtisane, attirait dans ses perfides séductions l'âme candide et crédule de Schiller, s'élevait la douce retraite de *Solitude*. Près des écueils où il avait lancé témérairement sa barque fragile, était le foyer de famille avec la tendre remontrance et le doux enseignement de l'amour maternel. Ce fut là ce qui le sauva. Il s'était jeté avec impétuosité au-devant de toutes les émotions dont il était altéré. Quelques jours de calme passés au milieu des siens, l'aspect d'une vie simple et pleine de joies sans trouble, de désirs sans remords, amortirent son ardeur et lui firent voir le péril auquel il s'était livré. Il s'éloigna des relations blâmables qu'il avait formées, et rentra dans la ligne de ses devoirs.

Pendant ces quelques mois passés dans le tourbillon du monde avaient dérangé l'état de ses finances, et il faut avouer qu'un budget de 45 francs par mois n'est pas difficile à mettre en désordre. Schiller tenait en réserve son drame; c'était la pierre de touche qu'il voulait employer pour essayer la véritable valeur de son génie. C'était là-dessus aussi qu'il comptait pour réparer les brèches faites à son modique revenu. « Si le poète souabe Standlin, écrivait-il à un de ses amis, reçoit pour ses vers un ducat par feuille, ne puis-je pas en espérer autant pour une tragédie? Au-dessus de cent florins, le reste est à toi. »

Cent florins pour cette grande œuvre du jeune poète! En vérité, la demande était modeste. Ses amis, qui, depuis le temps qu'ils avaient passé avec lui à l'école, étaient habitués à le regarder avec une haute considération, et qui étaient bien plus que lui charmés de son drame, l'engagèrent vivement à le mettre au jour, et voulurent coopérer à la publication. L'un d'eux en fit une analyse détaillée; un autre dessina comme symbole de ce drame de colère un lion en fureur avec cette devise : *In tyrannos*. Mais quand Schiller en vint à chercher un éditeur, il éprouva toutes les angoisses et toutes les agitations d'un pauvre auteur dont le nom ignoré n'offre encore aucune garantie aux spéculateurs. Au lieu de recevoir cent florins de sa pièce, il fut obligé de la faire lui-même imprimer à ses frais. Un de ses amis lui servit de caution pour cent cinquante florins, et *les Brigands* parurent imprimés en vieux caractères sur un mauvais papier

gris. Schiller en envoya quelques exemplaires au libraire Schwann, de Mannheim, en le priant de vouloir bien chercher à répandre l'ouvrage. Et quelle ne fut pas la joie du poëte, lorsqu'un jour il reçut une lettre de Schwann qui lui annonçait qu'il avait montré ce drame au baron Dalberg, directeur du théâtre de Mannheim, et que Dalberg désirait le faire représenter, si l'auteur voulait en modifier certains passages! C'était là un résultat que Schiller n'avait pas osé espérer, un résultat d'autant plus heureux, que le théâtre de Mannheim, habilement dirigé et possédant des acteurs tels que Bock et Iffland, passait alors pour un des premiers théâtres de l'Allemagne.

Schiller entra immédiatement en correspondance avec Dalberg, qui lui indiqua plusieurs scènes à changer, et diverses nuances de caractère à adoucir. Après maint essai et mainte correction, la pièce fut agréée, et l'on convint de part et d'autre de la faire jouer prochainement.

En même temps que Schiller travaillait ainsi à reformer son drame, il préparait l'*Anthologie poétique*, qui fut publiée en 1782. C'était un recueil de différentes poésies lyriques composées pour la plupart par des jeunes gens : celles de Schiller étaient signées de diverses initiales; elles sont aujourd'hui extrêmement rares, et nous ne les avons jamais lues; mais les critiques allemands s'accordent à les représenter comme des compositions de fort peu de valeur, et l'auteur lui-même les a condamnées, en le retranchant de ses œuvres complètes.

Le 13 janvier de la même année, on lisait au coin des rues de Mannheim une affiche portant en gros caractère : *Les Brigands, drame en cinq actes, arrangé pour la scène par M. Schiller*. Dalberg avait fait joindre à cette annonce une longue explication, dans le genre de celle que les acteurs des mystères prononçaient jadis sur la scène pour faire comprendre au public la marche des événements et la moralité de la pièce. La représentation de ce drame, annoncée depuis longtemps, avait attiré à Mannheim un nombreux concours de spectateurs. De Heidelberg, de Francfort, de Mayence, de toutes les villes voisines, les curieux arrivèrent à pied, à cheval, en voiture. Dès le matin, les avenues du théâtre étaient occupées par la foule. La représentation devait commencer à cinq heures et finir à dix.

Schiller avait demandé la permission de venir à Mannheim, mais elle lui fut refusée, et on lui dit même assez sèchement qu'il eût à s'occuper davantage de ses devoirs de médecin, s'il

ne voulait attirer sur lui des mesures de rigueur. Cette menace ne pouvait l'effrayer dans une circonstance aussi importante : il partit en secret, assista à la représentation de son drame, qui fut fort bien joué, entendit les applaudissements de la foule, et s'en revint enivré de son succès.

L'impression produite par sa pièce se propageait de ville en ville; de toutes parts son nom était répété par la foule, son œuvre était le sujet de tous les entretiens. Bientôt l'Allemagne fut inondée d'une quantité de drames dont les héros étaient d'aimables voleurs de grands chemins, et l'on découvrit à Leipzig une association de jeunes gens qui avaient formé le projet de se retirer dans les forêts de la Bohême, pour y exercer le noble métier de brigands. En même temps Schiller vit arriver chez lui cette nuée d'oisifs et de curieux qui courent de ville en ville à la recherche d'une distraction, et pensent ennoblir leur désœuvrement en contemplant une célébrité. Chaque jour, il recevait une nouvelle visite : tantôt c'était un élégant touriste qui voulait retracer dans les salons la figure, les manières, le costume du jeune poète; tantôt c'était une femme sentimentale qui criait à l'injustice, à la cruauté du sort, en voyant la pauvre chambre et le misérable mobilier de celui qui savait si bien faire couler de douces larmes.

Si ces hommages stériles flattaient la vanité de Schiller, il devait bientôt les expier. Déjà *les Brigands* lui avaient imposé le fardeau d'une dette qu'il ne savait comment acquitter. L'édition entière était vendue, mais les bénéfices étaient pour le libraire. La publication de l'*Anthologie* venait d'accroître encore cette dette, et ce qu'il y avait de plus triste, c'est que le grand-duc, de qui Schiller dépendait entièrement ainsi que sa famille, n'avait été frappé, dans toute la rumeur produite par l'apparition des *Brigands*, que du reproche d'immoralité adressé à cette pièce. Des hommes malveillants lui firent entendre aussi qu'elle renfermait plusieurs allusions offensantes à l'état de sa cour. Schiller l'avait déjà mécontenté par une ode écrite sur la mort d'un officier. Deux lignes fort innocentes des *Brigands* firent éclater son humeur. Au second acte, Spiegelberg, en racontant ses prouesses, dit à un de ses camarades : « Va dans le pays des Grisons, c'est l'Athènes actuelle des filous. » Un Grison écrivit à ce sujet un violent article dans le *Correspondant de Hambourg*. Un nommé Walter, ennemi particulier de Schiller, qui espérait obtenir le droit de bourgeoisie parmi les Grisons, se

mêla de l'affaire, et la présenta au grand-duc sous les couleurs les plus fausses. Le duc, irrité, ordonna à Schiller, sous peine de prison, de ne plus faire imprimer aucun ouvrage, à moins que ce ne fût un ouvrage de médecine, de n'entretenir aucune relation au dehors, et de s'astreindre au strict accomplissement de ses devoirs.

Cet ordre frappa le pauvre écrivain comme un coup de foudre. Animé par le succès de ses *Brigands*, il rêvait alors de nouvelles œuvres; il avait entrepris, avec deux de ses amis, la publication d'un recueil littéraire; il écrivait des élégies et des dissertations critiques: il commençait déjà à parler à Dalberg du drame qu'il lui présenterait bientôt: *la Conjuraton de Fiesque*; et tout à coup le voilà soumis à une censure sans restriction et sans examen, condamné à étouffer en lui sa pensée, à renoncer à tout ce qui faisait sa gloire, sa joie, son espérance, pour s'enfermer servilement dans le cercle étroit d'une occupation monotone!

Peu de temps après, il aggrave encore sa situation, en faisant de nouveau à la dérobée le voyage de Mannheim. Cette fois le duc le sut et le mit aux arrêts, en lui adressant de vives réprimandes. Schiller se tourna avec anxiété du côté du baron Dalberg. Il espérait que cet homme qui, par sa naissance, par sa position, avait de l'influence, pourrait intercéder pour lui auprès du prince, et adoucir l'arrêt qui lui défendait d'écrire. Il adressa dans ce sens une longue et touchante lettre au baron, et reçut une réponse polie, mais qui ne promettait rien. Schiller écrivit une seconde fois d'une manière plus pressante. Il témoignait le désir d'aller à Mannheim; il annonçait aussi qu'il pensait à choisir don Carlos pour sujet d'un nouveau drame. Le noble directeur de théâtre ne daigna pas, à ce qu'il parait, répondre à cette lettre, et Schiller, privé de tout appui, désespérant de faire revenir le prince sur sa décision, tremblant d'être enfermé, comme le poète Schubart<sup>1</sup>, à la forteresse de Hohenasperg, s'il avait encore l'audace d'écrire, incapable pourtant de

<sup>1</sup> Schubart, auteur de la ballade du *Juif errant* et de plusieurs poésies lyriques assez estimées. Il fut enfermé pendant dix ans par l'ordre du duc de Wurtemberg, sous le prétexte le plus frivole. Il rédigeait à Augsbourg la *Chronique allemande*, et c'est de lui que le bourgmestre de cette ville disait un jour, au milieu du sénat: « Il y a par là un vagabond qui demande pour sa feuille impie plein son chapeau de liberté anglaise; il n'en aura pas plein une coquille de noix. »

renoncer à la seule carrière qu'il ambitionnait, résolut, pour mettre un terme à toutes ses craintes et à toutes ses souffrances morales, d'aller lui-même solliciter l'intervention de Dalberg, et préparer, par des négociations, son retour à Stuttgart. Dans le cas où sa demande à cet égard ne serait pas accueillie, il espérait pouvoir se fixer à Mannheim, et y suivre librement ses penchans littéraires.

Il communiqua ce projet à un de ses amis, nommé Streicher, qui voulait aller étudier la musique à Hambourg, et qui résolut de partir avec lui. Streicher était libre, mais Schiller ne pouvait quitter Stuttgart sans s'exposer à être arrêté comme déserteur. Une circonstance favorisa ses projets de fuite. Le grand-duc de Russie allait venir visiter le Wurtemberg. On préparait des fêtes pompeuses pour le recevoir, et Schiller choisit ce moment pour s'échapper. Il n'avait pas voulu mettre son père dans le secret, afin de lui laisser plus de liberté dans ses réponses, si le duc le faisait interroger; mais il alla dire adieu à sa mère, qui pleura et n'osa pourtant le retenir. Puis, le jour du départ étant venu, Streicher se charge lui-même des préparatifs, rassemble les livres et les effets de Schiller; car, pendant ce temps, le poëte, enthousiasmé par une ode qu'il venait de lire, ne songeait plus ni à son voyage ni à ses projets, et se promenait de long en large dans la chambre, abandonné aux rêves de son imagination. A dix heures du soir, une voiture s'arrête à la porte de Streicher. Les deux amis y montent. Ils passent par les rues les plus obscures, ils arrivent avec anxiété à la porte de la ville. Le factionnaire les arrête et appelle le sous-officier de garde. — Qui est là? demande celui-ci. — Le docteur Ritter et le docteur Wolff allant à Esslingen. — Laissez passer. — La voiture franchit la barrière, et les amis respirent.

Au même instant une lumière éclatante apparaît du côté de Louisbourg; c'était celle des édifices illuminés, celle de la forêt, où le grand-duc faisait une chasse aux flambeaux. Une lueur de pourpre se répand à l'horizon, un jour nouveau éclaire la contrée; à un mille de distance, Schiller aperçoit dans cette soudaine clarté le château de *Solitude*. — Ma pauvre mère! murmura-t-il doucement. — Puis il continua sa route en silence.

Le lendemain, les deux voyageurs arrivaient à Mannheim. Dalberg était parti pour Stuttgart; mais Meier, le régisseur du théâtre, les reçut avec empressement. Le premier soin de Schiller fut d'écrire à son souverain une lettre soumise et respec-

teuse, dans laquelle il expliquait la raison qui l'avait porté à fuir Stuttgart, et demandait du ton le plus humble la permission de suivre sa vocation littéraire, promettant de retourner alors dans son pays et de ne donner lieu à aucune nouvelle plainte contre lui. Il envoya sa lettre à son colonel, et il lui fut répondu, en quelques mots fort secs, que, s'il voulait retourner à Stuttgart, on ne le punirait pas de sa désertion. Ce n'était point là ce que le poëte avait osé espérer, ce qu'il désirait. Il vit que toute transaction était impossible, et il resta.

Il apportait avec lui le manuscrit de *Fiesque*, auquel il avait travaillé depuis quelque temps toutes les nuits. Les comédiens se réunirent chez Meier pour en entendre la lecture. A la fin du premier acte, personne ne dit mot; au second, les auditeurs bâillent, et quelques-uns d'entre eux s'esquivent; à la fin de la pièce, d'autres s'éloignent encore sans murmurer le moindre éloge, et ceux qui restent se mettent à parler des nouvelles du jour. Schiller s'en alla chez lui désespéré. Alors Meier tire son compagnon de voyage à l'écart, et lui dit : « Est-ce vraiment Schiller qui a écrit *les Brigands*? — Mais sans doute. Pourquoi cette question? — C'est que je ne puis croire que l'auteur d'une pièce qui a eu un si grand succès, puisse être l'auteur du misérable drame qui vient de nous être lu. »

Le soir pourtant, Meier, se ravisant, voulut lui-même voir cette nouvelle pièce, et à peine l'avait-il lue, qu'il courut trouver Streicher. « Je me suis trompé, s'écria-t-il; *Fiesque* est un excellent drame et bien mieux écrit que *les Brigands*; mais Schiller nous le rendait insupportable en le lisant avec son ton déclamatoire et son accent souabe. »

Il fut convenu alors que la pièce serait représentée dès qu'elle aurait été soumise au jugement de Dalberg, et que l'auteur y aurait fait quelques corrections. Sur ces entrefaites arrive madame Meier, qui avait assisté aux fêtes de Stuttgart, qui raconte que la fuite de Schiller a fait beaucoup de bruit, et qui l'engage à se cacher. Les deux amis prennent la résolution de s'éloigner de Mannheim, où il était trop facile de les atteindre, et de se retirer à Francfort. Ils partent à pied, car ils n'avaient plus qu'une très-petite somme d'argent. Ils s'en vont par des chemins détournés, Schiller poursuivant toujours ses rêves de poëtes, tantôt saisi d'un abattement profond, tantôt enthousiasmé par quelques vers, et le fidèle Streicher le suivant, le guidant, le soutenant comme un enfant malade.

A Francfort, Schiller écrit une lettre à Dalberg ; il lui exprime, dans des termes touchants, sa douloureuse position, l'anxiété qui le poursuit, la misère qui le menace. Il le prie de lui donner une faible somme à compte sur les représentations de *Fiesque*. Après quelques jours d'attente, de perplexité, il retourne à la poste, et n'y trouve rien ; il y retourne encore et reçoit un paquet à son adresse, revient chez lui, l'ouvre d'une main tremblante, et n'y trouve rien, rien que de vains encouragements de Meier, et une froide lettre de celui qu'il regardait comme un protecteur, et qui n'était qu'un plat courtisan, avare et égoïste.

La position du poëte à Francfort n'était plus soutenable. En mesurant avec la plus stricte parcimonie ce qui lui restait d'argent, il n'avait pas de quoi vivre plus de huit jours. Heureusement, Streicher reçut de sa mère trente florins qu'il avait demandés pour se rendre à Hambourg, et, au lieu de faire ce voyage, il voulut partager son modique trésor avec son ami. Par mesure d'économie, tous deux se décidèrent à retourner aux environs de Mannheim, où la vie était moins chère qu'à Francfort. Meier leur loua un petit logement à Oggersheim ; ce fut là que Schiller corrigea *Fiesque* et commença à écrire *l'Amour et l'Intrigue*. Il y vivait fort isolé, et prenait de plus en plus l'habitude de travailler pendant la nuit, habitude dont il abusa plus tard, et qui ne contribua pas peu à altérer ses forces et à détruire sa santé.

Au mois de novembre, il présenta à Dalberg *Fiesque* dans sa nouvelle forme, et attendit avec impatience la décision qui devait être prise à l'égard de cette pièce ; mais le lâche baron, qui craignait de se compromettre en donnant une marque d'intérêt au pauvre fugitif, ne se pressait pas de lui répondre. Après ces instances réitérées, Schiller obtint enfin une solution, hélas ! et elle trompait toutes ses espérances. Iffland avait en vain demandé que *Fiesque* fût reçu au théâtre ; Dalberg déclara qu'il n'accepterait cette pièce que lorsqu'elle aurait été refaite en grande partie. Schiller, en désespoir de cause, s'estima très-heureux de la vendre au libraire Schwann pour un louis par feuille. Avec l'argent qu'il reçut, il paya sa pension, et il lui resta juste ce qui lui était nécessaire pour aller à Bauerbach, où une noble femme, la mère d'un de ses compagnons d'étude, madame de Wollzogen, lui avait offert un généreux asile. Streicher vint le reconduire jusqu'à Worms ; là, quand l'heure des adieux sonna, les deux amis ne versèrent pas une larme, n'exprimèrent

pas une seule plainte ; ils s'embrassèrent en silence , puis partirent , et cet adieu muet de deux âmes tendres , qui avaient si longtemps partagé les mêmes joies et les mêmes angoisses , en disait plus que les gémisséments et les sanglots.

A Bauerbach , Schiller passa une heureuse vie de rêves et de travail. Il était seul , dans une riante demeure , au milieu de ce beau pays parsemé de fraîches vallées , entouré de forêts. Il était près de Rudolstadt , l'une des plus jolies petites villes de l'Allemagne , près de Meiningen , et il trouva un ami , le bibliothécaire Reinwald , qui , plus tard , épousa sa sœur. Au mois de janvier , madame de Wollzogen , qui habitait ordinairement Stuttgardt pour y surveiller l'éducation de ses fils , vint , avec sa fille , passer quelques jours à Bauerbach. L'aspect de cette jeune fille éveilla dans le cœur de Schiller un sentiment d'amour tendre , pur et idéal ; mais il apprit que mademoiselle de Wollzogen était déjà en quelque sorte promise à un autre , et cette nouvelle éveilla en lui un sentiment passionné de jalousie. Tantôt il voulait quitter Bauerbach pour ne plus la rencontrer , tantôt il espérait la ravir à son rival par le succès de ses œuvres. « Je ferai , disait-il , toutes les années une tragédie de plus ; j'écrirai sur la première page : *tragédie pour Charlotte*. » Puis , les désirs de l'amour , les rêves d'une vie paisible et enchantée par le charme d'une douce union l'emportaient dans sa pensée sur l'ambition poétique , et il écrivait à la mère de Charlotte : « Il fut un temps où l'espérance d'une gloire impérissable me séduisait comme une robe de bal séduit une jeune femme ; à présent , je n'y attache plus de prix ; je vous donne mes lauriers poétiques pour les employer la première fois que vous ferez du bœuf à la mode , et je vous renvoie ma muse tragique pour être votre servante. Oh ! que la plus grande élévation du poète est petite , comparée à la pensée de vivre heureux ! C'en est fait de mes anciens plans , et malheur à moi si je devais renoncer aussi à ceux que je projette maintenant ! Il est bien entendu que je reste auprès de vous. La question est seulement de savoir de quelle manière je puis assurer près de vous la durée de mon bonheur ; mais je veux l'assurer ou mourir , et quand je compare la force de mon cœur aux obstacles qui m'arrêtent , je me dis que je les surmonterai. »

Charlotte revint avec sa mère à Bauerbach , et Schiller , sachant qu'elle ne pouvait être à lui , eut la force de réprimer sa passion. Il écrivait , quelques jours après avoir revu cette jeune

filie, à son ami Wollzogen, qui la lui avait recommandée, cette lettre charmante : « J'ai reconnu ici pour la première fois combien il faut peu pour être heureux. Un cœur noble et ardent est le premier élément du bonheur, un ami en est l'accomplissement. Pendant huit années, nous avons vécu ensemble, et nous étions alors indifférents l'un à l'autre; nous voilà séparés, et nous nous recherchons. Qui de nous deux a le premier pressenti de loin les liens secrets qui devaient nous unir éternellement ? C'est vous, mon ami, qui avez fait le premier pas, et je rougis devant vous. J'ai toujours été moins habile à me faire de nouveaux amis qu'à conserver les anciens. Vous m'avez confié votre Charlotte, que je connais; je vous remercie de cette grande preuve d'affection, et je vous envie cette aimable sœur. C'est une âme innocente encore, comme si elle sortait des mains du Créateur, belle, riche, sensible. Le souffle de la corruption générale n'a pas encore terni le pur miroir de sa pensée. Oh ! malheur à celui qui attirerait un nuage sur cette âme sans tache ! Comptez sur la sollicitude avec laquelle je lui donnerai des leçons. Je crains seulement d'entreprendre cette tâche, car d'un sentiment d'estime et de vif intérêt à d'autres sensations la distance est bientôt franchie. Votre mère m'a confié son projet, qui doit décider du sort de Charlotte; elle m'a aussi fait connaître votre manière de voir à ce sujet. Je connais M. de..... Quelques petites mésintelligences se sont élevées entre nous; mais je n'en garde point rancune, et je vous le dis avec sincérité, il n'est pas indigne de votre sœur. Je l'estime réellement, quoique je ne puisse me dire son ami. Il aime votre Charlotte noblement, et votre Charlotte l'aime comme une jeune fille qui aime pour la première fois. Je n'ai pas besoin d'en dire plus; d'ailleurs, il a d'autres ressources que son grade, et je réponds qu'il fera son chemin. »

Cette Charlotte tant aimée ne sut jamais combien elle avait jeté d'émotions dans l'âme du poète, et n'éprouva pour lui qu'une innocente amitié. Elle épousa un autre jeune homme que celui qui lui était d'abord destiné, et mourut un an après.

A part les jours que madame de Vollzogen venait passer à Bauerbach, Schiller vivait fort retiré. Il ne voyait que Reinwald, qui lui procurait des livres, et le régisseur du château, qui ne savait pas son vrai nom, et jouait de temps à autre aux échecs avec lui. Il faisait de longues promenades solitaires à travers les bois, les vallées, rêvant à son drame de *l'Amour et l'Intrigue*, auquel il travaillait avec ardeur, et à *Don Carlos*,

qui le jetait dans des dispositions d'esprit bien plus lyriques que dramatiques. « Au milieu de cet air frais du matin, écrivait-il à un de ses amis, je pense à vous et à mon Carlos. Mon âme contemple la nature dans un miroir brillant et sans nuages, il me semble que mes pensées sont vraies. » Plus loin il ajoute : « La poésie n'est autre chose qu'une amitié enthousiaste ou un amour platonique pour une créature de notre imagination. Un grand poète doit être au moins capable d'éprouver une grande amitié. Nous devons être les amis de nos héros, car nous devons trembler, agir, pleurer et nous désespérer avec eux. Ainsi je porte Carlos dans mon rêve, j'erre avec lui à travers la contrée. Il a l'âme de l'Hamlet de Shakspeare, le sang et les nerfs du Jules de Leisewitz, la vie et l'impulsion de moi. »

Au milieu de tous ces travaux poétiques, la situation matérielle de Schiller ne s'améliorait pas. Entraîné par les fascinations de la poésie, égaré dans le paradis des rêves, il oubliait la réalité. Reinwald, dont l'esprit était plus positif, voulait l'emmener à Weimar et le présenter à Goethe, à Wieland, qui sans doute lui auraient donné d'utiles conseils, et lui auraient peut-être offert l'appui dont il avait besoin; mais une voix de syrène, comme l'appelait Schiller, fit échouer ce projet.

Cette voix de syrène, c'était celle du baron Dalberg, qui, voyant que le duc de Wurtemberg ne faisait pas poursuivre Schiller, et ayant besoin du jeune poète, revenait à lui sans autre formalité. « Il faut, écrivait alors Schiller, qu'il soit arrivé un malheur au théâtre de Mannheim, puisque je reçois une lettre de Dalberg. » Cependant il se laissa séduire encore par les paroles flatteuses de cet homme sans cœur, et partit pour Mannheim. Dalberg le reçut avec empressement, promit de faire reprendre *les Brigands*, de faire jouer bientôt *Fiesque*, *l'Amour et l'Intrigue*, et demanda à conclure avec lui un traité pour le fixer à Mannheim. Schiller s'engagea pour un an. Il donnait au théâtre ses deux pièces, en promettait une troisième, et recevait pour le tout 500 florins (environ 1,200 francs). Cette position parut d'abord satisfaire tous ses vœux. Il retrouvait à Mannheim son fidèle Streicher; il se rapprochait de sa famille, et revit sur les frontières du Wurtemberg sa mère et sa sœur; il était libre d'écrire, de suivre cette douce et entraînante vocation littéraire, combattue par les réglemens d'une école et la volonté d'un souverain; enfin il allait voir jouer ses deux derniers drames, et

il en attendait un nouveau succès et un nouvel encouragement pour l'avenir. Déjà chaque jour, dans la maison de Dalberg et dans celle du libraire Schwann, il goûtait le fruit de ses premières œuvres ; il se trouvait sans cesse en contact avec des hommes distingués, qui aimaient à le voir et qui rendaient hommage à son génie.

Au commencement de 1784, *Fiesque* fut représenté, mais ne produisit pas l'effet qu'on en espérait. Schiller dit que le public n'avait pas compris cette pièce : « La liberté républicaine, écrivait-il, est ici un vain son, un mot vide de sens. Dans les veines des habitants de ce pays, il n'y a point de sang romain. » Ce drame obtint plus de succès à Francfort et à Berlin, où il fut joué quinze fois dans l'espace de trois semaines. Il eut aussi un assez grand retentissement en France, à une époque où le mot de république était sur toutes les lèvres et agitait tous les esprits. Le *Moniteur* de 1792 l'appelait *le plus beau triomphe du républicanisme en théorie et dans le fait*. *Fiesque* valut à Schiller le titre de citoyen français. Lorsque son brevet lui parvint, il remarqua, dit M. de Barante, que « de tous les membres de la convention qui l'avaient signé, il n'y en avait pas un qui depuis n'eût péri d'une mort violente, et le décret n'avait pas trois ans de date ! Ce n'était pas ainsi qu'il avait compris la liberté et la république <sup>1</sup>. »

Trois ans après la représentation de *Fiesque*, le public de Mannheim assistait à celle de *l'Amour et l'Intrigue*, et cette fois ce fut un beau et éclatant succès. Tous les spectateurs en masse applaudirent avec enthousiasme, et se tournèrent vers la loge où était le poète pour le saluer. Mais à ces heures de triomphe succédèrent bientôt les heures de doute et de tristesse. Dans son ignorance des choses positives, Schiller s'était imaginé qu'un traitement de 500 florins était un trésor inépuisable. Il ne tarda pas à reconnaître qu'au milieu d'une grande ville, avec les relations étendues qu'il avait formées, cette somme pouvait

<sup>1</sup> En 1789, Schiller apprit dans un salon la nouvelle de la prise de la Bastille. Tous ceux qui se trouvaient là écoutaient avec enthousiasme le récit de ce mémorable événement. Schiller seul restait froid. « Les Français, dit-il, ne pourront jamais s'approprier les véritables opinions républicaines. » Lorsqu'en 1792 on lui annonça que Louis XVI était mis en jugement, sa première pensée fut d'écrire en sa faveur, d'aller le défendre à Paris. Il en parlait sérieusement à son ami Kœrner ; les événements l'empêchèrent d'exécuter ce projet.

à peine subvenir à ses besoins. Il se trouva de nouveau gêné, obligé de faire des dettes. Celle qu'il avait contractée à Stuttgart pour l'impression des *Brigands* et de l'*Anthologie* lui fut réclamée instamment. Pour l'acquitter, il emprunta. En même temps ses rapports avec les acteurs lui firent prendre des habitudes de dissipation contre lesquelles la nature élevée de son esprit protestait vivement, et dans lesquelles il retombait encore après des heures de méditation et de repentir. Quelques années plus tard, le souvenir de ses jours de trouble, de regret et de fausses joies n'était pas encore effacé de sa mémoire. Il écrivait avec une courageuse franchise à celle qu'il devait épouser : « Cette ville de Mannheim me rappelle bien des folies dont je me suis rendu coupable, il est vrai, avant de vous connaître, mais dont je suis pourtant coupable. Ce n'est pas sans un sentiment de honte que je vous conduirai dans ces lieux où je me suis égaré, pauvre insensé, avec une misérable passion dans le cœur. »

Le terme de son engagement avec le théâtre étant expiré, Dalberg ne se soucia plus de le renouveler, et, dans son froid égoïsme, au lieu de tendre une main secourable au poète, il l'engagea à quitter la carrière littéraire et à reprendre ses études de médecine. Schiller, qui craignait toujours que son ardeur poétique ne vint à s'éteindre s'il n'avait pas d'autre moyen d'existence, n'était pas éloigné de suivre cet avis; il demandait seulement que la direction du théâtre, en faisant avec lui un nouveau contrat, lui donnât le moyen d'aller passer une année à l'université de Heildeberg. Dalberg s'y refusa.

Schiller passa encore l'hiver de 1785 à Mannheim. Il avait entrepris de publier un journal de critique dramatique. Dans le prospectus de ce recueil, il racontait sa fuite du Wurtemberg, sa situation, puis il ajoutait : « Le public est maintenant tout pour moi. C'est mon étude, mon souverain, mon confident. C'est à lui que j'appartiens tout entier. C'est l'unique tribunal devant lequel je me placerais. C'est le seul que je craigne et que je respecte. Il y a pour moi quelque chose de grand dans l'idée de ne plus être soumis à d'autres liens qu'à la sentence du monde, et de ne pas en appeler à un autre trône qu'à l'âme humaine. »

Ce journal, dont l'idée plaisait à Dalberg et à d'autres hommes plus distingués, aggrava encore la situation de Schiller, qui, ne se laissant arrêter par aucune considération personnelle dans cette œuvre de conscience, attaqua vivement tout ce qu'il trou-

vait de répréhensible dans le jeu et l'accent des acteurs de Mannheim, et suscita parmi eux une violente colère. Les choses en vinrent au point que l'un de ces acteurs l'insulta un jour de la façon la plus grossière. Schiller résolut alors de quitter cette ville où il ne pouvait dire la vérité, où celui qui promettait de lui assurer une existence honorable l'avait une seconde fois trompé. Ses œuvres lui avaient fait des amis à Leipzig. Ce fut vers cette ville de savoir et de poésie qu'il tourna ses regards. En quittant Mannheim, il emportait cependant deux titres qui ne devaient pas lui être inutiles. Il avait été nommé membre de la société allemande du Palatinat, et le duc de Weimar, dans un voyage qu'il fit à Mannheim, lui avait conféré le titre de conseiller. Ce titre était purement honorifique; mais dans un pays comme l'Allemagne, où l'on attache encore tant d'importance à ces vaines dénominations, M. le conseiller Schiller pouvait, aux yeux de bien des gens, passer pour un personnage plus considérable que Frédéric Schiller, auteur de trois grands drames.

Au mois de mars 1783, Schiller écrivit à son ami Huber, à Leipzig : « Je ne veux pas être moi-même chargé de régler mes comptes, et je ne veux plus demeurer seul. Il m'en coûte moins de conduire une affaire d'état et toute une conspiration que de diriger mes affaires matérielles. Nulle part, vous le savez vous-même, la poésie n'est plus dangereuse que dans les calculs matériels. Mon âme n'aime pas à se partager, et je tombe du haut de mon monde idéal, si un bas déchiré me rappelle au monde réel. En second lieu, j'ai besoin, pour être infiniment heureux, d'un ami de cœur qui soit toujours près de moi, comme mon ange, et auquel je puisse communiquer mes pensées au moment où elles naissent, sans avoir besoin de lui écrire ou de lui faire une visite. L'idée seule que cet ami ne demeure pas sous les mêmes lambris que moi, qu'il faut traverser la rue pour le trouver, m'habiller, etc., anéantit la jouissance que j'aurais à le voir. Ce sont là des minuties, mais les minuties ont souvent bien du poids dans le cours de notre vie. Je me connais mieux que des milliers d'autres hommes ne se connaissent eux-mêmes. Je sais tout ce qu'il me faut et combien peu il me faut pour être entièrement heureux. Si je puis partager votre demeure, tous mes soucis disparaissent, Je ne suis pas un mauvais voisin, vous pouvez le croire. J'ai assez de flexibilité pour m'accommoder au caractère d'un autre, et une certaine habileté, comme dit Yorick, pour l'aider à devenir meilleur et

et à s'égayer. Je n'ai besoin, du reste, que d'une chambre à coucher qui me serve en même temps de cabinet de travail, et d'une autre chambre pour recevoir des visites. Il me faudrait une commode, un secrétaire, un lit et un canapé, une table et quelques chaises. Je ne veux pas demeurer au rez-de-chaussée ni sous le toit, et je ne voudrais pas non plus avoir devant moi l'aspect d'un cimetière. J'aime les hommes et le mouvement de la foule. »

En partant pour Leipzig, Schiller avait sérieusement l'intention de se créer une existence en dehors de la vie littéraire. Il voulait étudier le droit à l'université de cette ville, et ce projet faisait déjà naître en lui de nouvelles idées d'ambition. Quand Streicher et lui se quittèrent, les deux amis convinrent de ne s'écrire que quand l'un d'eux serait devenu ministre et l'autre maître de chapelle.

Ce qui contribuait sans doute alors à ramener ses idées du côté de la vie positive, c'était le sentiment d'amour qu'il éprouvait pour la fille du libraire Schwann, sentiment secret, timide, mais noble et sérieux, auquel il désirait pouvoir donner un jour la sanction du mariage. Quelque temps après avoir quitté Mannheim, il écrivit à Schwann pour lui exprimer ses vœux et lui demander la main de sa fille. Schwann lui fit un refus tendre et amical, mais c'était un refus ; et, dans le premier mouvement de surprise douloureuse que lui causa cette réponse, le poète écrivit l'une de ses plus touchantes et solennelles élégies, celle qui a pour titre : *Résignation*. Du reste, il ne cessa pas d'être en relation avec Schwann et ne lui retira pas son amitié.

A son arrivée à Leipzig, Schiller demeura, comme il l'avait désiré, avec Huber, puis il le quitta on ne sait pourquoi, et se retira dans une pauvre chambre d'étudiant. Il était alors dans un état de gêne presque constante, n'ayant pour toute ressource que le produit incertain de son journal dramatique et de son *Don Carlos*, dont il publia d'abord les trois premiers actes. Son nom faisait pourtant grand bruit de tous côtés, et la moindre composition qui échappait était reproduite à l'instant par des milliers de plumes et connue du public longtemps avant d'être imprimée. Beaucoup de familles riches et considérées enviaient le bonheur de le voir et eussent été fières de l'attirer dans leur intérieur et de le produire dans leur cercle ; mais il préférait à toutes ces grandes réunions, où il n'eût reçu que de vains hommages, les causeries intimes de l'amitié, les rêves de la solitude.

A une demi-lieue de Leipzig, dans cette grande plaine arrosée

par tant de sang, et consacrée par tant de funérailles, on aperçoit un frais et riant village, parsemé d'arbres, de vergers, où nos soldats, cernés de toutes parts, soutinrent en 1813 une lutte acharnée. C'est Gohlis. On y arrive par un vert sentier qui serpente au bord de la rivière, par une des avenues imposantes du Rosenthal, cette belle et grande forêt si souvent chantée par les poètes d'Allemagne. Ce fut là que Schiller alla chercher un refuge pour mûrir ses pensées, pour achever les œuvres qu'il avait entreprises. Un jour qu'il faisait sa promenade solitaire le long de la rivière, il entendit quelques mots prononcés près de lui à voix basse, et il aperçut un jeune homme à demi déshabillé qui allait se jeter dans l'eau et priait Dieu de lui pardonner. Schiller s'approche, l'interroge avec bonté, et le jeune homme, qui était un étudiant, lui avoue que la misère le pousse au suicide. A l'instant même, le poète lui donne tout ce qu'il avait alors d'argent sur lui, le console, l'encourage, et promet de venir bientôt à son secours. Quelques jours après, il se trouvait au milieu d'une nombreuse société; il raconte avec émotion et chaleur la scène dont il avait été témoin, puis prend une assiette sur la table, fait le tour du salon, adressant à chacun sa pieuse requête, et le soir le malheureux étudiant recevait une somme assez considérable pour être longtemps à l'abri du besoin. Le succès de cette bonne œuvre inspira à Schiller une de ses plus belles odes, une ode qui jouit en Allemagne d'une grande popularité, et dont on chante souvent le refrain dans les fêtes et les grandes réunions; c'est celle qui a pour titre : *La Joie (Die Freude)*.

Tout en suivant le cours de ses inspirations poétiques, Schiller consacrait encore une grande partie de son temps à l'étude de la philosophie, à celle de Kant surtout, qui le séduisait par son côté spiritualiste, et il prenait un goût sérieux pour l'histoire, cette source profonde de philosophie et de poésie. Il entreprit avec quelques-uns de ses amis la publication d'un vaste ouvrage, *l'Histoire des principales révolutions et conjurations du moyen âge et des temps modernes*. Lui-même traduisit pour ce recueil la conjuration du marquis de Bedmar contre la république de Venise; puis les recherches qu'il avait faites pour *Don Carlos* l'amènèrent à écrire *l'Histoire des révolutions des Pays-Bas*. Plus tard, par cette association de la poésie et de l'histoire, un autre drame lui fit écrire le récit de la guerre de trente ans.

Pendant qu'il était livré à ses travaux, un de ses amis, le conseiller Koerner, le père du chevaleresque poète Théodore Koerner,

l'emmena à Dresde. Heureux s'il n'eût trouvé là que les séductions de l'amitié! Mais il y trouva celles de l'amour, d'un faux et mauvais amour, indigne de lui. Il rencontra par hasard une jeune fille d'une beauté charmante, mais coquette et rusée, gouvernée d'ailleurs par une mère intrigante, qui faisait acheter cher aux galants le plaisir de fréquenter son salon. La tournure, les manières, la physionomie de Schiller, pour ceux qui ne savaient pas en comprendre la vive et noble expression, n'étaient rien moins que séduisantes. Il se présentait ordinairement dans le monde avec une vieille redingote grise, le col découvert, les cheveux épars et le visage barbouillé de tabac. Sa réputation, déjà étendue et toujours croissante, flattait la mère de la jeune fille, elle s'en servait pour donner plus de prestige à sa maison. Mais ce n'était pas assez. Il fallut que le pauvre Schiller payât comme les autres en complaisances infinies, en présents de toute sorte, parfois même en argent comptant, le droit d'adresser quelques compliments à des femmes qui se jouaient de sa bonne foi et de sa poésie. Ses amis l'arrachèrent à cette malheureuse relation. On dit qu'au moment où elle le vit partir, la jeune fille, attendrie, pleura. Étaient-ce les larmes du repentir, ou celles de la coquetterie? Quoi qu'il en soit, Schiller, profondément ému, jura de revenir voir sa bien-aimée ou de mourir.

Le séjour de Weimar, et les occupations d'esprit qui l'attendaient dans cette ville célèbre, surnommée alors l'Athènes de l'Allemagne, lui firent oublier son perfide amour et son serment. Il trouva à Weimar Herder, pour qui il avait une grande estime; Wieland, dont il avait déjà reçu plusieurs lettres aimables, et qui lui donna l'utile conseil d'étudier les anciens. Goethe était alors en Italie. Schiller passa là quelques mois d'une existence studieuse et retirée, ne voyant que les hommes dont la conversation lui offrait un véritable intérêt, enfermé le reste du temps avec ses livres, et d'ailleurs vivant fort économiquement, car, à cette époque encore, il n'était rien moins que riche.

Au mois de novembre 1787, il fit un voyage à Rudolstadt pour voir son ami Reinwald, qui était devenu son beau-frère. Ce voyage acheva de fixer sa destinée. Il vit chez son ancienne bienfaitrice, madame de Wollzogen, une jeune personne d'une famille noble, d'une nature douce et affectueuse, d'un esprit éclairé, et l'aima sans oser d'abord le dire. Mais cet amour devait être plus heureux que les autres; Charlotte de Lengefeld devait être sa femme.

Ce fut chez la mère de cette jeune fille qu'il rencontra Goethe

pour la première fois. Les deux grands poètes s'abordèrent avec une réserve qui ressemblait beaucoup à de la froideur, et, à les voir l'un en face de l'autre dans cette première entrevue, personne, sans doute, n'aurait pu présager la liaison qui s'établit entre eux plus tard. Schiller écrivait alors à son ami Koerner : « La grande idée que je m'étais faite de Goethe n'a pas été amoindrie par cette rencontre; mais je doute qu'il puisse jamais y avoir entre nous un grand lien. Beaucoup de choses qui m'intéressent encore, qui occupent mes désirs et mes espérances, sont déjà épuisées pour lui. Dès son point de départ, sa nature est tout autre que la mienne, son monde n'est pas le mien, et nos manières de voir diffèrent essentiellement. Cependant on ne saurait tirer aucune conséquence certaine de cette première entrevue. Nous verrons plus tard ce qui en résultera. »

Schiller revint à Weimar très-épris de mademoiselle de Lengefeld, très-occupé en même temps de l'étude d'Homère et des tragiques grecs. « Les anciens, écrivait-il à un de ses amis, me donnent une vraie jouissance; j'ai besoin d'eux pour corriger mon goût, qui, par-la subtilité, la recherche, le raffinement, commençait à s'éloigner beaucoup de la véritable simplicité. » Plus loin, en parlant d'Euripide, il ajoute : « Il y a pour moi un intérêt psychologique à reconnaître que toujours les hommes se ressemblent; ce sont toujours les mêmes passions, les mêmes luttes du cœur et le même langage. »

A la suite de cette étude, il traduisit *Iphigénie* d'Euripide et *les Phéniciennes*. Plus tard, elle fut aussi un de ses principaux mobiles, lorsqu'il écrivit *la Fiancée de Messine*.

Pendant un second séjour à Weimar, il revit mademoiselle de Lengefeld, et les sentiments qu'il avait conçus pour elle se fortifièrent. Il retourna passer quelques semaines auprès d'elle, et s'en revint avec l'espoir de ne pas lui être indifférent. Le désir qu'il avait souvent exprimé de retrouver le calme, les joies de la vie de famille, s'éveilla alors plus fortement dans son cœur. « Jusqu'à présent, écrivait-il dans une de ses lettres, j'ai vécu isolé et pour ainsi dire étranger dans le monde; j'ai erré à travers la nature, et n'ai rien eu à moi; j'aspire à la vie domestique et bourgeoise. Depuis bien des années, je n'ai pas éprouvé un bonheur complet, non que les occasions d'être heureux me manquent, mais parce que je surprends seulement la joie et ne la savoure pas, parce que je suis privé des douces et paisibles sensations que donne le calme de la vie de famille. »

Sa position, si brillante qu'elle fût, n'était pourtant pas alors assez assurée et ne présentait pas assez de garanties positives pour qu'il osât demander la main de celle qu'il aimait. Le duc de Weimar lui offrit un moyen de la consolider, en le nommant professeur d'histoire à l'université d'Iéna. Cette nomination, qui devait l'aider à réaliser ses vœux les plus tendres, mais qui lui imposait un devoir régulier, ne lui causa d'abord qu'une joie médiocre, tant il craignait de perdre sa chère liberté. « Il est toujours triste et difficile, disait-il, de dire adieu aux belles et aimables muses, et les muses, qui sont femmes, ont l'esprit rancunier; elles veulent bien nous quitter, mais elles ne veulent pas qu'on les quitte. Quand une fois nous leur avons tourné le dos, elles ne reviennent plus à notre appel. » Puis il ajoutait en riant: « Il me semble que je vais faire une drôle de figure dans ma nouvelle position. Beaucoup d'étudiants sont déjà plus savants en histoire que M. le professeur; mais je me rappelle les paroles de Sancho Pança : « Quand Dieu nous donne un emploi, il nous donne aussi l'intelligence nécessaire pour le remplir. Que j'aie seulement mon île, et je saurai bien la gouverner. »

Il commença son cours au mois de mai 1789, et obtint un grand succès. Plus de quatre cents auditeurs se pressaient autour de lui et lui donnaient journellement les témoignages d'estime et de respect dus à son noble caractère et à son grand nom. Cependant il n'avait point encore de traitement fixe : le tribut payé par ses élèves était son seul revenu. Le duc de Weimar lui accorda enfin 200 thalers par an (800 francs). Charles de Dalberg, coadjuteur de Mayence, frère du baron Dalberg qui avait si froidement abandonné le poëte dans les premières années de sa vie littéraire, manifesta l'intention de lui assurer une pension annuelle de 4,000 florins. Alors Schiller crut avoir surmonté les obstacles matériels qui s'opposaient à son mariage. Le 20 mai 1790, il épousa Charlotte de Lengefeld, et quelque temps après cette union il écrivait : « La vie est pourtant tout autre aux côtés d'une femme chérie que lorsqu'on reste seul et abandonné. A présent je jouis réellement pour la première fois de la belle nature, et je vis en elle. Je promène ma pensée joyeuse autour de moi, et mon cœur trouve toujours au dehors une douce satisfaction, et mon esprit a son aliment et son repos. Tout mon être est dans une harmonie parfaite; mes jours ne sont plus agités par la passion, ils s'écoulent dans la paix et la sérénité, et je regarde gaiement ma destinée future. Maintenant que je suis arrivé

au but, je suis surpris de voir comme tout a dépassé mon attente. Le sort a lui-même surmonté pour moi les entraves, il m'a porté paisiblement au but. J'espère tout de l'avenir : encore quelques années, et j'aurai la pleine jouissance de mon esprit ; oui, je l'espère, je reprendrai ma jeunesse, et elle me rendra ma vie intime de poëte. »

La situation de Schiller était vraiment alors pleine de charmes. Marié à une jeune femme d'une nature excellente, dégagé des soucis matériels qui l'avaient si longtemps attristé, entouré d'amis, d'hommages, de considération, quand il parlait de son bonheur il ne se faisait pas illusion à lui-même, il était heureux ; et l'une de ses plus grandes joies était encore de pouvoir suivre avec calme le cours de ses travaux et de ses conceptions poétiques. Il étudiait tout à la fois avec ardeur et la philosophie de Kant et l'histoire. Il songeait à faire de Frédéric II le héros d'une épopée ; il écrivait des articles pour la *Gazette littéraire*, pour la *Thalie*, et l'*Histoire de la guerre de trente ans*.

Mais l'excès du travail et les veilles trop prolongées altérèrent et minèrent sa santé. Souvent il écrivait pendant toute la nuit, se levait dans l'après-midi, passait le reste du jour tantôt à faire sa correspondance, tantôt à causer ou à lire, et, pour ranimer ses forces épuisées par une continuelle tension d'esprit, par la privation de sommeil, il avait recours à des moyens de surexcitation funestes <sup>1</sup>.

En 1791, il tomba si gravement malade, qu'on désespéra presque de lui, et que le bruit de sa mort se répandit en Allemagne et jusqu'en Danemark. On le conduisit aux bains de Carlsbad ; là, forcé d'interrompre ses travaux, ses leçons, et n'ayant plus que son misérable traitement de 200 écus, il se voyait menacé de retomber dans toutes les inquiétudes matérielles qu'il avait eu tant de peine à surmonter, et l'Allemagne, qui le lisait avec enthousiasme, qui était fière de son nom et de ses œuvres, oubliait ses souffrances. Ce fut un étranger qui vint à son secours. Le prince d'Augustembourg, sur la demande du célèbre écrivain danois Baggesen, offrit au poëte malade et délaissé une pension de 1,000 écus. Les termes honorables et délicats dans lesquels cette offre était faite lui donnaient encore plus de prix. Schiller l'accepta <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Carlyle, *Leben Schillers*.

<sup>2</sup> Ce n'est pas la seule fois que l'Allemagne s'est montrée ainsi ingrate envers ses grands hommes. Quarante ans auparavant, c'était déjà un

De retour à Iéna, il se remit au travail comme par le passé, et bientôt la prudence lui ordonna de s'éloigner une seconde fois de ses livres, de faire un nouveau voyage. Il éprouvait depuis longtemps un vif désir de revoir sa patrie, sa famille. Ce fut de ce côté qu'il dirigea ses pas. Sa mauvaise santé le força d'abord de s'arrêter à Heilbronn ; il écrivit de là à Stuttgart, pour savoir s'il pourrait se présenter sans inconvénient dans cette ville. Le duc fit répondre qu'il ignorerait son arrivée. D'après cette assurance, Schiller partit. Oh ! ce fut une grande joie pour lui de rentrer librement dans cette cité qu'il avait fuie avec angoisse, de retrouver, après dix ans d'absence, sa pauvre mère qui pleurait tant à son départ, son père qui se plaignait de sa désertion et qui le revoyait entouré d'une auréole de gloire ; sa jeune sœur qui récitait avec enthousiasme ses vers, et tous ses compagnons d'étude, ses amis, qui se pressaient joyeux autour de lui et parlaient en riant des anciennes chaînes de l'école ! Il visita successivement les lieux où il avait vécu, et chaque site, chaque sentier connu, chaque pas qu'il faisait sur ce sol consacré par les souvenirs de son enfance, éveillaient dans son âme de tendres émotions. Il alla voir aussi ceux de ses anciens professeurs qui vivaient encore, et même le vieux Jahn, qui était bien fier alors de lui avoir donné des leçons. Une partie de son temps se passait ainsi en entretiens affectueux, en bons souvenirs ; il employait l'autre à lire, à étudier, à écrire son *Wallenstein*. Pendant qu'il était à Stuttgart, il éprouva encore un autre bonheur : il devint père pour la première fois. On eût dit qu'après tant de jours de lutte et de souffrance, une divinité bienfaisante l'avait ramené dans sa patrie pour lui faire savourer en même temps les plus douces joies de la vie humaine, les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir. Mais ces joies de l'âme ne devaient plus se renouveler ; il ne devait plus revoir une autre fois ni son pays natal ni sa famille bien-aimée <sup>1</sup>.

Ce voyage fut, du reste, fort utile à ses intérêts. Pendant son séjour à Stuttgart, Schiller entra en relations avec Cotta, qui devint plus tard son unique éditeur et qui lui proposa la rédaction d'un recueil littéraire mensuel. A son retour à Iéna, il publia le prospectus de ce recueil intitulé *les Heures* (*Die Horen*),

prince de Danemark qui tendait à Klopstock une main généreuse, et lui donnait le moyen d'achever sa *Messiede*.

<sup>1</sup> Son père et sa jeune sœur moururent en 1796, sa mère en 1802.

et appela tous les hommes distingués de l'Allemagne à y concourir. Peu de temps après, le premier numéro parut ; mais, malgré les efforts de l'éditeur, les articles favorables de la *Gazette littéraire*, et les noms illustres qui le recommandaient au public, ce journal produisit peu d'effet et n'eut qu'une courte durée.

De cette époque datent ses relations plus intimes avec Goethe. Les deux poètes avaient compris que, par la différence même de leur nature et de leur manière de vivre, ils pouvaient se rendre utiles l'un à l'autre. Ils marchaient parallèlement sur deux lignes séparées; mais ils se rejoignaient à la sommité de l'art. Il s'établit entre eux une correspondance suivie, sérieuse, savante, et qui de jour en jour prit un caractère plus amical. Schiller en avait en même temps commencé une autre avec Guillaume de Humboldt, qui était de même consacrée à l'examen des plus hautes questions de philosophie et d'esthétique. Ainsi soutenu par deux hommes éminents, éclairé par leurs conseils, animé par leurs encouragements, il suivit avec une noble audace sa carrière, et se jetait sans cesse intrépidement dans de nouveaux travaux.

En 1795, il entreprit la publication d'un *Almanach des Muses*, qui obtint un grand succès. Il y mit quelques-unes de ses plus charmantes poésies lyriques, et Goethe plusieurs ballades. Ce fut dans ce même recueil que les deux poètes firent insérer aussi ces petits distiques si connus en Allemagne sous le nom de *xenies*. C'étaient autant d'épigrammes mordantes dirigées contre une foule de livres et d'écrivains. Elles mirent tout le monde littéraire en rumeur, et produisirent chez ceux qu'elles atteignaient une vive animosité. Le bon Schiller s'attendrit sur les blessures qu'il avait faites et se repentit d'avoir été si loin.

D'autres travaux plus importants vinrent bientôt distraire son esprit de cette guerre d'épigrammes. Il travaillait toujours à son *Wallenstein*. En 1798, il fit représenter la première partie de cette vaste trilogie, la plus belle, la plus imposante de ses œuvres. A cette magnifique composition, qui avait si longtemps occupé sa pensée et ses veilles, succéda immédiatement *Marie Stuart*, puis *Jeanne d'Arc*, qui fut jouée en 1801 sur le théâtre de Leipzig. Le poète assistait lui-même à cette représentation, et fut reconduit en triomphe chez lui aux cris mille fois répétés de *vive Schiller! vive le grand Schiller!* Deux ans après parut la *Fiancée de Messine*, puis, en 1804, *Guillaume Tell*. A voir la rapidité avec laquelle toutes ces grandes compositions

se succédaient, on eût dit que Schiller pressentait sa fin prochaine et se hâta de léguer au monde les plus beaux fruits de son génie.

Il se trouvait à Berlin lorsqu'on joua son *Guillamè Tell*. La reine Louise voulut le voir, et lui fit offrir une pension annuelle de trois mille thalers, une place à l'académie, et la jouissance d'une voiture de la cour, s'il voulait se fixer à Berlin; mais il était retenu par les liens du cœur dans le duché de Weimar, et il y retourna. Depuis 1798, il avait quitté Iéna pour habiter Weimar. Il était là près de Goethe, qui exerçait une heureuse influence sur lui; près de Wieland, qui l'avait toujours traité avec une sincère affection, et près du théâtre.

Le grand-duc lui témoignait une considération toute particulière. La princesse Caroline, mère de madame la duchesse d'Orléans, aimait à le voir, à s'entretenir avec lui. C'était, au dire de tous ceux qui l'ont connue, une femme d'un esprit élevé et d'une bonté de cœur angélique<sup>1</sup>. Schiller éprouvait pour elle un sentiment de vénération et de reconnaissance qui seul aurait suffi pour l'attacher à Weimar, s'il n'y avait été fixé d'ailleurs par d'autre liens. Le grand-duc, en lui permettant de venir habiter cette ville, lui avait assuré une pension de 1,000 écus. Peu de temps après il demanda à l'empereur d'Autriche et obtint pour lui un titre de noblesse. C'était une singulière faveur pour celui qui n'avait jamais chanté que la démocratie; mais Schiller ne vit là qu'une aimable intention et en fut reconnaissant<sup>2</sup>.

Malheureusement sa santé allait toujours en déclinant. Plus d'une fois déjà il avait donné de sérieuses inquiétudes à ses amis; il avait été lui-même ébranlé par l'idée d'une mort prochaine. Puis son énergie morale, luttant contre ses douleurs physiques, lui rendait une apparence de vie, puis il retombait dans une nouvelle faiblesse. En 1805, il fut atteint d'une fièvre catarrhale, qui d'abord ne présentait aucun caractère alarmant, mais qui bientôt empira d'une manière effrayante. Tous ceux qui le connaissaient et qui l'aimaient, car le connaître c'était l'aimer,

<sup>1</sup> *Ein himmlisches Gemuth*, un caractère céleste, dit Gustave Schwab. — Elle épousa en 1810 le grand-duc de Mecklenbourg, et mourut en 1816.

<sup>2</sup> « Vous allez rire, écrivait-il à Humboldt, en apprenant ma nouvelle dignité. C'est notre duc qui en a eu l'idée, et, puisque la chose est faite, je l'accepte avec plaisir pour ma femme et mes enfants. »

furent consternés de cette nouvelle. Mais lui ne montra nulle frayeur : il fut, jusqu'à son dernier jour, bon et affectueux envers ceux qui l'entouraient, comme il l'avait été toute sa vie. Sa plus grande crainte était que sa femme se trouvât près de lui lorsqu'il pressentait quelque crise violente. Dans les moments où il était mieux, il se faisait lire des traditions populaires, des contes de chevalerie ; puis il parlait avec calme et douceur de sa femme, de ses enfants, et de son drame de *Démétrius*, auquel il essayait encore, mais en vain, de travailler. Le 8 mai, il demanda à voir sa plus jeune fille, la prit par la main, la regarda avec une profonde douleur ; puis, tout à coup, se détournant d'elle, cacha sa tête dans son oreiller et pleura amèrement <sup>1</sup>. Le soir sa belle-sœur lui demanda comment il se trouvait : « Toujours mieux, répondit-il, toujours plus tranquille. » Il la pria d'ouvrir les rideaux, contempla d'un regard serein les rayons du soleil couchant, qui projetait encore sur ses fenêtres une lueur pâle et mélancolique, puis il dit adieu du fond de l'âme à cette belle nature qu'il avait tant aimée. Le lendemain il était mort. Il n'avait pas quarante-six ans.

La nouvelle de sa mort produisit dans toute l'Allemagne un sentiment de désolation. A Weimar, où il n'était pas seulement connu par ses œuvres, où tout le monde l'aimait comme homme en l'admirant comme écrivain, le théâtre fut fermé ; les habitants prirent le deuil. On s'abordait avec tristesse, et, dans la maison du riche comme dans celle du plus humble bourgeois, l'unique sujet des entretiens, c'était la mort de Schiller et le récit de ses derniers moments. Il fut enterré au milieu de la nuit. Douze jeunes gens des premières familles de la ville avaient brigué l'honneur de le porter. La journée avait été orageuse, et des nuages noirs voilaient la surface du ciel ; mais, au moment où l'on allait descendre le cercueil dans la fosse, on raconte que tout à coup les nuages s'entr'ouvrirent, la lune apparut, et un doux rayon éclaira la tombe du poète.

#### X. MARMIER.

<sup>1</sup> Schiller laissait après lui un fils et deux filles, que la grande-duchesse de Weimar se chargea généreusement de faire élever. Le fils est aujourd'hui conseiller d'appellation à Cologne ; une des filles a été mariée au baron de Gleichen, l'autre au conseiller Junot de la Thuringe.

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

# DON CARLOS,

INFANT D'ESPAGNE.

---

## PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.

ÉLISABETH DE VALOIS, sa femme.

DON CARLOS, prince royal.

ALEXANDRE FARNESE, prince de Parme, neveu du roi.

L'INFANTE CLAIRE-EUGENIE, enfant de trois ans.

LA DUCHESSE D'OLIVARES, grande maîtresse de la cour,

LA MARQUISE DE MONDEJAR,

LA PRINCESSE D'EBOLI,

LA COMTESSE DE FUENTES,

LE MARQUIS DE POSA, chevalier de Malte,

LE DUC D'ALBE,

LE COMTE DE LERME, commandant des gardes,

LE DUC DE FERIA, chevalier de la Toison,

LE DUC DE MEDINA-SIDONIA, amiral,

DON RAYMOND DE TAXIS, grand-maître des postes,

DOMINGO, confesseur,

LE GRAND INQUISITEUR DU ROYAUME.

LE PRIEUR D'UNE CHARTREUSE.

UN PAGE DE LA REINE

DON LOUIS MERCUDO, médecin de la reine.

DAMES, GRANDS D'ESPAGNE, PAGES, OFFICIERS, GARDES ET AUTRES

PERSONNAGES MUETS.

} dames de  
la reine.

} grands d'Espa-  
gne.

---

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

Le jardin du palais d'Aranjuez.

CARLOS, DOMINGO.

DOMINGO. Les beaux jours d'Aranjuez touchent à leur fin. Votre altesse royale ne nous quitte pas avec plus de gaieté. C'est en vain que nous aurons été ici. Rompez ce silence énigmatique ; ouvrez votre cœur, prince, au cœur d'un père. Le roi ne saurait payer trop cher le repos de son fils, trop

cher le repos de son fils unique. (*Carlos regarde la terre et demeure silencieux.*) Y a-t-il encore un désir dont le ciel refuserait l'accomplissement au plus cher de ses enfants ? J'étais là lorsque, dans les murs de Tolède, le fier Charles reçut l'hommage des princes qui s'empressaient de lui baiser la main, et dans une seule genuflexion, dans une seule, six royaumes étaient à ses pieds. J'étais là et je voyais son noble sang animer son jeune visage, je voyais son sein ému par de royales résolutions, et son regard enivré, éclatant de joie, se promener sur l'assemblée... prince, et ce regard disait alors : Je suis satisfait. (*Carlos se détourne.*) Ce chagrin calme et solennel que nous lisons, prince, depuis huit mois dans vos yeux, cette énigme de toute la cour, cette angoisse du royaume, ont déjà coûté bien des nuits inquiètes au roi, bien des larmes à votre mère.

CARLOS *se retourne vivement.* Ma mère ! ô ciel ! fais que je pardonne à celui qui en a fait ma mère.

DOMINGO. Prince...

CARLOS *se recueille et passe la main sur son front.* Révérend père, les liens maternels m'ont causé de grands malheurs. Mon premier acte, en ouvrant les yeux à la lumière du jour, a été la mort de ma mère.

DOMINGO. Est-il possible, prince ? votre conscience peut-elle se faire un reproche de cet événement ?

CARLOS. Et ma mère, ne m'a-t-elle déjà pas enlevé l'amour de mon père ? il m'aimait à peine ; tout mon mérite était d'être son unique enfant ; elle lui a donné une fille... Oh ! qui sait ce qui sommeille dans les espaces reculés du temps ?

DOMINGO. Vous vous moquez, prince. L'Espagne entière idolâtre la reine, et vous seul vous ne la regarderiez qu'avec les yeux de la haine, et son aspect n'éveillerait en vous que de la défiance ! Comment, prince ? la plus belle femme du monde, et une reine qui fut autrefois votre fiancée ? Impossible, prince ! incroyable, jamais ! Carlos ne peut être le seul à haïr celle que tout le monde aime. Prenez garde, prince, de lui laisser jamais apprendre qu'elle déplaît à son fils ; cette nouvelle l'affligerait.

CARLOS. Croyez-vous ?

DOMINGO. Votre altesse se rappelle encore le dernier tournoi de Saragosse, où un éclat de lance atteignit notre souverain. La reine était assise avec ses dames au balcon du palais et regardait le combat. Tout à coup on s'écrie : Le roi saigne... On court-pèle-mêle... Un murmure confus parvient à l'oreille de la reine... Le... le prince ! s'écrie-t-elle ; elle veut, elle veut se jeter du haut du balcon... Non, lui répond-on, c'est le roi lui-même... Eh bien, dit-elle, en prenant contenance, faites venir le médecin. (*Après un moment de silence.*) Vous êtes pensif.

CARLOS. Je suis surpris de trouver le confesseur du roi si léger et de lui entendre raconter des histoires si ingénieuses. (*D'un ton sérieux et sombre.*) Cependant j'ai toujours ouï dire que ceux qui épient les démarches et qui rapportent ce qu'ils voient, ont fait plus de mal en ce monde que ne pourrait en faire le poison et le poignard dans la main du meurtrier. Vous pouviez, monsieur, vous épargner cette peine. Si vous attendez des remerciements, allez trouver le roi.

DOMINGO. Vous faites très-bien, mon prince, d'être circonspect avec les hommes... Mais sachez les discerner. Ne repoussez pas l'ami avec l'hypocrite. J'ai de bonnes intentions à votre égard.

CARLOS. En ce cas ne les laissez pas voir à mon père, autrement c'en est fait de votre pourpre.

DOMINGO, *déconcerté*. Comment ça ?

CARLOS. Eh bien, oui. Ne vous a-t-il pas promis le premier chapeau qui serait donné à l'Espagne ?

DOMINGO. Prince, vous me raillez.

CARLOS. Dieu me garde de railler l'homme redoutable qui peut, à son gré, promettre le salut à mon père, ou le damner.

DOMINGO. Je n'essayerai pas, prince, de pénétrer l'auguste secret de votre chagrin. Seulement je prie votre altesse de vouloir bien penser que l'Église offre aux consciences inquiètes un refuge, où les rois n'ont nul accès, où les crimes mêmes restent ensevelis sous le sceau du sacrement... Vous savez, prince, quelle est ma pensée. J'en ai dit assez.

CARLOS. Non, loin de moi l'idée de soumettre le dépositaire à une telle tentation.

DOMINGO. Prince, cette méfiance... Vous méconnaissiez votre plus fidèle serviteur.

CARLOS *lui prend la main*. Eh bien ! ne vous occupez plus de moi. Vous êtes un saint homme, le monde le sait. Mais, à parler franchement, vous êtes pour moi trop accablé d'affaires. Pour arriver jusqu'au siège pontifical, votre route est longue, mon révérend père. Trop de savoir pourrait vous embarrasser. Dites cela au roi qui vous envoie ici.

DOMINGO. Qui m'envoie ici ?...

CARLOS. Je l'ai dit. Oh ! je sais bien, trop bien que je suis trahi à cette cour... Je sais que cent yeux sont payés pour m'observer. Je sais que le roi Philippe vendrait son fils unique au dernier de ses valets, que chaque syllabe qui m'est surprise est payée plus royalement qu'aucune noble action ne l'a jamais été. Je sais... Oh ! silence ! Rien de plus... Mon cœur demande à s'épancher, et j'en ai déjà trop dit.

DOMINGO. Le roi a résolu d'être avant ce soir même de retour à Madrid. Déjà la cour se rassemble. J'ai l'honneur, prince...

CARLOS. Bien ! Je vous suis. (*Domingo sort après un moment de silence.*) Père, digne de pitié, que ton fils est digne de pitié !... Déjà je vois ton cœur saigner de la morsure envenimée du soupçon. Ta malheureuse curiosité court au-devant de la plus terrible découverte, et quand tu l'auras faite, tu seras furieux.

## SCÈNE II.

### CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS. Qui vient là ? Que vois-je ? Oh ! mes bons anges ! Mon Rodrigue !

LE MARQUIS. Mon Carlos !

CARLOS. Est-il possible ? Est-ce vrai ? Est-ce réellement toi... Oh ! c'est bien toi. Je te presse contre mon cœur, et je

sens le tien battre avec force. Oh ! à présent le bonheur va renaître ; mon cœur malade se guérit dans cet embrassement. Je repose dans les bras de mon Rodrigue.

LE MARQUIS. Malade ? Votre cœur malade ? Quel bonheur va renaître ? quel malheur doit cesser ? Je suis surpris de vous entendre.

CARLOS. Et qui te ramène dans un moment si inespéré de Bruxelles ? A qui dois-je cette surprise ? à qui ? Je le demande encore. Providence céleste, pardonne ce blasphème à l'enivrement de la joie. A qui la devrais-je, si ce n'est à toi, Dieu de bonté ? Tu savais que Carlos était sans ange, tu m'as envoyé celui-ci, et je t'interroge encore !

LE MARQUIS. Pardon, cher prince ! si je ne réponds à ces transports ardents qu'avec consternation. Ce n'était pas ainsi que je m'attendais à revoir le fils de Philippe. Une rougeur inaccoutumée enflamme ses joues pâles ; un mouvement fiévreux fait trembler ses lèvres. Que dois-je croire, cher prince ? Ce n'est pas là ce jeune homme au cœur de lion, vers lequel m'envoie un peuple opprimé, mais héroïque ; car ce n'est plus Rodrigue que vous voyez ici, ce n'est plus le compagnon de jeu de Carlos enfant, c'est le député de l'humanité entière qui vous serre dans ses bras ; ce sont les provinces de Flandre qui pleurent sur votre sein, qui vous conjurent solennellement de les délivrer. C'en est fait de cette contrée chérie, si Albe, ce rude bourreau du fanatisme, se présente devant Bruxelles avec les lois d'Espagne. Sur le glorieux petit-fils de l'empereur Charles repose le dernier espoir de ce noble pays ; il succombe si ce cœur généreux a cessé de battre pour l'humanité.

CARLOS. Il succombera.

LE MARQUIS. Malheur à moi ! Qu'ai-je entendu ?

CARLOS. Tu parles d'un temps qui est bien loin. Moi aussi j'ai rêvé un Carlos dont le visage s'enflammait au nom de la liberté... Mais celui-là est enseveli depuis longtemps. Celui que tu vois ici n'est plus ce Carlos qui te dit adieu à Alcalá ; qui, dans sa douce ivresse, espérait être en Espagne le créateur d'un nouvel âge d'or... Ah ! c'était une pensée

d'enfant; mais elle était divinement belle. Ces rêves sont passés!

LE MARQUIS. Ces rêves, prince?... Ce n'étaient donc que des rêves?

CARLOS. Laisse-moi pleurer, pleurer sur ton cœur à chaudes larmes. O mon unique ami! je n'ai personne sur cette vaste terre, personne, personne. Aussi loin que la domination de mon père s'étend, aussi loin que nos vaisseaux portent nos pavillons, je n'ai pas une place, pas une où je puisse me soulager par mes larmes, si ce n'est celle-ci! O Rodrigue! par tout ce que toi et moi nous espérons obtenir un jour dans le ciel, ne me bannis point de cette place. (*Le marquis se penche sur lui, dans une muette émotion.*) Persuade-toi que j'étais un orphelin que tu as recueilli avec compassion au pied d'un trône. Je ne sais ce que c'est qu'un père, je suis un fils de roi... Oh! s'il est vrai, comme mon cœur me le dit, que tu te sois rencontré pour me comprendre parmi des millions d'hommes; s'il est vrai que la nature créatrice a reproduit Rodrigue en Carlos, et qu'au matin de notre vie les fibres délicates de nos âmes eurent le même mouvement, si une larme qui me soulage t'est plus chère que la faveur de mon père...

LE MARQUIS. Oh! plus chère que le monde entier!

CARLOS. Je suis tombé si bas, je suis devenu si misérable, qu'il faut que je te rappelle aux premières années de notre enfance, que je réclame la dette longtemps oubliée que tu contractas presque au sortir du berceau. Lorsque nous grandissions fraternellement avec notre nature impétueuse, je n'éprouvais point d'autre chagrin que de voir mon esprit éclipsé par le tien. Enfin, je résolus fermement de t'aimer sans mesure, puisque je ne me sentais plus la force de t'égaliser. D'abord, je commençai à t'importuner par mon affection de frère et par mille tendresses. Toi, cœur orgueilleux, tu les recevais froidement. Souvent j'étais là, et pourtant tu ne me voyais pas, et des larmes lourdes, brûlantes, roulaient dans mes yeux lorsque tu passais devant moi, serrant dans tes bras des enfants d'une condition inférieure. Pourquoi

ceux-là seulement ? m'écriais-je avec tristesse. N'ai-je pas pour toi la même affection?... Mais toi, tu te mis à genoux avec froideur et gravité devant moi, et tu dis : Voilà ce qui est dû au fils d'un roi.

LE MARQUIS. Oh ! trêve, prince, à ces histoires d'enfant qui me font encore rougir.

CARLOS. Je n'avais pas mérité cela de toi. Tu pouvais mépriser, déchirer mon cœur, mais jamais m'éloigner de toi. Trois fois tu repoussas le prince, trois fois il revint implorer ton affection et te forcer à accepter la sienne. Un accident fit ce que Carlos n'avait pu faire. Un jour, il arriva dans nos jeux que ton volant alla frapper l'œil de la reine de Bohême, ma tante. Elle crut que c'était prémédité, et se plaignit au roi, le visage en larmes. Toute la jeunesse du palais dut comparaître pour nommer le coupable. Le roi jura de punir d'une manière terrible cette insolente action, fût-ce sur son propre fils. Je te voyais trembler à l'écart. Alors je m'avançai, je me jetai aux pieds du roi : C'est moi ! c'est moi ! m'écriai-je, c'est moi qui suis coupable ! venge-toi sur ton fils !

LE MARQUIS. Ah ! prince, que me rappelez-vous !

CARLOS. Le roi tint sa parole à la vue de toute la cour émue de pitié : son Carlos fut châtié comme un esclave. Je te regardais et je ne pleurais pas. Le chagrin me faisait grincer les dents ; mais je ne pleurais pas... Mon sang royal coulait honteusement sous des coups impitoyables ; je te regardais et je ne pleurais pas... Tu t'approches en sanglotant, tu te jettes à mes pieds... Oui, t'écries-tu, oui, mon orgueil est vaincu. Je te payerai quand tu seras roi.

LE MARQUIS *lui présente la main*. Je le ferai, Carlos. Ce serment d'enfant, l'homme à présent le renouvelle. Je m'acquitterai ; mon heure est peut-être venue.

CARLOS. Maintenant, maintenant. Oh ! ne retarde plus. Maintenant elle est venue. Le temps est arrivé où tu peux t'acquitter. J'ai besoin d'affection. Un horrible secret dévore mon cœur ; il faut, il faut qu'il en sorte. Sur ton visage pâle, je veux lire mon arrêt de mort. Ecoute... frémis... mais ne réponds rien... J'aime ma mère !

LE MARQUIS. O mon Dieu !

CARLOS. Non, je ne veux pas de ce ménagement. Parle : dis que dans ce vaste univers il n'y a pas une misère qui approche de la mienne. Parle ! Je devine déjà ce que tu peux me dire. Le fils aime sa mère ; les usages du monde, l'ordre de la nature et les lois de Rome condamnent cette passion. Mes désirs portent une atteinte terrible aux droits de mon père ; je le sens, et cependant j'aime ! Ce chemin ne conduit qu'au déire ou à l'échafaud. J'aime sans espérance, criminellement, avec les angoisses de la mort et au péril de la vie ; je le vois, et pourtant j'aime !

LE MARQUIS. La reine connaît-elle ce penchant ?

CARLOS. Pouvais-je le lui découvrir ? Elle est femme de Philippe et reine, et nous sommes sur la terre d'Espagne. Surveillé par la jalousie de mon père, cerné de toutes parts par l'étiquette, comment pourrais-je m'approcher d'elle sans témoin ? Huit mois sont écoulés, huit mois d'angoisses infernales, depuis que le roi m'a rappelé de mes études et que je suis condamné à la voir chaque jour et à rester muet comme le tombeau. Huit mois d'enfer, Rodrigue, depuis que ce feu brûle dans mon sein, que cet horrible aveu a mille fois erré sur mes lèvres, et que la honte et l'effroi l'ont fait rentrer dans mon cœur. O Rodrigue ! un instant rapide... un instant seul avec elle...

LE MARQUIS. Hélas ! et votre père, prince ?

CARLOS. Malheureux ! pourquoi me rappeler ce souvenir ? Parle-moi de toutes les terreurs de la conscience, ne me parle pas de mon père.

LE MARQUIS. Vous haïssez votre père ?

CARLOS. Non. Oh ! non, je ne crains point mon père. Mais la terreur, l'anxiété d'un coupable, me saisissent à ce nom terrible. Est-ce ma faute si une éducation d'esclave a détruit dans mon jeune cœur le tendre germe de l'amour ? J'avais six ans lorsque, pour la première fois, l'homme redouté que l'on nomme mon père parut à mes yeux. C'était un matin où il avait signé debout quatre arrêts de mort. Depuis ce jour, je ne l'ai revu que lorsqu'on m'annonçait la punition

de quelques fautes. O mon Dieu ! je sens que mon langage devient amer... Quittons, quittons ce sujet.

LE MARQUIS. Non, prince ; à présent il faut vous ouvrir à moi. Les paroles soulagent un cœur lourd et oppressé.

CARLOS. Souvent j'ai lutté avec moi-même ; souvent à minuit, quand mes gardes dormaient, je me suis jeté, le visage baigné de larmes, devant l'image de la reine du ciel. Je la suppliais de me donner un cœur filial, mais je me levais sans être exaucé. Ah ! Rodrigue , explique-moi cette étrange énigme de la Providence : pourquoi, entre mille pères, m'a-t-elle précisément donné celui-là ? Et à lui, pourquoi ce fils entre mille fils meilleurs ? La nature n'a pas trouvé dans son cercle deux êtres plus différents et plus incompatibles. Comment a-t-elle pu rejoindre ces deux points extrêmes de la race humaine, lui et moi ? Comment a-t-elle pu nous imposer un lien si sacré ? Effroyable sort ! Pourquoi cela est-il arrivé ainsi ? Pourquoi deux hommes qui s'évitent sans cesse se rencontrent-ils avec horreur dans un même désir. Tu vois ici, Rodrigue, deux astres ennemis qui, dans le cours entier du temps, se touchent une seule fois à la limite de leur route, se fracassent et s'éloignent l'un de l'autre pour l'éternité.

LE MARQUIS. Je pressens un moment désastreux.

CARLOS. Et moi de même. Des rêves épouvantables me poursuivent comme les furies de l'abîme. Mon esprit lutte dans le doute avec d'affreux projets ; ma fatale prévoyance m'entraîne dans un labyrinthe de sophismes jusqu'à ce qu'enfin je m'arrête au bord de l'abîme béant. O Rodrigue ! si je désapprenais jamais à reconnaître en lui un père, Rodrigue, je le vois à la pâleur mortelle de ton visage, tu m'as compris. Si je désapprends jamais à reconnaître en lui un père, que serait le roi pour moi ?

LE MARQUIS, après un moment de silence. Oserai-je adresser une prière à mon Carlos ? Quel que soit votre dessein, promettez-moi de ne rien entreprendre sans votre ami. Me le promettez-vous ?

CARLOS. Tout, tout ce que ton amitié exigera. Je me jette sans réserve dans tes bras.

LE MARQUIS. On dit que le roi va retourner dans la capitale. Le temps est court : si vous désirez parler en secret à la reine, ce ne peut être qu'à Aranjuez. Le calme de ce lieu, les habitudes moins contraintes de la campagne vous favorisent.

CARLOS. C'était aussi mon espérance ; mais, hélas ! elle a été vaine.

LE MARQUIS. Pas entièrement. Je vais à l'instant me présenter chez elle. Si elle est encore en Espagne telle que je l'ai connue à la cour de Henri, je trouverai en elle un cœur confiant. Pourrai-je lire dans ses yeux quelque espoir pour Carlos ? la trouverai-je disposée à cet entretien ? peut-on éloigner ses dames ?

CARLOS. La plupart me sont dévouées.... surtout madame de Mondéjar, que j'ai gagnée par son fils, qui me sert comme page.

LE MARQUIS. Tant mieux ; restez près d'ici, prince, pour paraître au premier signal que je vous donnerai.

CARLOS. Oui, oui ! c'est ce que je ferai. Seulement hâte-toi !

LE MARQUIS. Je ne perdrai pas un instant ; ainsi, prince, au revoir.

*Tous deux sortent de différents côtés.*

### SCÈNE III.

**Contrée champêtre traversée par une allée qui conduit à la demeure de la reine.**

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, LA PRINCESSE D'EBOLI *et* LA MARQUISE DE MONDEJAR ; *elles arrivent par l'allée.*

LA REINE, *à la marquise.* Je veux vous avoir près de moi, marquise. L'œil joyeux de la princesse me tourmente depuis

le matin. Voyez, elle peut à peine cacher la joie qu'elle éprouve de quitter la campagne.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI. Je ne puis nier à la reine que ce sera pour moi une grande joie de revoir Madrid.

MONDÉJAR. N'en est-il pas de même de Votre Majesté? Auriez-vous tant de regret de quitter Aranjuez?

LA REINE. De quitter tout au moins cette belle contrée. Je suis ici comme dans ma sphère ; j'ai depuis longtemps choisi ce lieu comme un séjour de prédilection. Ici je retrouve la nature de ma terre natale qui fit la joie de mes jeunes années ; ici je retrouve les jeux de mon enfance et l'air de ma France chérie. Ne m'en veuillez pas, la patrie a toujours des charmes pour nous.

ÉBOLI. Mais que ce lieu est solitaire ! que tout ici est triste et mort ! On se croirait à la Trappe.

LA REINE. Bien au contraire, c'est à Madrid seulement que je trouve cet air de mort... Mais qu'en dit notre duchesse?

OLIVARÈS. Mon opinion est, madame, que, depuis qu'il y a des rois en Espagne, la coutume a toujours été de passer un mois ici, un autre au Prado et l'hiver à Madrid.

LA REINE. Oui, duchesse, vous savez qu'avec vous je ne discute jamais.

MONDÉJAR. Et comme Madrid sera prochainement animé ! Déjà la place Mayor est disposée pour un combat de taureaux et on nous a promis un auto-da-fé.

LA REINE. Promis? Est-ce ma douce Mondéjar qui parle ainsi?

MONDÉJAR. Pourquoi pas ? Ce sont des hérétiques qu'on va brûler.

LA REINE. J'espère que mon Eboli pense autrement?

ÉBOLI. Moi?... Je prie Votre Majesté de vouloir bien ne pas me regarder comme une plus mauvaise chrétienne que la marquise de Mondéjar.

LA REINE. Hélas ! j'oublie où je suis... Passons à autre chose... nous parlions, je crois, de la campagne. Ce mois m'a

semblé étonnamment court ; je m'étais promis beaucoup, beaucoup de plaisir de ce séjour, et je n'ai pas trouvé ce que j'espérais. En est-il ainsi de chaque espérance ? Je ne puis cependant découvrir quel vœu n'a pas été rempli.

OLIVARÈS. Princesse Eboli, vous ne nous avez pas encore dit si Gomès peut espérer, si nous pourrions vous saluer comme sa fiancée.

LA REINE. Oui, vous m'y faites penser, duchesse. (*A la princesse.*) On m'a prié de vous parler en sa faveur. Mais comment le puis-je ? l'homme que je voudrais donner comme une récompense à mon Eboli doit être digne d'elle.

OLIVARÈS. Il l'est, madame ; c'est un homme respectable, connu de notre auguste monarque et honoré de sa faveur royale.

LA REINE. Cela rendra cet homme très-heureux, mais nous désirons savoir s'il peut aimer et s'il mérite de l'être... Eboli, je vous le demande ?

ÉBOLI *reste muette et embarrassée, les yeux baissés vers la terre, enfin elle tombe aux pieds de la reine.* Généreuse reine, ayez pitié de moi ; ne me laissez pas, au nom du ciel, ne me laissez pas sacrifier !

LA REINE. Sacrifier ? Je ne demande plus rien ; levez-vous. C'est un rude destin que d'être sacrifiée ; je vous crois, levez-vous... Y a-t-il longtemps que vous avez repoussé les démarches du comte ?

ÉBOLI, *se levant.* Oh ! plusieurs mois. Le prince Carlos était encore à l'université.

LA REINE, *surprise et la regardant d'un œil pénétrant.* Et en avez-vous bien vous-même examiné les motifs ?

ÉBOLI, *avec chaleur.* Cela ne peut être, madame, par mille motifs.

LA REINE, *très-sérieusement.* Plus d'un c'est déjà trop. Il ne peut vous plaire... c'est assez pour moi, n'en parlons plus. (*Aux autres dames.*) Je n'ai pas encore vu l'infante aujourd'hui ; marquise, amenez-la-moi.

OLIVARÈS *regarde sa montre*. Ce n'est pas encore l'heure, madame.

LA REINE. Pas encore l'heure où il m'est permis d'être mère ? C'est triste ; mais n'oubliez pas de me rappeler quand l'heure sonnera. (*Un page entre et parle à voix basse à la grande maîtresse, qui s'approche ensuite de la reine.*)

OLIVARÈS. Madame, le marquis de Posa.

LA REINE. De Posa !

OLIVARÈS. Il vient de France et des Pays-Bas, et sollicite la faveur de remettre à Votre Majesté des lettres de la reine-mère.

LA REINE. Et cela est-il permis ?

OLIVARÈS, *réfléchissant*. Dans mes instructions on n'a point prévu le cas particulier où un grand d'Espagne, arrivant d'une cour étrangère, viendrait présenter des lettres à la reine d'Espagne dans ses jardins.

LA REINE. Je veux donc le recevoir à mes risques et périls.

OLIVARÈS. Mais Votre majesté me permettra pendant ce temps de m'éloigner ?

LA REINE. Faites ce que vous voudrez, duchesse. (*La grande maîtresse sort ; la reine fait signe au page qui s'éloigne aussitôt.*)

#### SCÈNE IV.

LA REINE, LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA MARQUISE DE MONDÉJAR ET LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE. Soyez le bienvenu, chevalier, sur la terre d'Espagne.

LE MARQUIS. Je ne l'ai jamais nommée ma patrie avec un plus légitime orgueil.

LA REINE, *aux deux dames*. C'est le marquis de Posa qui, au tournoi de Reims, rompit une lance avec mon père et fit trois fois triompher mes couleurs. C'est le premier homme de sa nation qui me fit comprendre la gloire de devenir reine d'Espagne. (*Se tournant du côté du marquis.*)

Lorsque nous nous vîmes pour la dernière fois au Louvre, chevalier, vous n'imaginiez sans doute pas qu'un jour je vous recevrais en Castille.

LE MARQUIS. Non, grande reine, je n'imaginai pas alors que la France nous abandonnât la seule chose que nous pussions lui envier.

LA REINE. Orgueilleux Espagnol ! La seule ! et vous dites cela à une fille de la maison de Valois !

LE MARQUIS. A présent j'ose le dire, madame... car à présent vous êtes à nous.

LA REINE. Vos voyages, dit-on, vous ont aussi conduit en France... Que me rapportez-vous de ma vénérable mère et de mes frères chéris ?

LE MARQUIS *lui présente les lettres*. J'ai trouvé la reine-mère malade, détachée de toutes les joies de ce monde, excepté celle de savoir sa royale fille heureuse sur le trône d'Espagne.

LA REINE. Ne dois-je pas l'être de me savoir ainsi présente à la pensée d'une famille chérie ? ne dois-je pas l'être par les doux souvenirs ?... Vous avez visité plusieurs cours, vous avez vu bien des pays et observé bien des mœurs, et maintenant on dit que vous êtes résolu à vivre pour vous-même, dans votre patrie, aussi grand prince dans votre demeure paisible que le roi Philippe sur son trône... Homme libre, philosophe... je doute fort que vous puissiez vous plaire à Madrid. On est très-tranquille à Madrid...

LE MARQUIS. C'est un bonheur dont ne jouit pas le reste de l'Europe.

LA REINE. C'est ce qu'on dit. J'ai presque perdu le souvenir des affaires de ce monde. (*A la princesse d'Éboli.*) Il me semble, princesse, que je vois là fleurir une jacinthe... voulez-vous bien me l'apporter ? (*La princesse va vers le lieu indiqué. La reine, plus bas, au marquis.*) Chevalier, ou je suis bien trompée, ou votre arrivée ici a fait plus d'un heureux.

LE MARQUIS. J'ai trouvé fort triste quelqu'un qu'une seule

chose au monde pourrait réjouir. (*La princesse revient avec la fleur.*)

ÉBOLI. Puisque le chevalier a vu tant de pays, il doit nécessairement avoir à nous raconter beaucoup de choses dignes d'intérêt sans doute.

LE MARQUIS. Un des devoirs des chevaliers est, comme on sait, de chercher les aventures... Le plus sacré de tous c'est de défendre les dames.

MONDÉJAR. Contre les géants ? A présent il n'y a plus de géants.

LE MARQUIS. La violence est toujours pour le faible un géant :

LA REINE. Le chevalier a raison ; il y a encore des géants, mais il n'y a plus de chevaliers.

LE MARQUIS. Dernièrement encore, à mon retour de Naples, j'ai été témoin d'une histoire touchante que je me suis en quelque sorte appropriée par le legs de l'amitié. Si je ne craignais que ce récit ne fatiguât votre majesté...

LA REINE. Puis-je hésiter ? La princesse ne refuse rien à sa curiosité. Au fait, j'aime aussi les aventures.

LE MARQUIS. Deux nobles maisons de la Mirandole, fatiguées de la jalousie et des longues inimitiés dont elles avaient hérité pendant des siècles, depuis le temps des Guelfes et des Gibelins, résolurent de contracter une paix éternelle par les liens de la parenté. Fernando, neveu du puissant Piétro, et la divine Mathilde, fille de Colonna, furent choisis pour former le nœud puissant de cette union. Jamais la nature n'avait formé deux plus nobles cœurs l'un pour l'autre ; jamais le monde n'avait applaudi à un choix si heureux. Fernando n'avait encore adoré que l'image de son aimable fiancée. Comme Fernando tremblait de ne pas trouver en réalité ce que dans son ardente sollicitude il n'osait croire semblable à ce portrait ! Enchaîné par ses études à Padoue, il n'attendait que l'heureux moment où il pourrait venir bégayer aux pieds de Mathilde le premier hommage de l'amour. (*La reine devient plus attentive. Le marquis, après un moment de silence, continue son récit, qu'il adresse, autant que la présence de la reine le permet, à la*

*princesse Éboli.*) Sur ces entrefaites, la main de Piétro devient libre par la mort de sa femme... Le vieillard, avec une ardeur de jeune homme, écoute la voix de la renommée qui de tous côtés célèbre la beauté de Mathilde. Il vient, il voit, il aime. Cette passion nouvelle étouffe en lui le faible accent de la parenté. L'oncle demande la fiancée de son neveu et consacre ce vol devant l'autel.

LA REINE. Et que fait Fernando ?

LE MARQUIS. Ignorant ce changement terrible, il accourt, dans son ivresse, il accourt à Mirandole sur les ailes de l'amour. Vers le soir, son cheval rapide atteint les portes de la ville. Un bruit extraordinaire de danse et d'instruments retentit dans le palais illuminé et le frappe tout à coup. Il monte avec effroi et en tremblant les degrés, et se trouve inconnu au milieu d'une salle de noce, où, parmi les convives bruyants, Piétro était assis avec un ange à ses côtés, un ange que Fernando connaît, qui ne lui est jamais apparu, même en rêve, avec tant d'éclat. Un seul coup d'œil lui montre tout ce qu'il possédait, et ce qu'il a perdu pour toujours.

ÉBOLI. Malheureux Fernando !

LA REINE. Cette histoire est terminée ? Elle doit être terminée ?...

LE MARQUIS. Pas encore tout à fait.

LA REINE. Ne nous avez-vous pas dit que Fernando était votre ami ?

LE MARQUIS. Je n'en ai pas de plus cher.

ÉBOLI. Continuez donc votre récit, chevalier.

LE MARQUIS. Il sera fort triste, et ce souvenir renouvelle ma douleur; laissez-moi le terminer là... (*Silence général.*)

LA REINE *se tourne vers la princesse Éboli.* Me sera-t-il enfin permis d'embrasser ma fille ? Princesse, amenez-la-moi. (*Celle-ci s'éloigne. Le marquis fait signe à un page qui se tient dans le fond et disparaît aussitôt. La reine ouvre les lettres que le marquis lui a données, et paraît surprise. Pendant ce temps, le marquis parle à voix basse et avec précipitation à la marquise de Mondéjar. La reine, après*

*avoir lu les lettres , jette un regard pénétrant sur le marquis.* ) Vous ne nous avez rien dit de Mathilde ; peut-être ne sait-elle pas combien Fernando souffre ?

LE MARQUIS. Personne n'a encore sondé le cœur de Mathilde... Les grandes âmes souffrent en silence.

LA REINE. Vous regardez autour de vous ; que cherchez-vous des yeux ?

LE MARQUIS. Je pense au bonheur qu'éprouverait à ma place quelqu'un que je n'ose nommer.

LA REINE. A qui la faute, s'il n'y est pas ?

LE MARQUIS, *vivement*. Comment ! Oserai-je expliquer ces paroles selon mon désir ?... Obtiendrait-il son pardon, s'il paraissait à présent ?

LA REINE, *effrayée*. A présent, marquis ? à présent ? Que voulez-vous dire ?

LE MARQUIS. Oserait-il espérer ? Oserait-il ?...

LA REINE, *avec un plus grand embarras*. Vous m'effrayez, marquis... Il n'essayera pas.

LE MARQUIS. Le voilà !

## SCÈNE V.

LA REINE , CARLOS ; LE MARQUIS DE POSA *et* LA MARQUISE DE MONDÉJAR *se retirent dans le fond.*

CARLOS, *se jetant aux pieds de la reine*. Le moment est enfin venu, et Carlos ose presser cette main chérie.

LA REINE. Quelle démarche !... Quelle téméraire et coupable surprise ! Levez-vous , on nous voit. Ma suite est près d'ici...

CARLOS. Je ne me lèverai pas, je veux rester éternellement à genoux, être à jamais enchanté dans ce lieu, prendre racine dans cette position.

LA REINE. Insensé ! A quelle hardiesse vous porte ma bonté ! Quoi ! savez-vous que ce langage téméraire s'adresse à une reine, à une mère ? Savez-vous que moi-même je dois dire au roi ?...

CARLOS. Et que je dois mourir ? Qu'on m'emporte d'ici sur l'échafaud ! Un moment passé dans le paradis ne sera pas payé trop cher par la mort.

LA REINE. Et votre reine ?

CARLOS *se lève*. Dieu ! Dieu ! Je m'éloigne... Je vous quitte... Ne le dois-je pas, lorsque vous l'exigez ? Ma mère ! ma mère ! quel jeu cruel vous jouez avec moi ! Un signe, un seul coup d'œil, un mot de votre bouche m'ordonne d'être ou de ne plus être. Que voulez-vous qui arrive encore ? Qu'y a-t-il encore sous le soleil que je puisse vous sacrifier, si vous le désirez ?

LA REINE. Fuyez !

CARLOS. O Dieu !

LA REINE. C'est la seule chose, Carlos, que je vous demande avec des larmes ; fuyez avant que mes dames, avant que mes geôliers me trouvent avec vous, et que cette grande nouvelle arrive aux oreilles de votre père.

CARLOS. J'attends mon destin. Que ce soit la vie ou la mort. Quoi ! aurais-je donc placé toutes mes espérances sur cet unique instant, où je vous trouve sans témoin, pour qu'une frayeur trompeuse me fasse manquer mon but ? Non, reine ! Le monde pourrait tourner cent fois, mille fois sur son axe, avant que le sort m'accordât de nouveau cette faveur.

LA REINE. Aussi de toute l'éternité ne doit-elle plus revenir. Malheureux ! que voulez-vous de moi ?

CARLOS. O reine ! Dieu m'en est témoin, j'ai lutté, lutté comme aucun mortel ne pourrait le faire. Reine, c'est en vain, mon courage héroïque est anéanti. Je succombe.

LA REINE. Rien de plus... Au nom de mon repos !

CARLOS. Vous étiez à moi à la face du monde, vous m'étiez donnée par deux grands royaumes ; le ciel et la terre avaient reconnu que vous étiez à moi, et Philippe, Philippe vous a dérobée à moi.

LA REINE. C'est votre père.

CARLOS. C'est votre époux.

LA REINE. Il vous donnera le plus grand empire du monde pour héritage.

CARLOS. Et vous pour mère.

LA REINE. Grand Dieu! Vous êtes en délire.

CARLOS. Et sait-il au moins quel trésor il possède? A-t-il un cœur capable d'apprécier le vôtre? Je ne veux pas me plaindre. Non, je veux oublier l'inexprimable bonheur que j'aurais goûté avec vous, si seulement lui-même est heureux. Non, il ne l'est pas. Non, il ne l'est pas. C'est là une infernale souffrance pour moi. Il ne l'est pas et ne le sera jamais. Tu m'as ravi mon paradis pour l'anéantir dans les bras de Philippe.

LA REINE. Horrible pensée!

CARLOS. Oh! je sais qui a conclu cette union. Je sais comment Philippe peut aimer, et comment il a cherché à se faire aimer. Ecoutez : êtes-vous régente? Non. Si vous étiez régente, comment Albe pourrait-il commettre ses crimes? Comment la Flandre pourrait-elle saigner pour sa croyance? Etes-vous la femme de Philippe? Impossible. Je ne puis pas le croire. Une femme possède le cœur de son mari... Et à qui appartient le sien? Et si quelque tendresse lui échappe dans un mouvement fiévreux, n'en demande-t-il pas pardon à son sceptre et à ses cheveux blancs?

LA REINE. Qui vous a dit qu'auprès de Philippe mon sort fût digne de compassion?

CARLOS. C'est mon cœur qui sent avec transport qu'à mes côtés il eût été digne d'envie.

LA REINE. Homme vain! Si mon cœur me dit le contraire! Si la tendresse respectueuse de Philippe et le muet langage de son amour me touchaient plus profondément que la voix téméraire de son orgueilleux fils! Si les soins empressés d'un vieillard...

CARLOS. C'est autre chose... Alors... alors, pardon. Je ne savais pas, je ne savais pas que vous aimiez le roi.

LA REINE. L'honorer est mon devoir et ma satisfaction.

CARLOS. Vous n'avez jamais aimé.

LA REINE. Je n'aime plus.

CARLOS. Est-ce votre cœur ou votre serment qui le veut ainsi ?

LA REINE. Quittez-moi, prince, et ne reprenez plus de semblables entretiens.

CARLOS. Est-ce votre cœur ou votre serment qui le veut ainsi ?

LA REINE. C'est mon devoir... Malheureux ! Pourquoi cette triste analyse d'un destin auquel vous et moi nous devons obéir ?

CARLOS. Nous devons?... nous devons obéir ?

LA REINE. Comment ? Que signifie ce ton solennel ?

CARLOS. Que Carlos n'est point résolu à reconnaître le devoir à la place de la volonté ; que Carlos n'est point résolu à être le plus malheureux homme de ce royaume, quand il n'en coûterait que le renversement des lois pour qu'il en devint le plus heureux.

LA REINE. Vous ai-je compris ? Espérez-vous encore ? Osez-vous espérer quand tout, tout est déjà perdu ?

CARLOS. Rien n'est perdu pour moi que ceux qui sont morts.

LA REINE. Vous espérez?... de moi... de votre mère!...  
(*Elle le regarde longtemps et fixement, puis avec dignité.*)  
Et pourquoi pas ? Oh ! le roi nouvellement élu peut faire plus encore, il peut détruire par le feu les dernières dispositions de celui qui l'a précédé, renverser ces images ; il peut même... qui l'en empêche... arracher au repos de l'Escorial le squelette du mort, le traîner au grand jour, jeter au vent sa cendre profanée, et enfin, pour terminer dignement...

CARLOS. Au nom de Dieu, n'achevez pas.

LA REINE. Enfin, épouser sa mère.

CARLOS. Fils maudit!... (*Il demeure un moment immobile et muet.*) Oui, c'en est fait. A présent, c'en est fait. Je vois clairement, évidemment, ce qui devait me rester à jamais obscur. Vous êtes perdue pour moi, perdue, perdue, perdue

pour toujours. Maintenant le sort en est jeté. Vous êtes perdue pour moi... Oh ! l'enfer est dans cette pensée... Un autre vous possède, c'est là l'enfer. Malheur ! Je ne puis... le surmonter, et mes nerfs sont prêts à se rompre.

LA REINE. Cher Carlos ! digne de pitié ! Je sens ; je sens la douleur inexprimable qui éclate dans votre sein. Cette douleur est infinie comme votre amour. Infinie aussi sera la gloire de la vaincre. Combattez-la , jeune héros. Le prix de ce rude, de ce noble combat est digne du jeune homme dont le cœur renferme la vertu de tant de royaux ancêtres. Souvenez-vous d'eux, noble prince. Le petit-fils du grand Charles commence une lutte où les enfants des autres hommes s'arrêtent sans courage.

CARLOS. Il est trop tard. Dieu ! il est trop tard !

LA REINE. D'être homme ? O Carlos ! que votre vertu sera grande lorsqu'elle aura , par ses efforts, vaincu votre cœur ! La Providence vous a placé haut... plus haut, prince, que des millions de vos semblables. Dans sa partialité pour son favori , elle lui a donné ce qu'elle prenait à d'autres, et des millions d'hommes demandent : « Celui-là méritait-il d'être, dès le sein de sa mère, plus que nous autres mortels ? » Allons, justifiez la faveur du ciel ; soyez digne de marcher en tête du monde ; sacrifiez ce que nul ne sacrifierait.

CARLOS. Je sais ce que je puis... Pour vous conquérir, j'aurais une force de géant... Je n'en ai point pour vous perdre.

LA REINE. Avouez-le , Carlos, il y a de l'arrogance , de l'amertume , de l'orgueil dans les désirs qui vous poussent avec tant d'exaltation vers votre mère. L'amour, le cœur, que vous me sacrifiez en prodigue , appartiennent au royaume que vous gouvernerez un jour. Voyez , vous dissipez les biens confiés à votre tutelle. L'amour est votre grand devoir. Jusqu'à présent , il s'est égaré vers votre mère... Reportez-le , oh ! reportez-le sur vos royaumes à venir , et, au lieu du poignard de la conscience , goûtez le bonheur d'être pareil aux dieux. Elisabeth fut votre premier amour ;

que l'Espagne soit le second ! Je cède volontiers à cette affection sacrée.

CARLOS, *maîtrisé par son émotion, se jette à ses pieds.* Que vous êtes grande, ô créature céleste !... Oui, je veux faire tout ce que vous désirez... Oui, qu'il en soit ainsi ! (*Il se relève.*) Je suis ici dans la main du Tout-Puissant, et je vous jure... O ciel ! je vous jure un éternel... Non, un éternel silence, mais pas un éternel oubli !

LA REINE. Comment pourrais-je exiger de Carlos ce que moi-même je ne puis accomplir ?

LE MARQUIS, *accourant par l'allée.* Le roi !

LA REINE. Dieu !

LE MARQUIS. Fuyez, prince, fuyez de ce lieu.

LA REINE. Ses soupçons seront terribles, s'il vous aperçoit...

CARLOS. Je reste...

LA REINE. Et alors qui sera la victime ?

CARLOS, *tirant le marquis par le bras.* Allons, allons, viens, Rodrigue. (*Il s'en va et revient encore une fois.*) Que puis-je emporter avec moi ?

LA REINE. L'amitié de votre mère.

CARLOS. L'amitié de ma mère !

LA REINE. Et les larmes des Pays-Bas.

*Elle lui donne quelques lettres. Carlos et le marquis sortent. La reine cherche ses dames d'un air inquiet. Au moment où elle va se retirer, le roi paraît.*

## SCÈNE VI.

LE ROI, LA REINE, LE DUC D'ALBE, LE COMTE DE LERME, DOMINGO, *quelques dames et quelques grands qui restent dans l'éloignement.*

LE ROI *regarde autour de lui avec surprise et garde un moment le silence.* Toute seule, madame ? Pas une dame pour vous accompagner ? cela m'étonne... Où sont vos femmes ?

LA REINE. Mon noble époux...

LE ROI. Pourquoi seule ? (*A sa suite.*) On me rendra un compte sévère de cette impardonnable négligence. Qui était de service près de la reine ? qui devait rester près d'elle aujourd'hui ?

LA REINE. Oh ! ne vous irritez point, mon époux... c'est moi-même, c'est moi qui suis coupable, c'est par mon ordre que la princesse Eboli s'est éloignée.

LE ROI. Par votre ordre ?

LA REINE. Pour appeler la femme de chambre, parce que je désirais voir l'infante.

LE ROI. Et pourquoi toute votre suite s'est-elle éloignée ? Ceci excuse la première dame ; où était la seconde ?

MONDÉJAR, *qui pendant ce temps est revenue et s'est mêlée aux autres dames, s'avance.* Sire, je sens que je suis blâmable.

LE ROI. Je vous donne dix ans pour y penser loin de Madrid. (*La marquise se retire en pleurant. Silence général. Tout le monde regarde avec surprise la reine.*)

LA REINE. Marquise, qui pleurez-vous ? (*Au roi.*) Sire, si j'ai commis une faute, la couronne de ce royaume que je n'ai jamais recherchée devrait au moins me garantir de cet affront. Y a-t-il dans ce pays une loi qui traduise devant la justice les filles de roi ? la contrainte seule garde-t-elle les femmes d'Espagne ? Un témoin les protège-t-il plus que leur vertu ?... Et maintenant, pardon, sire, je ne suis pas habituée à voir celles qui m'ont servie avec joie me quitter dans les larmes .. Mondéjar (*elle prend sa ceinture et la donne à la marquise*), vous avez mécontenté le roi, mais non pas moi ; acceptez ceci comme souvenir de ma faveur, et de ce moment... Quittez ce royaume... C'est en Espagne seulement que vous vous êtes rendue coupable, et dans ma chère France on se plaira à essuyer de telles larmes... Oh ! faut-il toujours me la rappeler ! (*Elle s'appuie sur la grande maîtresse et se cache le visage.*) Dans ma chère France, il n'en était pas ainsi.

LE ROI, *avec quelque émotion.* Un reproche de mon amour peut-il vous affliger ainsi? un mot que la plus tendre sollicitude a amené sur mes lèvres? (*Il se retourne vers les grands.*) Voici les vassaux de mon trône. Dites, si jamais le sommeil tombe sur mes paupières avant que chaque soir j'aie examiné ce qui se passe dans le cœur de mes peuples, aux régions les plus lointaines? Puis-je avoir plus de souci de mon trône que de l'épouse de mon cœur? Mon épée et le duc d'Albe me répondent de mes peuples... Ces yeux seuls me répondent de l'amour de ma femme.

LA REINE. Si je vous ai offensé, sire...

LE ROI. On m'appelle l'homme le plus riche du monde chrétien. Le soleil ne se couche point dans mes états. Mais tout ce que je possède, un autre l'a possédé auparavant, et beaucoup d'autres le posséderont ensuite. Ce qui appartient au roi lui vient de la fortune... Elisabeth est à Philippe, et par là je suis semblable aux autres mortels.

LA REINE. Vous craignez, sire?

LE ROI. Je ne crains pas encore ces cheveux blancs. Si une fois je commençais à craindre, je cesserais de craindre. (*Il se tourne vers les grands.*) Je compte les grands de mon royaume... Le premier manque. Où est don Carlos mon fils? (*Personne ne répond.*) Le jeune homme commence à me donner du souci. Depuis qu'il est revenu de l'université d'Alcala, il évite ma présence. Son sang est chaud, pourquoi son regard est-il si froid? Faites attention à lui, je vous le recommande.

ALBE. C'est ce que je fais. Aussi longtemps que mon cœur battra sous cette cuirasse, Philippe peut dormir tranquille. Comme le chérubin de Dieu se tient à la porte du paradis, le duc d'Albe se tient devant le trône.

LERME. Oserais-je contredire humblement le plus sage des rois? Je vénère trop profondément la majesté de mon roi pour juger son fils avec tant de promptitude et de rigueur. Je crains beaucoup le sang ardent de Carlos, mais je ne crains rien de son cœur.

LE ROI. Comte de Lerme, votre langage est flatteur pour

le père : mais c'est le duc qui défendra le roi. N'en parlons plus. (*Il se tourne vers sa suite.*) Maintenant, je retourne à la hâte à Madrid, mes devoirs de roi m'y appellent. La contagion de l'hérésie gagne mes peuples ; la rébellion grandit dans les pays-Bas, le temps presse ; un exemple terrible doit convertir ceux qui s'égarerent. Demain j'accomplirai le grand serment que tous les rois chrétiens ont prêté. L'exécution sanglante sera sans exemple. Toute ma cour y est solennellement convoquée. (*Il emmène la reine. Les autres les suivent.*)

## SCÈNE VII.

DON CARLOS, *des lettres à la main* ; LE MARQUIS DE POSA. *Ils entrent par le côté opposé.*

CARLOS. Je suis décidé. Que la Flandre soit sauvée ! elle le veut... c'est assez.

LE MARQUIS. Il n'y a pas un moment à perdre. On dit que le duc d'Albe est déjà dans le cabinet nommé gouverneur.

CARLOS. Dès demain, je demande audience à mon père, et je sollicite cette charge pour moi. C'est la première prière que j'ose lui adresser. Il ne peut la rejeter. Il y a longtemps qu'il me voit à regret dans Madrid ; il accueillera avec joie un prétexte pour m'en éloigner. Et dois-je te l'avouer, Rodrigue, j'espère encore davantage... peut-être en me trouvant face à face avec lui, parviendrai-je à recouvrer sa faveur. Il n'a pas encore entendu la voix de la nature... je veux voir, Rodrigue, si elle aura quelque pouvoir sur mes lèvres.

LE MARQUIS. Maintenant, enfin, je retrouve mon Carlos ; maintenant vous voilà redevenu vous-même.

## SCÈNE VIII.

*Les précédents*, LE COMTE DE LERME.

LERME. Le roi quitte à l'instant Aranjuez. J'ai l'ordre...

CARLOS. Bien, comte de Lerme, je rejoins le roi.

LE MARQUIS *fait semblant de s'éloigner, et d'un ton cérémonieux.* Votre altesse n'a rien de plus à m'ordonner ?

CARLOS. Rien, chevalier ; je vous souhaite une heureuse arrivée à Madrid. Vous me donnerez encore d'autres détails sur la Flandre. (*A Lerme, qui attend.*) Je vous suis. (*Le comte de Lerme sort.*)

## SCÈNE IX.

### DON CARLOS, LE MARQUIS.

CARLOS. Je t'ai compris. Je te remercie ; mais la présence seule d'un tiers excuse cette contrainte. Ne sommes-nous pas frères ? que cette comédie du rang disparaisse désormais de notre union ! Figure-toi que nous nous sommes rencontrés tous deux dans un bal masqué, toi avec un costume d'esclave, et moi enveloppé par fantaisie dans une robe de pourpre. Aussi longtemps que dure cette folie, nous gardons avec un sérieux risible le mensonge de notre rôle, afin de ne pas troubler la foule dans son étourdissement. Mais à travers le masque, ton cher Carlos te fait signe, tu lui serres la main en passant, et nous nous comprenons.

LE MARQUIS. Ce rêve est ravissant ; mais ne se dissipera-t-il jamais ? Mon Carlos est-il assez sûr de lui pour braver les séductions d'une souveraineté sans bornes ? Un grand jour viendra, un jour où cette âme héroïque... je dois vous le rappeler... sera soumise à une rude épreuve. Philippe meurt ; Carlos hérite du plus grand royaume de la chrétienté ; un espace immense le sépare de la race des mortels. Hier il était homme, aujourd'hui il est dieu ; maintenant il n'a plus aucune faiblesse. Les devoirs éternels se taisent devant lui. L'humanité, qui résonne aujourd'hui comme un grand mot à son oreille, se vend elle-même et rampe devant son idole. Sa compassion s'éteint, quand sa souffrance cesse ; sa vertu s'énerve dans les voluptés ; le Pérou lui envoie de l'or pour ses folies ; sa cour l'encourage dans les vices par son infernale perversité. Il s'endort avec enivrement dans le ciel que ses esclaves lui ont adroitement fait ; sa divinité

dure autant que son rêve. Malheur à l'insensé qui le réveillerait par compassion ! Mais que fera Rodrigue ? L'amitié est vraie et hardie ; la majesté affaiblie ne supporte pas sa terrible clarté ; vous ne souffrirez point l'arrogance du citoyen, ni moi l'orgueil du prince.

CARLOS. Ta peinture de monarque est vraie et terrible ; oui, je te crois... mais c'est la volupté seule qui ouvre le cœur au vice. J'ai vingt-trois ans à peine, je suis encore pur. Ce que des milliers d'autres avant moi ont follement dissipé dans la débauche, la meilleure part de l'esprit, la force virile, je les ai conservées pour le souverain avenir. Qui pourrait te chasser de mon cœur, si les femmes n'ont pu le faire ?

LE MARQUIS. Et moi-même pourrais-je, Carlos, vous aimer si profondément, si je devais vous craindre ?

CARLOS. Cela n'arrivera jamais. As-tu besoin de moi ? as-tu des passions qui mentent devant le trône ? l'or te séduit-il ? Tu es plus riche comme sujet que je ne le serai jamais comme roi. Recherches-tu les honneurs ? Jeune encore, tu en avais déjà atteint le terme et tu les as repoussés. Qui de nous deux sera le créancier ou le débiteur ?... Tu te tais, tu trembles devant cette épreuve ? N'es-tu pas sûr de toi-même ?

LE MARQUIS. Eh bien, je cède ; voici ma main.

CARLOS. Elle est à moi ?

LE MARQUIS. Pour toujours, et dans la plus large extension du mot.

CARLOS. Aussi fidèle, aussi ardente pour le roi futur qu'aujourd'hui pour l'infant ?

LE MARQUIS. Je vous le jure.

CARLOS. Et si le serpent de la flatterie enlaçait mon cœur sans défense ; si ces yeux oubliaient les larmes répandues autrefois ; si cette oreille se fermait à la plainte, intrépide gardien de ma vertu, tu viendrais me fortifier, et rappeler à mon génie son grand nom ?

LE MARQUIS. Oui.

CARLOS. Et maintenant, encore une prière. Dis-moi tu : j'ai toujours envié à tes égaux ce privilège de la confiance,

ce mot fraternel charme mon cœur et mon oreille par le doux sentiment de l'égalité. Point d'objections : je devine ce que tu veux dire ; c'est pour toi une bagatelle, je le sais ; mais pour moi, fils de roi, c'est beaucoup. Veux-tu être mon frère ?

LE MARQUIS. Ton frère.

CARLOS. Maintenant, chez le roi : je ne crains plus rien. Mon bras sur ton bras, je défie avec toi mon siècle.

## ACTE DEUXIÈME.

Le palais du roi à Madrid.

### SCÈNE I.

LE ROI PHILIPPE, *assis sur son trône* ; LE DUC D'ALBE, *à quelque distance du roi, et la tête couverte* ; CARLOS.

CARLOS. L'état a le pas sur moi. Carlos laissera volontiers passer le ministre : il parle pour l'Espagne... Moi je suis le fils de la maison. (*Il se retire en s'inclinant.*)

PHILIPPE. Le duc reste et l'infant peut parler.

CARLOS, *se tournant vers Albe*. C'est donc de votre grandeur d'âme, duc, que je dois obtenir la faveur de parler au roi. Un fils, vous le savez, peut avoir à confier à son père beaucoup de choses qu'un tiers ne doit pas entendre. Je ne veux point vous ravir le roi, je ne demande mon père que pour un seul instant.

PHILIPPE. Il est ici comme mon ami.

CARLOS. Ai-je mérité aussi de le regarder comme le mien ?

PHILIPPE. Comment l'auriez-vous jamais mérité ? je n'aime

point les fils qui prétendent faire de meilleurs choix que leur père.

CARLOS. La fierté chevaleresque du duc d'Albe peut-elle supporter une pareille scène? Aussi vrai que j'existe, ce rôle de l'importun qui ne rougit pas de s'insinuer entre le père et le fils, sans être appelé, qui, dans le sentiment de sa nullité, se condamne à rester là, ce rôle-là, par le ciel, je ne voudrais pas le jouer pour un diadème.

PHILIPPE *se lève et jette sur son fils un regard de colère.* Eloignez-vous, duc. (*Celui-ci s'avance vers la grande porte, par laquelle Carlos est entré; le roi lui en indique une autre.*) Non, dans le cabinet jusqu'à ce que je vous appelle.

## SCÈNE II.

## LE ROI, DON CARLOS.

CARLOS, *dès que le duc a quitté la chambre, s'avance vers le roi et se précipite à ses pieds, avec l'expression de la plus profonde sensibilité.* Voici mon père, je retrouve mon père, je vous remercie avec effusion de cette faveur; votre main, mon père!... O heureux jour! il y a longtemps que la douceur de ce baiser avait été refusée à votre fils. Pourquoi, mon père, m'avez-vous si longtemps repoussé de votre cœur? Qu'ai-je fait?

PHILIPPE. Infant, ton cœur ne connaît pas ces artifices; épargne-les, je ne les aime point.

CARLOS, *se levant.* C'est cela. J'entends vos courtisans. Mon père, par le ciel! tout n'est pas vrai dans ce qu'un prêtre dit, tout ne l'est pas dans ce que disent les créatures d'un prêtre. Je ne suis pas perversi, mon père; un sang bouillant, voilà ma méchanceté; ma jeunesse, voilà mon crime. Je ne suis pas perversi, en vérité, je ne le suis pas. Quoique souvent des mouvements impétueux trahissent mon cœur, ce cœur est bon.

PHILIPPE. Ton cœur est pur, je le sais, comme ta prière.

CARLOS. A présent ou jamais : nous sommes seuls. Les bar-

rières de l'étiquette sont tombées entre le père et le fils. A présent ou jamais. Un rayon céleste d'espérance a lui sur moi, un doux pressentiment pénètre mon cœur. Le ciel entier et les cœurs joyeux des anges se penchent vers moi; le Dieu trois fois saint se plaît à voir cette grande et touchante scène... Mon père, réconciliation. (*Il tombe à ses pieds.*)

PHILIPPE. Laisse-moi, et lève-toi.

CARLOS. Réconciliation!

PHILIPPE, *se dégageant de lui*. Cette comédie est pour moi trop impudente.

CARLOS. Une impudence? l'amour de ton fils?

PHILIPPE. Des larmes! Indigne spectacle! Retire-toi de mes yeux.

CARLOS. Aujourd'hui ou jamais. Réconciliation! ô mon père!...

PHILIPPE. Retire-toi de mes yeux. Si tu revenais d'un combat couvert d'humiliation, mes bras s'ouvriraient pour te recevoir... Tel que te voilà, je te rejette. Il n'y a qu'une lâche faute qui puisse se manifester dans ces douleurs honteuses. Celui que le remords ne fait pas rougir ne s'épargnera pas un remords.

CARLOS. Qui est-il? Par quelle méprise cet être étranger à l'humanité s'est-il égaré parmi les hommes? L'éternelle foi de l'humanité, ce sont des larmes : son œil est sec. Ce n'est pas une femme qui l'a enfanté. Oh! pendant qu'il en est temps encore, laissez vos yeux, toujours arides, apprendre à verser des larmes ; peut-être les chercherez-vous vainement dans des heures cruelles.

PHILIPPE. Crois-tu pouvoir ébranler par de belles paroles le pénible doute de ton père?

CARLOS. Le doute? Je veux l'anéantir ce doute; je veux m'attacher à ton cœur paternel, je veux m'y attacher avec force, je veux briser cette enveloppe de pierre, jusqu'à ce que le doute tombe de votre cœur. Qui sont-ils ceux qui m'ont enlevé la faveur de mon roi? Que vous offrira le moine en place de votre fils? Quelle compensation Albe vous don-

nera-t-il pour une vie appauvrie et sans enfant ? Vous voulez de l'amour ? Ici, dans ce cœur, coule une source d'amour, plus fraîche, plus vive que dans ces âmes obscures et troublées que l'or de Philippe seul peut ouvrir.

PHILIPPE. Arrête, téméraire ! Les hommes que tu oses flétrir sont des serviteurs choisis et éprouvés, et tu dois les honorer.

CARLOS. Jamais. Je me sens. Ce que fait votre Albe, Carlos le peut faire, et il peut davantage. Qu'importe à un mercenaire le royaume qui ne sera jamais le sien ? Que lui importe que les cheveux de Philippe blanchissent ? Votre Carlos vous eût aimé... Je m'effraye à la pensée d'être seul et isolé sur un trône.

PHILIPPE, *frappé de ces paroles, demeure pensif faisant un retour sur lui-même, puis après un instant de silence.*  
Je suis seul.

CARLOS, *avec vivacité et chaleur, s'approchant de lui.*  
Vous l'avez été. Ne me haïssez plus, je vous aimerai comme un enfant, je vous aimerai avec ardeur. Seulement ne me haïssez plus. Qu'il est doux et ravissant de se sentir honoré dans une âme noble, de savoir que notre joie anime un autre visage, que notre anxiété agite un autre sein, que notre souffrance baigne de larmes d'autres yeux ! Qu'il est beau et glorieux pour un père de redescendre, la main dans la main de son fils bien-aimé, la route fleurie de la jeunesse, de recommencer encore une fois le rêve de la vie ! Qu'il est doux et grand de se rendre immortel et impérissable par la vertu de son enfant, de faire le bien pendant des siècles ! Qu'il est beau de planter ce qu'un fils chéri moissonnera, de recueillir ce qui lui profitera ! Que sa reconnaissance sera grande ! Mon père, vos moines se taisent fort sagement sur ce paradis terrestre.

PHILIPPE, *avec quelque émotion.* O mon fils ! mon fils ! tu prononces toi-même ton arrêt. Tu peins avec ravissement un bonheur que tu ne m'as jamais donné.

CARLOS. Que le Tout-Puissant en soit juge ! Vous-même, vous m'avez éloigné de votre cœur et de votre autorité. Et

... les pieds. A  
... sur  
... l'en-  
... n'est il  
... achant  
... pieds.

... pour moi  
...  
... me-toi de

... de moi  
... s'ins comm-  
... pour te  
... pu me  
... hon-  
... s'argnera

... stranger à  
... L'éternelle foi  
... est sec. Ce n'est  
... pendant qu'il  
... pour ainsi, est  
... cherches-tu

... l'aise  
... ton  
...  
...  
... eule  
... place



nera-t-il pour une vie appauvrie et sans enfant? Vous voulez de l'amour? Ici, dans ce cœur, coule une source d'amour, plus fraîche, plus vive que dans ces âmes obscures et troublées que l'or de Philippe seul peut ouvrir.

PHILIPPE. Arrête, téméraire! Les hommes que tu oses flétrir sont des serviteurs choisis et éprouvés, et tu dois les honorer.

CARLOS. Jamais. Je me sens. Ce que fait votre Albe, Carlos le peut faire, et il peut davantage. Qu'importe à un mercenaire le royaume qui ne sera jamais le sien? Que lui importe que les cheveux de Philippe blanchissent? Votre Carlos vous eût aimé... Je m'effraye à la pensée d'être seul et isolé sur un trône.

PHILIPPE, *frappé de ces paroles, demeure pensif faisant un retour sur lui-même, puis après un instant de silence.* Je suis seul.

CARLOS, *avec vivacité et chaleur, s'approchant de lui.* Vous l'avez été. Ne me hâissez plus, je vous aimerai comme un enfant, je vous aimerai avec ardeur. Seulement ne me hâissez plus. Qu'il est doux et ravissant de se sentir honoré dans une âme noble, de savoir que notre joie anime un autre visage, que notre anxiété agite un autre sein, que notre souffrance baigne de larmes d'autres yeux! Qu'il est beau et glorieux pour un père de redescendre, la main dans la main de son fils bien-aimé, la route fleurie de la jeunesse, de revoir une fois le rêve de la vie! Qu'il est doux et immortel et impérissable par la vertu de bien pendant des siècles! Qu'il est bon de moissonner, de recueillir une moisson sera grande! Mais sur ce par-

vio... ! me... f...

T... vi...

is...

n...

...

...

...

jusqu'à présent, jusqu'à ce jour, était-ce bien, était-ce juste? Jusqu'à présent, moi, prince héréditaire d'Espagne, il m'a fallu rester étranger en Espagne, prisonnier sur cette terre, où je serai maître un jour. Était-ce bien, était-ce juste? Oh! que de fois, mon père, que de fois, j'ai baissé les yeux en rougissant, quand les ambassadeurs des puissances étrangères, quand les gazettes m'apprenaient les nouvelles de la cour d'Aranjuez!

PHILIPPE. Ton sang est encore trop bouillant dans tes veines. Tu ne pourrais que détruire.

CARLOS. Eh bien! mon père, employez-moi à détruire, mon sang est trop bouillant... Vingt-trois ans! et je n'ai rien fait pour l'immortalité! Je m'éveille, je me sens. Ma vocation au trône m'arrache à mon sommeil, comme un créancier; et les heures perdues de ma jeunesse pèsent sur moi comme des dettes d'honneur. Il est venu ce grand et imposant moment, où je dois rendre compte, avec usure, d'un dépôt précieux. L'histoire du monde, la renommée de mes aïeux, la trompette éclatante de la gloire m'appellent. Maintenant, l'instant est venu d'ouvrir pour moi les glorieuses barrières de l'honneur... Mon roi, oserais-je vous dire la la prière qui m'a conduit ici?

PHILIPPE. Encore une prière? parle.

CARLOS. La révolte grandit et devient effrayante dans le Brabant; l'opiniâtreté des rebelles exige une sage et forte résistance. Pour dompter les rebelles, le duc doit conduire une armée en Flandre; il est investi par le roi d'un pouvoir souverain. Que cette mission est glorieuse! Comme elle conviendrait pour conduire votre fils dans le temple de la gloire! Confiez-moi, ô mon roi! cette armée. Les Flamands m'aiment; je réponds de leur fidélité sur ma vie.

PHILIPPE. Tu parles comme un rêveur. Cette fonction demande un homme et non pas un enfant.

CARLOS. Elle demande un homme, mon père, et c'est là précisément ce qu'Albe n'a jamais été.

PHILIPPE. La terreur seule peut maîtriser la révolte. La

compassion serait folie... Ton âme est faible, mon fils. Le duc est redouté. Renonce à ta prière.

CARLOS. Envoyez-moi en Flandre avec l'armée; osez vous confier à cette âme faible. Le non seul du fils roi, volant au-devant des drapeaux, conquerra ce que les bourreaux du duc d'Albe ne sauront que détruire. Je vous en prie, à genoux, c'est la première grâce que j'aie jamais demandée, mon père, confiez-moi la Flandre...

PHILIPPE, *jetant sur l'infant un regard pénétrant*. Et en même temps, je confierais ma meilleure armée à ton ambition, le couteau à mon meurtrier?

CARLOS. O mon Dieu! ne suis-je pas plus avancé? Est-ce là le fruit de cet instant solennel si longtemps désiré! (*Après un instant de réflexion, d'un ton solennel mais plus doux.*) Répondez-moi avec plus de douceur, ne m'éloignez pas ainsi, je n'aimerais pas à vous quitter, après ces tristes paroles, avec ce cœur lourd. Traitez-moi avec plus de bonté... C'est mon désir le plus pressant, c'est ma dernière tentative, une tentative désespérée. Je ne puis soutenir, je ne puis supporter, avec une fermeté d'homme, que vous me refusiez ainsi tout, absolument tout... A présent, je vous quitte; non compris, trompé dans mille douces pensées, je m'éloigne de vos regards. Votre Albe et votre Domingo règneront victorieusement, tandis que votre enfant a pleuré dans la poussière. La tourbe des courtisans, la troupe tremblante des grands, la pâle corporation des moines étaient là quand vous m'avez accordé solennellement audience. Ne m'humiliez pas. Ne me blessez pas ainsi mortellement, mon père, ne me sacrifiez pas avec ignominie à l'impudente moquerie de la cour. Qu'on ne dise pas que, tandis que des étrangers se repaissent de vos faveurs, les sollicitations de votre Carlos ne peuvent rien obtenir. Pour preuve que vous voulez m'honorer, envoyez-moi avec l'armée en Flandre.

PHILIPPE. Ne répète pas ces paroles, sous peine de mériter la colère du roi.

CARLOS. Je me hasarde à mériter la colère du roi, et je prie pour la dernière fois. Confiez-moi la Flandre. Il faut que je

quitte l'Espagne. Rester ici, c'est respirer sous la main du bourreau. Le ciel de Madrid pèse lourdement sur moi, comme la pensée d'un meurtre. Un prompt changement de climat peut seul me guérir. Si vous voulez me sauver, envoyez-moi sans retard en Flandre.

PHILIPPE, *avec un abandon contraint*. Des malades comme toi, mon fils, exigent de bons soins et doivent rester sous l'œil du médecin. Tu demeureras en Espagne, le duc ira en Flandre.

CARLOS, *hors de lui*. Oh ! maintenant, mes bons anges, entourez-moi.

PHILIPPE, *reculant d'un pas*. Arrête ! Que signifie cette expression de visage ?

CARLOS, *d'une voix tremblante*. Mon père, cette décision est-elle irrévocable ?

PHILIPPE. Elle vient du roi.

CARLOS. Tout est dit pour moi. (*Il sort dans une violente agitation.*)

### SCÈNE III.

PHILIPPE *reste quelques instants plongé dans une profonde réflexion ; enfin il fait quelques pas dans le salon ; ALBE s'approche avec embarras.*

PHILIPPE. Soyez prêt à partir pour Bruxelles au premier ordre.

ALBE. Tout est prêt, sire.

PHILIPPE. Vos pleins pouvoirs sont déjà scellés dans mon cabinet. Prenez congé de la reine, et avant de partir, présentez-vous chez l'infant.

ALBE. Je l'ai vu sortir de cette salle avec l'air d'un furieux. Votre Majesté me paraît aussi hors d'elle-même et profondément émue. Peut-être le sujet de cet entretien....

PHILIPPE, *allant et venant*. Le sujet était le duc d'Albe. (*Le roi s'arrête et le regarde d'un air sombre.*) Je puis apprendre volontiers que Carlos hait mes courtisans, mais je

découvre avec chagrin qu'il les méprise. (*Albe pâlit et veut parler.*) A présent, point de réponse. Je vous permets de vous réconcilier avec le prince.

ALBE. Sire...

PHILIPPE. Dites, qui le premier m'a averti des noirs projets de mon fils? Je vous écoutais alors et non pas lui. Je veux peser les preuves, duc. Désormais, Carlos sera plus près de mon trône. Allez. (*Le roi se retire dans son cabinet. Le duc sort par une autre porte.*)

### SCÈNE IV.

Une antichambre de l'appartement de la reine.

DON CARLOS *entre par la porte du milieu, causant avec un PAGE; les gens de la cour se dispersent à son approche dans les salles voisines.*

CARLOS. Une lettre pour moi? Pourquoi cette clef? Et toutes deux remises si mystérieusement? Approche. D'où tiens-tu cela?

LE PAGE. Autant que j'ai pu le voir, la dame aime mieux être devinée que nommée.

CARLOS, *reculant*. La dame? (*Il considère plus attentivement le page.*) Quoi? Comment? Qui es-tu donc?

LE PAGE. Un page de Sa Majesté la reine.

CARLOS, *effrayé, va à lui et lui met la main sur la bouche*. Tu es mort. Arrête. J'en sais assez. (*Il rompt vivement le cachet et va à l'extrémité de la salle pour lire la lettre. Pendant ce temps, le duc d'Albe passe, sans que le prince le voie, et entre dans la chambre de la reine. Carlos tremble, et tour à tour rougit et pâlit. Après avoir lu, il reste longtemps muet, les yeux fixés sur la lettre. Enfin il se tourne vers le page.*) Elle t'a donné elle-même cette lettre?.....

LE PAGE. De sa propre main.

CARLOS. Elle t'a donné elle-même cette lettre? Oh! ne te

joue pas de moi. Je n'ai encore rien vu de son écriture. Je dois te croire, si tu peux le jurer. Si c'est un mensonge, avoue-le franchement, et ne te joue pas de moi.

LE PAGE. De vous ?

CARLOS *regarde de nouveau la lettre, puis le page d'un air soupçonneux.* Après avoir fait un tour dans la salle. Tu as encore tes parents, n'est-ce pas ? Ton père sert le roi ? Il est né dans le pays ?

LE PAGE. Il a été tué à Saint-Quentin, colonel de la cavalerie du duc de Savoie. Il s'appelait Alonzo, comte de Hénarez.

CARLOS *lui prend la main et fixe sur lui un regard expressif.* Le roi t'a remis cette lettre ?

LE PAGE, *ému.* Prince, ai-je mérité ce soupçon ?

CARLOS. Tu peux pleurer ? Oh ! alors pardonne-moi. (*Il lit la lettre.*) « Cette clef ouvre les appartements derrière le pavillon de la reine. Le plus reculé de tous touche à un cabinet de côté, où ne pénètre aucun espion. Là, l'amour qui n'ose pendant si longtemps se confier qu'à des signes peut parler librement et hautement. L'amant craintif sera entendu, et la patience modeste sera récompensée. » (*Il semble se réveiller d'un assoupissement.*) Je ne rêve pas... Je ne suis pas dans le délire... C'est bien là ma main droite... c'est là mon épée. Ce sont là des paroles écrites. C'est vrai et réel. Je suis aimé... je le suis. Oui, je suis, je suis aimé.

LE PAGE. Venez, prince, je vous conduirai.

CARLOS. Laisse-moi d'abord revenir à moi-même. Ce bonheur me fait trembler comme une épouvante. Avais-je osé concevoir un espoir si audacieux ? avais-je même jamais osé le rêver ? Où est l'homme qui s'habituerait si vite à devenir Dieu ? Qui étais-je et qui suis-je à présent ? C'est un autre ciel, un autre soleil qu'auparavant. Elle m'aime.

LE PAGE *veut l'entraîner.* Prince, prince, ce n'est pas ici le lieu ; vous oubliez...

CARLOS, *saisi d'une terreur soudaine.* Le roi, mon père... (*Il laisse retomber ses bras, regarde autour de lui avec*

*effroi et commence à se remettre.*) C'est affreux. Oui, tu as raison, mon ami; je te remercie, je n'étais pas à moi. Qu'il faille me taire, qu'il faille enfermer tant de bonheur dans mon sein, c'est affreux, affreux ! (*Il prend le page par la main et le conduit à l'écart.*) Ce que tu as vu, ce que tu as entendu et ce que tu n'as pas vu doit être enseveli dans ton cœur comme dans un cercueil. Maintenant je vais; je m'y trouverai. Va, il ne faut pas qu'on nous rencontre ici; va. (*Le page veut sortir.*) Arrête, écoute. Tu emportes avec toi un secret terrible, pareil à ces poisons violents qui brisent le vase où ils sont renfermés. Maîtrise bien l'expression de ton visage, que ta tête n'apprenne jamais ce que cache ton cœur; sois comme le porte-voix qui reçoit le son et le rend, et qui lui-même n'entend rien. Tu es un enfant; sois-le toujours, et continue à jouer avec gaieté. Qu'elle a été prudente et habile celle qui t'a choisi pour ce message d'amour ! ce n'est pas là que le roi ira chercher ses vipères.

LE PAGE. Et moi, prince, je suis fier de me savoir par ce secret plus riche que le roi lui-même.

CARLOS. Jeune présomptueux ! c'est là ce qui doit te faire trembler. S'il arrive que nous nous rencontrions en public, approche-toi de moi d'un air timide et soumis; que la vanité ne t'entraîne jamais à laisser remarquer que l'infant t'est favorable; ton plus grand crime, mon fils, serait de me plaire. Ce que tu auras désormais à m'annoncer, ne l'exprime point par des paroles, ne le confie point à tes lèvres, que tes avis ne m'arrivent point par la route ordinaire des pensées. Parle par tes regards, par tes signes; je te comprendrai d'un clin d'œil. L'air, la lumière qui nous entourent sont vendus à Philippe; les murailles muettes sont à sa solde. On vient... (*l'appartement de la reine s'ouvre et le duc d'Albe en sort*) éloigne-toi. A revoir !

LE PAGE. Prince, ne vous trompez pas sur l'appartement indiqué.

*Il sort.*

CARLOS. C'est le duc... Non, non, c'est bien, je m'y trouverai.

## SCENE V.

## DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

ALBE, *se plaçant devant le prince.* Deux mots, prince.

CARLOS. Très-bien, c'est bon. Une autre fois. (*Il veut sortir.*)

ALBE. Ce lieu n'est à la vérité pas le plus convenable ; peut-être plairait-il à votre altesse royale de me donner audience dans son appartement ?

CARLOS. A quoi bon ? Elle peut avoir lieu ici ; seulement vite et bref.

ALBE. Ce qui me conduit surtout auprès de votre altesse, c'est la respectueuse reconnaissance que je lui dois pour l'ordre que vous savez.

CARLOS. De la reconnaissance ? pour moi ? par quel motif ? De la reconnaissance du duc d'Albe ?

ALBE. A peine aviez-vous quitté l'appartement du roi que j'ai reçu l'ordre de partir pour Bruxelles.

CARLOS. Pour Bruxelles ? Ah !

ALBE. A quoi donc, mon prince, si ce n'est à votre favorable intervention auprès du roi, pourrais-je attribuer...

CARLOS. A moi ? Non pas à moi, en vérité pas à moi. Partez, partez, et que Dieu soit avec vous !

ALBE. Rien de plus ? cela m'étonne. Votre altesse n'a pas d'ordre à me donner pour la Flandre ?

CARLOS. Quoi de plus ? Et pourquoi pour la Flandre ?

ALBE. Il me semblait naguère que le sort de ce pays réclamait la présence même de don Carlos.

CARLOS. Comment cela ? ah ! oui, il en fut ainsi. Maintenant c'est très-bien, très-bien, cela vaut mieux même...

ALBE. J'écoute avec étonnement.

CARLOS, *avec ironie.* Vous êtes un grand général, qui ne le sait ? L'envie même doit le reconnaître. Moi, je suis un jeune homme ; telle a été aussi la pensée du roi. Le roi a raison, parfaitement raison ; je le vois à présent, je suis satisfait. Assez là-dessus. Je vous souhaite un heureux voyage ;

je ne puis en cet instant, comme vous voyez, m'arrêter plus longtemps. J'ai précisément beaucoup de choses à faire; le reste à demain, ou quand vous voudrez, ou quand vous reviendrez de Bruxelles.

ALBE. Comment ?

CARLOS, *après un moment de silence, voyant que le duc n'est pas encore parti*. Vous partez dans une bonne saison; vous traverserez le Milanais, la Lorraine, l'Allemagne... L'Allemagne... oui, c'était en Allemagne; on vous connaît là... Nous voilà en avril, mai, juin, juillet, très-bien; au plus tard, au commencement d'août, vous êtes à Bruxelles. Oh! je ne doute pas qu'on n'entende très-prochainement parler de vos victoires; vous vous rendrez digne de notre faveur et de notre confiance.

ALBE, *d'un air significatif*. Sera-ce par le sentiment de ma nullité?

CARLOS, *après un moment de silence, avec fierté et dignité*. Vous êtes impressionnable, duc, et avec raison. Il y avait, je dois l'avouer, peu de générosité de ma part à employer contre vous des armes dont vous n'étiez pas en état de vous servir contre moi.

ALBE. Pas en état?...

CARLOS, *lui présentant la main en riant*. C'est dommage que le temps me manque pour engager un noble combat avec Albe. Une autre fois...

ALBE. Prince, nous calculons chacun d'une manière différente. Vous, par exemple, vous vous portez à vingt ans plus tard; et moi à vingt ans plus tôt.

CARLOS. Eh bien!

ALBE. Je pense maintenant combien de nuits passées auprès de la belle princesse de Portugal, votre mère, le roi aurait données, pour acquérir à sa couronne un bras comme celui-ci. Il savait combien il est plus facile de perpétuer des rois que de faire des monarchies, et combien on a plus promptement pourvu le monde d'un roi que les rois d'un monde.

CARLOS. C'est très-vrai ; cependant, duc d'Albe, cependant...

ALBE. Et combien de sang, de sang de son peuple a dû couler avant que deux gouttes pussent faire de vous un roi !

CARLOS. C'est très-vrai, par le ciel ; et en deux mots vous avez exprimé ce que l'orgueil du mérite peut opposer à l'orgueil de la fortune... Maintenant la conséquence, duc d'Albe ?

ALBE. Malheur à la majesté au berceau qui pourrait se railler de sa nourrice ! Il lui est doux de se reposer mollement, de s'endormir sur nos victoires. Les perles seules brillent sur la couronne ; on n'y voit pas les blessures par lesquelles elle fut conquise... Cette épée a imposé les lois espagnoles à des peuples étrangers, elle a brillé devant l'étendard de la croix, elle a ouvert sur ce continent des sillons sanglants à la semence de la foi. Dieu jugeait dans le ciel et moi sur la terre.

CARLOS. Dieu ou le diable, c'est la même chose. Vous étiez son bras droit, je le sais bien ; et à présent n'en parlons plus, je vous prie. Je voudrais me garder de certains souvenirs... J'honore le choix de mon père ; mon père a besoin d'un Albe ; qu'il en ait besoin, ce n'est pas là ce que je lui envie. Vous êtes un grand homme, soit, je le crois presque ; seulement je crains que vous ne soyez venu quelques siècles trop tôt. Un Albe, selon mon opinion, est l'homme qui devait apparaître à la fin des temps. Quand l'audace gigantesque du crime aura épuisé la patience du ciel, quand l'abondante moisson des forfaits sera pleinement mûre et qu'il faudra un moissonneur sans exemple, alors vous serez à votre place... O Dieu ! mon paradis ! ma Flandre ! mais il ne faut plus y penser. Silence là-dessus ! On dit que vous emportez une provision d'arrêts de mort signés d'avance. La précaution est louable ; de cette sorte on n'a plus à craindre aucune chicane. O mon père ! que j'ai mal compris tes intentions ! je t'accusais de me refuser une mission où le duc d'Albe devait briller. C'était le commencement de ton estime pour moi.

ALBE. Prince, ces paroles mériteraient...

CARLOS, *l'interrompant*. Quoi?

ALBE. Mais votre titre de fils de roi vous sert de sauvegarde.

CARLOS, *tirant son épée*. Cela demande du sang. L'épée à la main, duc.

ALBE, *froidement*. Contre qui?

CARLOS, *se précipitant sur lui*. L'épée à la main ou je vous perce le sein.

ALBE *tire son épée*. Puisqu'il le faut... (*Ils se battent.*)

## SCÈNE VI.

LA REINE, DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

LA REINE *sort effrayée de sa chambre*. Des épées nues !  
(*Au prince, avec mécontentement et d'un ton impérieux.*)  
Carlos !

CARLOS, *que l'aspect de la reine met hors de lui, laisse retomber son bras, reste immobile, puis court vers le duc et l'embrasse*. Réconciliation, duc ! que tout soit oublié. (*Il se jette muet aux pieds de la reine, puis se relève et sort vivement agité.*)

ALBE *reste immobile et ne détourne pas les yeux de lui*.  
Par le ciel ! c'est étrange !

LA REINE, *après un instant de trouble et d'inquiétude, s'avance lentement vers sa chambre; arrivée près de la porte, elle se retourne*. Duc d'Albe ! (*Le duc d'Albe la suit dans sa chambre.*)

## SCÈNE VII.

Un cabinet de la princesse d'Éboli.

LA PRINCESSE, *vêtue avec un goût simple, mais parfait, joue du luth et chante; ensuite LE PAGE de la reine*.

LA PRINCESSE *se lève*. Il vient ?

LE PAGE, *accourant*. Etes-vous seule ? Je suis surpris de ne pas encore le trouver ici, mais il va paraître à l'instant.

LA PRINCESSE. Doit-il venir ? il le veut donc aussi ? C'est décidé.

LE PAGE. Il est sur mes pas. Noble princesse, vous êtes aimée, vous êtes aimée comme personne ne l'a été, comme personne ne peut l'être. Quelle scène j'ai vue !

LA PRINCESSE, *avec impatience*. Vite ! tu lui as parlé, réponds. Que t'a-t-il dit ? quelle contenance avait-il ? quelle parole a-t-il prononcée ? A-t-il paru embarrassé, troublé ? a-t-il deviné la personne qui lui envoyait la clef, ou ne l'a-t-il pas devinée ? N'a-t-il rien deviné ou a-t-il pensé à une autre ? Eh bien ! tu ne me réponds pas un mot ? Oh ! fi ! fi ! n'es-tu pas honteux ? tu n'as jamais été si roide, si lent, si insupportable.

LE PAGE. Puis-je placer un mot, princesse ? Je lui ai remis la clef et le billet dans l'antichambre de la reine. Il m'a paru interdit quand je lui ai dit que j'étais envoyé par une femme.

LA PRINCESSE. Interdit ? très-bien ! très-bien ! Allons, continue ton récit.

LE PAGE. Je voulais en dire plus ; alors il est devenu pâle, il m'a arraché la lettre des mains, et, en jetant sur moi un regard menaçant, il m'a dit qu'il savait tout. Il a lu la lettre avec trouble, et, en la lisant d'abord, il tremblait.

LA PRINCESSE. Qu'il savait tout ? qu'il savait tout ? A-t-il dit cela ?

LE PAGE. Il m'a demandé trois, quatre fois, si c'était vous-même qui m'aviez réellement remis cette lettre.

LA PRINCESSE. Si c'était moi-même ? et il a prononcé mon nom ?

LE PAGE. Non pas. Il n'a point prononcé votre nom... Des espions, a-t-il dit, pouvaient écouter dans le voisinage, et tout rapporter au roi.

LA PRINCESSE, *étonnée*. A-t-il dit cela ?

LE PAGE. Il lui importerait beaucoup, a-t-il dit, il lui importerait prodigieusement d'avoir connaissance de cette lettre.

LA PRINCESSE. Au roi ? As-tu bien entendu ? Au roi ? est-ce là le mot dont il s'est servi ?

LE PAGE. Oui. Il a dit que c'était un secret dangereux ; il m'a averti de prendre garde à mes paroles et à mes démarches, afin que le roi n'en conçoive aucun soupçon.

LA PRINCESSE, *après un instant de réflexion, très-surprise.* Tout est d'accord. Cela ne peut être autrement. Il faut qu'il connaisse cette aventure. C'est inconcevable. Qui peut lui avoir révélé.... qui ? je le demande encore. Quel autre que celui qui a le regard si perçant, si profond, l'amour aux yeux d'aigle ? Mais continue, continue... Il a lu le billet ?

LE PAGE. Le billet, disait-il, annonçait un bonheur qui le faisait trembler, qu'il n'avait jamais osé rêver. Malheureusement, le duc est entré dans la salle, ce qui nous a forcés...

LA PRINCESSE, *avec aigreur.* Qu'est-ce que le duc avait donc à faire là ?... Mais où est-il ? Pourquoi tarde-t-il ? pourquoi ne paraît-il pas ? Vois-tu, comme tu as été faussement informé ! Comme il aurait déjà été heureux dans le temps que tu employes à me raconter qu'il veut l'être !

LE PAGE. J'ai peur que le duc...

LA PRINCESSE. Encore le duc ! Qu'a-t-il à faire ici ? quel rapport y a-t-il entre ce brave général et ma paisible félicité ? Il pouvait le laisser là où le renvoyer. Avec qui, dans le monde, n'en agirait-on pas ainsi ? Oh ! vraiment ton prince, à ce qu'il me semble, comprend aussi mal l'amour que le cœur des femmes. Il ne sait pas ce que sont les minutes. Paix ! paix ! j'entends venir. Eloigne-toi. C'est le prince. (*Le page sort à la hâte.*) Va, va... Où est donc mon luth ? Il faut qu'il me surprenne. Mon chant doit être le signal.

### SCÈNE VIII.

LA PRINCESSE ; *bientôt après DON CARLOS. La princesse s'est jetée sur une ottomane et joue.*

CARLOS. *Il entre précipitamment, reconnaît la princesse, et reste comme frappé de la foudre. Dieu ! où suis-je ?*

LA PRINCESSE *laisse tomber son luth et va au-devant de lui.* Ah! prince Carlos! Oui vraiment...

CARLOS. Où suis-je? Folle méprise! Je me suis trompé de cabinet.

LA PRINCESSE. Que Carlos sait bien remarquer la chambre où les femmes sont sans témoins!

CARLOS. Princesse!... pardonnez-moi, princesse, si j'ai trouvé le premier salon ouvert.

LA PRINCESSE. Est-il possible? Il me semble pourtant que je l'avais moi-même fermé.

CARLOS. Il vous semble seulement, il vous semble... mais sans doute vous vous trompez. Vous vouliez le fermer... Oui, d'accord, je le crois; mais il n'était pas fermé. Assurément il ne l'était pas. J'entends quelqu'un jouer du luth... N'était-ce pas un luth? (*Il regarde autour de lui d'un air de doute.*) Oui, le voilà encore! Et... le luth... Dieu le sait! le luth, je l'aime à la folie. Je deviens tout oreilles; ne sachant ce qui se passe en moi, je me précipite dans ce cabinet pour voir les beaux yeux de l'aimable chanteuse qui exerçait ainsi sur moi un charme céleste.

LA PRINCESSE. Aimable curiosité, qui s'est bientôt apaisée, autant que je puis le voir. (*Après un moment de silence, d'un ton significatif.*) Oh! je dois estimer l'homme modeste qui, pour ménager la pudeur d'une femme, s'embarrasse dans de telles inventions.

CARLOS, *avec confiance.* Princesse, je sens moi-même que j'aggrave ce que je voulais améliorer. Épargnez-moi un rôle que je ne puis en aucune façon remplir. Vous cherchiez dans cet appartement un refuge contre le monde; vous vouliez, loin des regards des hommes, vous abandonner au secret désir de votre cœur; moi, j'arrive comme un mauvais destin, voilà votre heureux songe détruit. Je dois donc m'éloigner sans retard. (*Il veut sortir.*)

LA PRINCESSE, *surprise et déconcertée, se remet aussitôt.* Prince, oh! cela n'est pas bien!

CARLOS. Princesse, je comprends ce que signifie ce regard

dans ce cabinet, et je respecte l'embarras de la vertu. Malheur à l'homme que la rougeur d'une femme enhardit ! Quand les femmes tremblent devant moi, je deviens timide.

LA PRINCESSE. Est-il possible ? C'est un scrupule sans exemple dans un jeune homme, dans le fils d'un roi. Eh bien ! prince, à présent vous devez rester près de moi ; c'est moi-même qui vous en prie. Une telle vertu dissipe l'inquiétude d'une jeune fille. Mais savez-vous que votre subite apparition m'a troublée au milieu de mon ariette favorite ? (*Elle le conduit près du sofa, et reprend son luth.*) Prince Carlos, je vais jouer encore une fois cette ariette ; votre punition sera de m'entendre.

CARLOS. (*Il s'assoit, non sans contrainte, près de la princesse.*) Punition aussi désirable que ma faute même ; et, en vérité, le sujet de ce chant m'a semblé si beau, si céleste, que je pourrais bien l'entendre pour la troisième fois.

LA PRINCESSE. Quoi ! vous avez tout entendu ? C'est affreux, prince. C'était, je crois, un chant d'amour.

CARLOS. Et si je ne me trompe, d'un amour heureux. Charmant texte dans cette charmante bouche, mais sans doute plus beau que vrai.

LA PRINCESSE. Quoi ! il n'est pas vrai ? Ainsi vous doutez ?

CARLOS, *sérieusement*. Je doute presque que Carlos et la princesse d'Éboli puissent jamais se comprendre, s'il s'agit d'amour. (*La princesse est interdite ; il le remarque, et continue avec une légère galanterie.*) Car en voyant ces joues roses, qui pourrait croire que la passion agite votre cœur ? La princesse d'Éboli peut-elle courir le danger de soupirer vainement et sans être écoutée ? Celui-là seul connaît l'amour, qui aime sans espoir.

LA PRINCESSE, *reprenant toute sa gaieté*. Oh ! taisez-vous. C'est terrible. Ne semble-t-il pas que ce soit là précisément le malheur qui vous poursuit aujourd'hui, aujourd'hui vous plus que tout autre ? (*Elle lui prend la main avec tendresse.*) Vous n'êtes pas gai. Vous souffrez ; par le ciel ! vous souffrez beaucoup. Est-il possible ? Et pourquoi souffrir, prince ?... Vous qui êtes appelé aux voluptés de ce monde,

doué de tous les présents d'une nature prodigue, libre d'aspirer à toutes les joies de la vie ; vous, fils d'un grand roi ; et plus encore, vous qui, dès votre berceau de prince, avez été comblé de dons qui effacent même la splendeur de votre rang ; vous qui, dans le rigoureux tribunal des femmes, avez séduit ces femmes, ces juges qui prononcent sans appel sur la valeur et la gloire des hommes ; vous qui n'avez qu'à jeter un regard pour vaincre, qui enflammez en restant froid ; vous dont l'amour donnerait le ciel et le bonheur des dieux ; vous que la nature a choisi entre mille pour vous combler de bonheur et de qualités sans égales, vous seriez souffrant ? O ciel ! toi qui lui as tout prodigué tout, pourquoi lui as-tu refusé des yeux pour voir ses triomphes ?

CARLOS, *qui pendant tout ce temps est resté absorbé dans une profonde distraction, revient tout à coup à lui-même au moment où la princesse se tait, et se relève en sursaut.* C'est parfait ; c'est incomparable, princesse. Chantez-moi ce morceau encore une fois.

LA PRINCESSE *le regarde, étonnée.* Carlos, où étiez-vous donc ?

CARLOS *se lève.* Ah ! par le ciel ! vous me le rappelez. A propos, il faut que j'aïlle, que j'aïlle au plus vite.

LA PRINCESSE *le retient.* Où ?

CARLOS, *avec une cruelle anxiété.* Dehors, en plein air. Laissez-moi, princesse. Il me semble que le monde en feu m'enveloppe de fumée...

LA PRINCESSE *le retient avec force.* Qu'avez-vous ? Pourquoi cette conduite étrange ? (*Carlos s'arrête et réfléchit ; elle saisit ce moment pour l'attirer à elle sur le sofa.*) Vous avez besoin de repos, cher Carlos ; votre sang est agité. Asseyez-vous près de moi, éloignez ces noires fantaisies de la fièvre. Si vous vous demandiez franchement : Ma tête sait-elle ce qui pèse sur mon cœur ? Et si elle le sait, n'y a-t-il parmi tous les cavaliers de cette cour, et parmi toutes les dames, personne pour le guérir, pour le comprendre, veux-je dire, personne qui soit digne....

CARLOS, *d'un air distrait*. Peut-être la princesse d'Éboli.  
LA PRINCESSE, *avec joie et vivacité*. Vraiment?

CARLOS. Donnez-moi une lettre, une recommandation pour mon père. Donnez. On dit que vous avez beaucoup de crédit.

LA PRINCESSE. Qui dit cela? Ah! c'est le soupçon qui l'a rendu muet.

CARLOS. Probablement. L'histoire est déjà publique. J'avais tout à coup formé le projet d'aller dans le Brabant, seulement pour gagner mes éperons. Mon père ne le veut pas. Ce bon père craint que si je commande l'armée ma voix n'en souffre.

LA PRINCESSE. Carlos, vous vous jouez de moi. Avouez-le, vous voulez m'enlacer dans vos artifices. Regardez-moi en face, hypocrite. Celui qui ne rêve qu'à des actions chevaleresques pourrait-il, avouez-le, s'abaisser jusqu'à dérober avec avidité les rubans que les dames laissent tomber? et, excusez-moi, (*elle écarte légèrement la fraise de Carlos, et saisit un ruban qui était caché*) et les garder si précieusement?

CARLOS, *reculant avec surprise*. Princesse, non, cela va trop loin. Je suis trahi. On ne peut vous tromper. Vous vous entendez avec les démons, avec les esprits.

LA PRINCESSE. Vous paraissez en être étonné! Gageons, prince, que je rappelle dans votre cœur des choses... des choses... Essayez, interrogez-moi. Si les prestiges même de l'imagination, si un accent étouffé est perdu dans l'air; si un sourire effacé à l'instant par la réflexion, si des gestes, si des attitudes où votre âme n'était pour rien n'ont pu m'échapper, jugez si j'ai compris ce que vous vouliez faire comprendre.

CARLOS. C'est vraiment hasarder beaucoup. Va pour la gageure, princesse. Vous me promettez de faire dans mon propre cœur des découvertes que je n'ai jamais sues?

LA PRINCESSE, *un peu blessée et d'un ton sérieux*. Jamais, prince! Pensez-y bien. Regardez autour de vous. Ce cabinet n'est pas l'appartement de la reine, où l'on trouve toujours à

louer un joli visage. Vous êtes interdit! vous rougissez tout à coup. Ah! vraiment, qui pourrait être assez pénétrant, assez hardi et désœuvré pour épier Carlos, lorsque Carlos se croit à l'abri de toute surveillance? Qui a remarqué comme au dernier bal il quitta la reine, dont il était le cavalier, pour se jeter violemment dans un groupe voisin, et tendre la main à la princesse d'Éboli, au lieu de sa royale partenaire? Distraction, prince, que le roi, arrivant dans cet instant, observa lui-même.

CARLOS, *avec un sourire inonique.* Et même le roi? En vérité, chère princesse, cela n'a pas dû lui paraître singulier.

LA PRINCESSE. Pas plus que cette scène de la chapelle du château, dont le prince Carlos ne se souvient pas lui-même. Vous étiez aux pieds de la sainte Vierge, plongé dans la prière, quand tout à coup... était-ce votre faute?... les vêtements d'une certaine dame frôlèrent derrière vous. Voilà que l'héroïque fils de Philippe commence à trembler comme un hérétique devant le Saint-Office; la prière glacée expire sur ses lèvres pâles. Dans le transport de la passion... c'était, prince, une comédie touchante... vous saisissez la sainte et froide main de la mère de Dieu, et des baisers ardents tombent sur le marbre.

CARLOS. Vous me faites une injustice, princesse. C'était de la piété.

LA PRINCESSE. Oui! Alors, c'est tout autre chose, prince; alors, c'est aussi par la crainte de perdre, que, lorsque Carlos jouait avec la reine et moi, il me déroba avec une merveilleuse habileté mon gant. (*Carlos se lève tout troublé.*) Il est vrai qu'un instant après il fut assez poli pour le jeter sur la table au lieu d'une carte.

CARLOS. Oh! Dieu! Dieu! Dieu! Qu'ai-je fait là?

LA PRINCESSE. Rien que vous deviez désavouer, j'espère; quelles furent ma joie et ma surprise, lorsque sans m'y attendre, je trouvai un petit billet que vous aviez su cacher dans ce gant! C'était, prince, la plus touchante romance qui...

CARLOS, *l'interrompant tout à coup.* Des vers, rien de plus; il s'échappe souvent de mon cerveau de ces bulles lé-

gères qui s'évanouissent comme elles sont venues, voilà tout. Ne parlons pas de cela.

LA PRINCESSE, *s'éloignant de lui avec surprise, le regarde un instant.* Je suis à bout, toutes mes tentatives glissent sur cet homme bizarre comme un serpent. (*Elle se tait quelques instants.*) Mais quoi ! si c'était un orgueil prodigieux qui, pour rendre son plaisir plus doux, employât le masque de la timidité ? Oui, (*elle s'approche du prince et le regarde d'un air de doute*) prince, apprenez-moi enfin... Je suis devant une porte fermée et enchantée que mes clefs ne peuvent ouvrir.

CARLOS. C'est comme moi devant vous.

LA PRINCESSE *le quitte brusquement, se promène en silence dans le cabinet et paraît occupée d'une pensée importante. Enfin elle lui dit d'un air sérieux et solennel.* Eh bien, soit ! Il faut me résoudre à parler. Je vous prends pour juge. Vous êtes un cœur loyal, un homme, un prince, un chevalier. Je me jette dans vos bras. Vous me sauverez, prince, et si je suis perdue sans retour, vous pleurerez sur mon sort. (*Le prince se rapproche d'elle avec curiosité, intérêt et surprise.*) Un impudent favori du roi, Gomez de Sylva, recherche ma main. Le roi le veut. Déjà on est d'accord pour le marché. Je suis vendue à sa créature.

CARLOS. Vendue et toujours vendue, et toujours, par le trafiquant renommé de l'Espagne.

LA PRINCESSE. Non, écoutez tout d'abord. Ce n'est pas assez qu'on me sacrifie à la politique, on en veut à mon innocence. Tenez, cet écrit peut démasquer ce saint homme... (*Carlos prend le papier, mais son impatience ne lui permet pas de le lire, et il écoute le récit de la princesse.*) Où trouver mon salut, prince ? Jusqu'à présent mon orgueil a protégé ma vertu, mais enfin...

CARLOS. Enfin vous avez succombé ? Vous avez succombé ? Non ! non, au nom du ciel, non !

LA PRINCESSE, *avec noblesse et fierté.* Et par qui ? Misérable spéculation ! Que ces esprits forts sont faibles ! Estimer les

faveurs d'une femme, le bonheur de l'amour, comme une marchandise dont on peut disposer ! C'est la seule chose en ce monde qui ne souffre point d'autre acheteur que lui-même. L'amour est le prix de l'amour, c'est le diamant inestimable que je veux donner ou enfouir éternellement sans jamais en jouir, comme ce riche marchand qui, insensible à l'or du Rialto, et se moquant des rois, rejeta ses perles dans les trésors de la mer, trop fier pour les abandonner au-dessous de leur valeur.

CARLOS. Par le Dieu tout-puissant, cette femme est belle !

LA PRINCESSE. Qu'on nomme cela caprice ou vanité, n'importe, je ne partage point mes plaisirs. Je donnerai tout, tout au seul homme que je me serai choisi. Je ne donne qu'une fois, mais c'est pour toujours. Mon amour ne fera qu'un heureux, mais ce sera pour lui un bonheur divin. La ravissante harmonie des hommes... Le baiser... La joie voluptueuse d'une heure propice, la magie céleste de la beauté, ne sont que les couleurs d'un même rayon, les feuilles d'une même fleur. Et moi, insensée ! j'irais perdre une feuille arrachée au riant calice de cette fleur, j'irais profaner la majesté de la femme, le chef-d'œuvre de la divinité, pour récréer les derniers jours d'un débauché !

CARLOS. Incroyable. Comment ! Madrid avait une telle jeune fille, et moi, moi, je l'apprends aujourd'hui pour la première fois !

LA PRINCESSE. Il y a longtemps que j'aurais quitté cette cour, ce monde, pour m'ensevelir dans un cloître, mais il me reste encore un lien unique et tout-puissant qui me retient dans ce monde. Hélas ! un fantôme, peut-être, mais si précieux pour moi. J'aime et je ne suis pas aimée.

CARLOS, *s'approchant d'elle avec feu*. Vous l'êtes, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel. Je le jure. Vous l'êtes, et d'un amour inexprimable !

LA PRINCESSE. Vous le jurez. Oh ! c'est la voix de mon ange. Si vraiment vous le jurez, Carlos, alors je vous crois, alors je le suis.

CARLOS *la presse dans ses bras avec tendresse.* Douce, noble jeune fille, adorable créature. Mes yeux, mes oreilles, tout est devant toi admiration et ravissement. Qui a pu te voir, te voir sous ce ciel et se vanter de n'avoir jamais aimé? Mais ici, à la cour du roi Philippe? Quoi, ici? Que viens-tu faire ici, ange charmant, ici parmi ces moines, et sous ce joug de moines? Ce ciel ne convient pas à de telles fleurs. Ils pourraient la briser. Ils pourraient... Oh! je le crois. Mais non. Aussi vrai que je respire. Non, j'enlace mes bras autour de toi, je t'emporterai dans mes bras à travers les démons et l'enfer... Oui, prends-moi pour ton ange.

LA PRINCESSE, *avec un regard plein d'amour.* Que je vous ai peu connu! Comme votre noble cœur récompense richement, prodigieusement la peine que l'on s'est donnée pour le comprendre! (*Elle prend sa main et veut la baiser.*)

CARLOS, *la retirant.* Princesse, où êtes-vous à présent?

LA PRINCESSE, *avec douceur et grâce, regardant fixement sa main.* Que cette main est belle! Qu'elle est riche! Prince, cette main a encore deux précieux dons à faire : un diadème et le cœur de Carlos, et tous deux peut-être à une mortelle, à une seule! Un présent grandiose, divin... trop grandiose presque pour une mortelle! Eh quoi! prince, si vous vous décidiez à un partage? Les reines aiment mal. Une femme qui peut aimer s'entend mal à régner. Tant mieux, prince, vous partagerez, et tout de suite, et tout de suite. Quoi! ou bien l'auriez-vous déjà fait? l'auriez-vous réellement fait? C'est encore mieux! Et connais-je l'heureuse personne?

CARLOS. Tu la connaîtras. Je me découvrirai à toi, jeune fille; je me découvrirai à cette nature innocente, ouverte, sans tache. Tu es dans cette cour la première, la seule digne de connaître mon âme entière. Eh bien, je ne le nie pas... j'aime.

LA PRINCESSE. Méchant homme! Cet aveu était-il si difficile? Ah! j'étais digne de pitié, quand tu me trouvais digne d'amour.

CARLOS, *interdit.* Quoi? Qu'est-ce donc?

LA PRINCESSE. Jouer un tel jeu avec moi ! Oh ! vraiment, prince, ce n'était pas bien. Et nier même la clef !

CARLOS. La clef ! la clef ! (*Après une muette réflexion.*)  
Oui... c'était cela... à présent je m'en aperçois... O mon Dieu ! (*Ses genoux fléchissent. Il s'appuie contre une chaise et se cache le visage.*)

LA PRINCESSE, *après un moment de silence de part et d'autre, pousse un cri.* Malheureuse ! qu'ai-je fait ?

CARLOS, *se levant avec l'accent de la plus violente douleur.*  
Tomber si bas du haut de mon ciel !... oh ! c'est affreux !

LA PRINCESSE, *se cachant le visage.* Qu'ai-je découvert ?  
Dieu !

CARLOS, *à genoux devant elle.* Je ne suis pas coupable, princesse. La passion... Une fatale méprise... Par le ciel ! je ne suis pas coupable.

LA PRINCESSE *le repousse.* Retirez-vous de mes yeux, au nom du ciel !

CARLOS. Jamais ! Vous abandonner dans cette affreuse agitation !

LA PRINCESSE, *le repoussant avec force.* Par générosité, par pitié ! retirez-vous de mes yeux. Voulez-vous me tuer ? Je hais votre aspect. (*Carlos veut sortir.*) Rendez-moi ma lettre et ma clef. Où avez-vous mis l'autre lettre ?

CARLOS. L'autre ? Quelle autre ?

LA PRINCESSE. Celle du roi.

CARLOS, *effrayé.* De qui ?

LA PRINCESSE. Celle que vous avez reçue de moi tout à l'heure.

CARLOS. Du roi ? Et à qui ? A vous ?

LA PRINCESSE. O ciel ! Dans quel embarras je me suis jetée ! La lettre ! donnez-la ; je veux la revoir.

CARLOS. La lettre du roi ? et à vous ?

LA PRINCESSE. La lettre, au nom de tous les saints !

CARLOS. Cette lettre qui devait démasquer un certain...

LA PRINCESSE. Je suis morte. Donnez-la-moi.

CARLOS. La lettre ?...

LA PRINCESSE, *joignant les mains avec désespoir*. Insonnée ! à quel péril me suis-je livrée !

CARLOS. La lettre, elle venait du roi. Ah ! princesse, cela change bien vite tout. C'est (*tenant la lettre avec joie*), c'est une lettre chère, dangereuse, inestimable. Toutes les couronnes de Philippe seraient trop légères et de trop peu de valeur pour la racheter... Je garde cette lettre.

*Il sort.*

LA PRINCESSE *se jette au devant de lui*. Grand Dieu ! je suis perdue !

### SCÈNE IX.

LA PRINCESSE, *seule*. Elle demeure un instant interdite, hore d'elle-même ; puis, lorsqu'il est sorti, elle court après lui et veut le rappeler. Prince, encore un mot ; prince, écoutez-moi... Il s'éloigne. Encore cela ! Il me méprise. Me voilà dans un isolement horrible ; repoussée, rejetée... (*Elle tombe dans un fauteuil ; après un moment de silence.*) Non, mais sacrifiée, sacrifiée à une rivale ! Il aime, plus de doute ; il l'a lui-même avoué. Mais qui est cette heureuse femme ? Autant que je puis le voir, il aime celle qu'il ne doit pas aimer. Il craint d'être découvert. Il cache sa passion au roi. Pourquoi au roi, qui désirerait le voir amoureux ?... Ou bien dans son père n'est-ce pas son père qu'il redoute ? Quand les vues galantes du roi lui ont été révélées, son visage exprimait la joie, il semblait heureux et content... D'où vient que sa vertu sévère n'a point exprimé de blâme là-dessus, précisément là-dessus ? Qu'a-t-il donc à gagner, si le roi infidèle à la reine ?... (*Elle s'arrête tout à coup comme saisie d'une pensée subite. En même temps elle tire de son sein le ruban qu'elle a pris à Carlos, le regarde, et tout à coup le reconnaît.*) O insensée que j'étais ! Maintenant enfin, maintenant... Où étaient mes sens ? Maintenant mes yeux s'ouvrent... Ils s'aimaient, ils s'aimaient avant que le roi la choisit. Jamais le prince ne m'a vue sans elle... C'était donc à elle qu'il pensait quand je me croyais si ardemment, si im-

mensément aimée. Ah ! tromperie sans exemple ! Et je lui ai révélé ma faiblesse. (*Après un moment de silence.*) Aimera-t-il sans espérance ? Je ne puis le croire. Un amour sans espérance n'aurait pas résisté à cette lutte. Goûter une volupté après laquelle le plus puissant roi de la terre soupire en vain ; vraiment on ne fait pas de tels sacrifices à un amour sans espoir. Que son baiser était ardent ! avec quelle tendresse il me pressait sur son cœur palpitant ! L'épreuve était presque trop forte pour cette fidélité romanesque, si elle ne doit pas être payée de retour... Il prend la clef qu'il croit recevoir de la reine... Il croit à cette audacieuse dérision de l'amour... Il vient en vérité, il vient, pensant que la femme de Philippe a pu se laisser aller à cette folle résolution... Comment aurait-il pu le penser, si des preuves notables ne l'eussent encouragé ? C'est clair. Il est écouté ; elle l'aime, par le ciel ! Cette sainte s'est attendrie. Comme elle est habile !... Je tremblais moi-même devant l'aspect hautain et redoutable de cette vertu. Une nature supérieure s'élevait devant moi, je m'effaçais devant sa splendeur ; j'enviais à sa beauté ce calme élevé affranchi de toutes les agitations de la nature mortelle. Et ce calme n'était qu'une apparence ! Elle voulait goûter un double bonheur, conserver habilement les dehors d'une vertu céleste, et en même temps s'emparer des ravissements secrets du vice. C'était là son audace ! Et ce jeu hypocrite lui réussirait et ne serait pas vengé, parce qu'aucun vengeur ne se présente ! Non, par le ciel ! je l'adorais. Cela demande vengeance. Le roi saura cette fourberie.... Le roi ! (*Après un moment de réflexion.*) Oui... c'est le moyen de le lui apprendre.

*Elle sort.*

## SCÈNE X.

**Un appartement dans le palais du roi.**

**LE DUC D'ALBE, DOMINGO.**

DOMINGO. Que voulez-vous me dire ?

ALBE. Une découverte importante que j'ai faite aujourd'hui et dont je voudrais avoir la solution.

DOMINGO. Quelle découverte ? De quoi s'agit-il ?

ALBE. Le prince Carlos et moi nous sommes rencontrés cet après-midi dans le salon de la reine. J'étais offensé. Nous nous échauffons, le combat éclate, nous prenons nos épées ; la reine, à ce bruit, ouvre la porte, s'avance entre nous, et jette sur le prince un regard qui exprimait une confiance souveraine. A ce regard, son bras devient immobile, il court dans mes bras, je sens son étreinte ardente, et il disparaît.

DOMINGO, *après un moment de silence*. C'est très-suspect. Duc, vous me rappelez quelque chose... Une pensée de ce genre germe depuis longtemps, je l'avoue, dans mon sein. Je chassais ce rêve, et je ne l'ai confié encore à personne. Il y a des glaives à double tranchant, des amis douteux... Je les crains. Les hommes sont difficiles à connaître, plus difficiles encore à pénétrer. Des paroles qui vous échappent peuvent être regardées comme des confidences injurieuses. Voilà pourquoi j'ai enseveli mon secret, jusqu'à ce que le temps vint de le produire au jour. Il est dangereux, duc, de rendre certains services aux rois... Un trait qui manque son but revient frapper celui qui l'a lancé. Ce que j'ai à dire, je pourrais le jurer sur l'hostie. Mais un témoignage oculaire, une parole surprise, un lambeau de papier, pèsent plus dans la balance que mon sentiment intime... Le malheur est que nous sommes sur la terre d'Espagne.

ALBE. Pourquoi est-ce un malheur ?

DOMINGO. Dans toute autre cour, la passion peut s'oublier ; ici, elle est retenue par la sévérité des lois. Il est difficile à une reine d'Espagne de faillir... Je le crois... Mais malheureusement, juste au point où nous parviendrions à la surprendre...

ALBE. Ecoutez-moi encore. Carlos avait aujourd'hui une audience du roi qui a duré une heure. Il demandait le gouvernement des Pays-Bas ; il le demandait à haute voix et avec vivacité. Je l'entendais du cabinet. Ses yeux étaient rouges de larmes, lorsque je l'ai rencontré à la porte. Le soir, il avait un air de triomphe. Il est ravi que le roi m'ait donné

la préférence. Il le remercie. Les choses sont changées, dit-il, et cela vaut mieux. Jamais il n'a pu feindre. Comment expliquer ces contradictions ? Le prince est joyeux d'être mis de côté, et le roi m'accorde une grâce avec tous les signes de sa colère. Que dois-je croire ? En vérité, cette nouvelle dignité ressemble plus à un exil qu'à une faveur.

DOMINGO. Les choses en seraient donc venues à ce point, à ce point ? Et un instant renverserait ce que nous avons mis des années à construire ! Et vous êtes si calme, si négligé ! Connaissez-vous ce jeune homme ? Prévoyez-vous ce qui vous attend quand il aura le pouvoir ? Le prince !... Je ne suis pas son ennemi. D'autres soucis troublent mon repos, les soucis du trône de Dieu et de son Eglise... L'infant, je le connais, j'ai pénétré son âme ; il nourrit un projet terrible, duc, le projet de devenir régent et d'échapper à notre sainte croyance. Son cœur brûle pour une nouvelle vertu qui se suffit orgueilleusement à elle-même et n'implore aucune croyance. IL PENSE ! Sa tête est échauffée par des chimères étranges. Il honore l'homme. Duc, convient-il pour notre roi ?

ALBE. Fantôme ! Quoi de plus ? Peut-être aussi un orgueil de jeune homme qui veut jouer un rôle et qui n'a point d'autre parti à prendre. Cela passera, lorsque son tour viendra de commander.

DOMINGO. J'en doute. Il est fier de sa liberté, il n'est pas habitué au joug par lequel on soumet les autres au joug. Convient-il pour notre trône ? Cet esprit hardi et gigantesque franchira les limites de notre politique. En vain j'ai cherché dans le temps à énerver ce caractère hautain par des voluptés, il a résisté à cette épreuve. C'est terrible de voir une telle âme dans un tel corps... Et Philippe touche à sa soixantième année.

ALBE. Vos regards vont bien loin.

DOMINGO. Lui et la reine ne sont qu'un. Le poison des novateurs s'est glissé et reste, il est vrai, caché dans leur cœur ; mais bientôt il gagnera du terrain, il atteindra le trône. Je connais cette Valois. Craignons toute la vengeance

de cette ennemie secrète, si Philippe montre de la faiblesse. La fortune nous est encore favorable. Prévenons-les, enveloppons-les tous deux dans le même filet. Aujourd'hui, qu'un tel avis soit donné au roi avec des preuves ou sans preuves ; s'il est ébranlé, ce sera déjà gagner beaucoup. Nous-mêmes, nous ne doutons pas. Lorsqu'on est persuadé, il n'est pas difficile de persuader. Nous ne pouvons manquer d'en découvrir davantage, puisque d'avance nous sommes convaincus que nous devons faire des découvertes.

ALBE. Reste encore maintenant la question la plus importante, celle de savoir qui prendra sur lui d'instruire le roi.

DOMINGO. Ni vous ni moi. Apprenez encore ce que, depuis longtemps, plein de mes grands projets, j'ai préparé avec une tranquille patience pour atteindre le but. Il nous manque, pour compléter notre ligue, une troisième, une importante personne. Le roi aime la princesse d'Eboli, j'entretiens cette passion qui sert mes désirs. Je suis son émissaire. J'entraînerai la princesse dans notre plan. Si ma trame réussit, cette jeune femme sera notre alliée, notre reine. Elle-même m'a fait appeler dans ce salon. J'espère tout... Peut-être une jeune fille espagnole brisera-t-elle en une seule nuit les lis des Valois !

ALBE. Qu'entends-je ? Ce que vous dites est-il vrai ? Par le ciel, cela me surprend ! Oui, l'œuvre est complète. Dominicain, je t'admire maintenant. Nous avons gagné.

DOMINGO. Silence ! Qui vient ? C'est elle... elle-même.

ALBE. Je serai dans la pièce voisine, et si...

DOMINGO. Très-bien. Je vous appellerai.

*Le duc d'Albe sort.*

## SCÈNE XI.

LA PRINCESSE, DOMINGO.

DOMINGO. Je suis à vos ordres, princesse.

LA PRINCESSE, *après avoir jeté un regard curieux sur le duc.* Ne sommes-nous pas seuls ? Vous avez, comme je le vois, un témoin près de vous.

DOMINGO. Comment ?

LA PRINCESSE. Qui donc vient de vous quitter tout à l'heure ?

DOMINGO. Le duc d'Albe, princesse, qui demande la permission d'être admis après moi.

LA PRINCESSE. Le duc d'Albe ? Que veut-il ? Que peut-il vouloir ? Vous saurez peut-être me le dire ?

DOMINGO. Moi ? Et saurai-je auparavant à quelle occasion importante je dois le bonheur dont j'ai été privé si longtemps de me retrouver avec la princesse d'Éboli ? (*Après un moment de silence pour attendre la réponse de la princesse.*) Puis-je savoir si quelque circonstance vous rend enfin favorable aux vœux du roi ? Puis-je espérer avec quelque raison que des réflexions meilleures vous ont réconciliée avec des offres repoussées par humeur, par caprice ? Je suis dans l'attente...

LA PRINCESSE. Avec - vous porté au roi ma dernière réponse ?

DOMINGO. J'ai différé de lui faire cette mortelle blessure. Il est encore temps, princesse ; il dépend de vous de la lui épargner.

LA PRINCESSE. Annoncez au roi que je l'attends.

DOMINGO. Puis-je prendre cela pour une parole sérieuse, princesse ?

LA PRINCESSE. Vous ne la prendrez pas pour une plaisanterie. Par le ciel, vous m'effrayez ! Comment ! qu'ai-je donc fait, si vous-même, si vous-même vous pâlissez ?

DOMINGO. Princesse, cette surprise... A peine puis-je concevoir ?...

LA PRINCESSE. Mon révérend père, vous ne devez pas le concevoir. Pour tous les biens du monde, je ne voudrais pas que vous m'eussiez comprise. C'est assez pour vous qu'il en soit ainsi. Épargnez-vous la peine de chercher par quelle éloquence s'est opéré ce changement. J'ajouterai pour votre consolation que vous n'avez aucune part à ma faute, ni vous, ni l'Eglise ; quoique vous m'ayez démontré qu'il y a certains

cas où l'Eglise sait employer dans un but élevé le corps même des jeunes filles. Non, ce n'est pas cela... Ces pieuses raisons, mon révérend père, sont pour moi trop élevées...

DOMINGO. Très-bien, princesse ; je les abandonne , puisqu'elles sont superflues.

LA PRINCESSE. Dites de ma part au monarque de ne pas méconnaître qui je suis ; ce que j'ai été, je le suis encore. Seulement la situation des choses a changé. Lorsque je repoussai ses offres avec indignation, je le croyais l'heureux époux de la plus belle des reines , je croyais que cette épouse fidèle méritait ce sacrifice de ma part. Oui , je croyais alors... Alors... A présent, en vérité, je suis mieux informée.

DOMINGO. Continuez, continuez, princesse, je le vois, nous nous entendons.

LA PRINCESSE. Assez. Elle est découverte. Je ne l'épargnerai pas plus longtemps. Sa fourbe habile est découverte. Le roi, l'Espagne entière et moi, elle nous a trompés. Elle aime. Je sais qu'elle aime. J'ai des preuves qui la feront trembler. Le roi est trompé ; mais, par le ciel, qu'il ne le soit pas sans être vengé ! Je lui arracherai ce masque de résignation sublime et surnaturelle, et tout le monde reconnaîtra le front de la coupable. Il m'en coûte un prix énorme ; mais ce qui me ravit, ce qui fait mon triomphe, c'est qu'il lui en coûtera plus encore.

DOMINGO. Maintenant tout est mûr, permettez-moi d'appeler le duc.

*Il sort.*

LA PRINCESSE, *étonnée*. Que signifie cela ?

## SCÈNE XII.

LA PRINCESSE, LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, *amenant le duc*. Nos nouvelles arrivent trop tard, duc d'Albe. La princesse d'Éboli nous découvre un secret qu'elle devait précisément apprendre de nous.

ALBE. Ma visite la surprendra d'autant moins. Je ne me

file pas à mes propres yeux ; de telles découvertes exigent le regard d'une femme.

LA PRINCESSE. Vous parlez de découvertes ?

DOMINGO. Nous désirerions savoir, princesse, dans quel lieu et à quelle heure ?...

LA PRINCESSE. Eh bien, je vous attendrai demain à midi. J'ai des motifs pour ne pas cacher plus longtemps ce mystère coupable, pour ne pas le soustraire plus longtemps au roi.

ALBE. C'est cela même qui m'amène ici. Il faut que le roi le sache de suite, et qu'il le sache par vous, princesse, par vous. Qui croira-t-il plus que la sévère et vigilante compagne de sa femme ?

DOMINGO. Celle qui, dès qu'elle le voudra, exercera sur lui une autorité sans bornes.

ALBE. Je suis l'ennemi déclaré du prince.

DOMINGO. C'est ainsi que l'on a aussi l'habitude de me regarder. La princesse d'Éboli est libre. Quand nous devons nous taire, le devoir, le devoir de votre charge vous oblige à parler. Le roi ne pourra vous échapper. Vous donnerez le signal, et nous achèverons l'œuvre.

ALBE. Mais il faut que cela s'achève bientôt, à l'instant même. Les moments sont précieux. Je puis recevoir à chaque heure l'ordre de partir.

DOMINGO, *après un instant de réflexion, se tournant vers la princesse.* Si l'on pouvait trouver des lettres ? Des lettres de l'infant qui seraient saisies produiraient de l'effet... Voyons... N'est-ce pas ?... Oui... Vous couchez... à ce qu'il me semble... dans la chambre même de la reine.

LA PRINCESSE. Près de sa chambre... Mais pourquoi cela ?

DOMINGO. Quelqu'un qui s'entendrait à ouvrir les serrures ?... Avez-vous remarqué où elle a l'habitude de mettre la clef de sa cassette ?

LA PRINCESSE, *réfléchissant.* Cela pourrait conduire à quelque chose. Oui, la clef pourrait se trouver, je pense...

DOMINGO. Des lettres exigent des messagers :.. La suite de

la reine est considérable. Si l'on pouvait trouver la trace ..  
L'or peut beaucoup.

ALBE. Personne ne connaît-il un confident au prince ?

DOMINGO. Il n'en a pas un dans tout Madrid, pas un.

ALBE. C'est étrange.

DOMINGO. Vous pouvez me croire. Il méprise toute la cour ;  
j'en ai des preuves.

ALBE. Mais comment ? je me rappelle à l'instant même  
que, lorsque je sortis du salon de la reine, l'infant était avec  
un de ses pages ; ils causaient mystérieusement...

LA PRINCESSE, *l'interrompant brusquement*. Non pas ! Non !  
c'était de quelque autre chose.

DOMINGO. Pourrions-nous le savoir ? Cette circonstance est  
suspecte... (*Au duc.*) Connaissez-vous ce page ?

LA PRINCESSE. Enfantillage ! Que voulez-vous que ce soit ?  
C'est assez ; je connais cela ; nous nous reverrons avant que  
je parle au roi... En attendant, on pourra découvrir beaucoup  
de choses.

DOMINGO, *la conduisant à l'écart*. Et le roi peut-il  
espérer ? Je puis lui annoncer, n'est-ce pas ? Puis-je lui  
dire à quelle charmante heure ses désirs seront comblés ? Ne  
puis-je?...

LA PRINCESSE. Dans quelques jours je serai malade ; on me  
séparera de la reine ; c'est l'usage à cette cour, comme vous  
le savez. Je resterai dans mon appartement.

DOMINGO. Très-bien, la grande partie est gagnée. Je brave  
à présent toutes les reines...

LA PRINCESSE. Ecoutez ! On m'appelle... La reine me de-  
mande. Au revoir.

*Elle sort.*

### SCÈNE XIII.

ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, *après un moment de silence, suivant des yeux  
la princesse*. Duc, avec ce visage rose et vos batailles...

ALBE. Et votre Dieu, je veux attendre l'éclair qui doit nous frapper.

*Ils sortent.*

## SCÈNE XIV.

Un cloître de chartreux.

DON CARLOS, LE PRIEUR.

DON CARLOS, *au prieur, en entrant.* Ainsi, il est déjà venu ? J'en suis fâché.

LE PRIEUR. Trois fois depuis ce matin. Il est parti, il y a une heure...

CARLOS. Il reviendra pourtant ! Ne l'a-t-il pas dit ?

LE PRIEUR. Avant midi encore ; il l'a promis.

CARLOS, *s'approchant d'une fenêtre et regardant les environs.* Votre cloître est éloigné de la route ; là on aperçoit encore les tours de Madrid ; ici coule le Mançanarès. Ce site est de mon goût : tout est paisible ici et mystérieux.

LE PRIEUR. Comme l'entrée dans l'autre vie.

CARLOS. Mon révérend père, je confie à votre probité ce que j'ai de plus précieux, de plus sacré. Pas un mortel ne doit savoir, ni même soupçonner, qui j'entretiens ici secrètement. J'ai d'importants motifs pour cacher au monde entier quel homme j'attends ici. Voilà pourquoi j'ai choisi ce cloître. Ici nous sommes à l'abri des trahisons et des surprises. Vous vous rappelez ce que vous m'avez juré ?

LE PRIEUR. Fiez-vous à nous, monseigneur ; le soupçon des rois ne va pas fouiller les tombeaux. La curiosité ne s'arrête qu'à la porte du bonheur et de la passion. Le monde finit à ces murs.

CARLOS. Vous pensez peut-être que ces précautions et cette crainte cachent une conscience coupable ?

LE PRIEUR. Je ne pense rien.

CARLOS. Vous vous tromperiez, mon père ; en vérité, vous vous tromperiez. Mon secret redoute l'homme, mais non pas Dieu.

LE PRIEUR. Mon fils, cela nous inquiète fort peu. Ce refuge est ouvert aux crimes comme à l'innocence; quelle que soit ta pensée, bonne ou mauvaise, juste ou coupable, c'est l'affaire de ton cœur.

CARLOS. Ce que nous cachons ne peut offenser votre Dieu; c'est son œuvre même, son œuvre la plus belle. Mais je puis bien à vous tout vous révéler.

LE PRIEUR. Dans quel but? dispensez - m'en, prince; le monde et ses instruments sont depuis longtemps scellés pour le grand voyage. Pourquoi briser encore le coffre, un instant avant de partir? Il faut si peu pour la béatitude! La cloche sonne l'heure de l'office. Je vais prier.

*Il sort.*

## SCÈNE XV.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS. Enfin! enfin!

LE MARQUIS. Quelle épreuve pour l'impatience d'un ami! Deux fois le soleil s'est levé et deux fois il s'est couché depuis que la destinée de mon Carlos s'est décidée. Et à présent, à présent seulement je vais l'apprendre... Parle, êtes-vous réconciliés?

CARLOS. Qui?

LE MARQUIS. Toi et le roi Philippe. Et la Flandre?

CARLOS. Que le duc part demain, voilà ce qui est décidé.

LE MARQUIS. Cela ne peut être; cela n'est pas; tout Madrid serait trompé. Tu as eu une audience secrète, dit-on. Le roi...

CARLOS. Est resté inflexible. Nous sommes séparés pour toujours, et plus encore que nous ne l'étions déjà...

LE MARQUIS. Tu ne vas pas en Flandre?

CARLOS. Non! non! non!

LE MARQUIS. O mes espérances!

CARLOS. Laissons cela de côté. O Rodrigue! depuis que.

nous nous sommes quittés, que de choses j'ai éprouvées ! Mais avant tout, je réclame tes conseils. Je veux lui parler...

LE MARQUIS. A ta mère ? Non... Et pourquoi ?

CARLOS. J'ai des espérances... Tu pâlis ? sois tranquille. Je dois être heureux, et je le serai... Mais nous parlerons de cela une autre fois. Maintenant, tâche de me dire comment je puis lui parler.

LE MARQUIS. Que signifie cela ? Sur quoi se fonde ce nouveau rêve de fièvre ?

CARLOS. Ce n'est pas un rêve, par le Dieu des miracles ! C'est la réalité, la réalité ! (*Il lui montre la lettre du roi à la princesse d'Éboli.*) Elle est là dans ce papier important. La reine est libre ; libre aux yeux des hommes comme aux yeux du ciel. Lis, et cesse d'être étonné.

LE MARQUIS, *ouvrant la lettre.* Quoi ! que vois-je ? La main même du roi ! (*Après l'avoir lue.*) Et pour qui cette lettre ?

CARLOS. Pour la princesse d'Éboli. Avant-hier, un page de la reine m'apporte une lettre d'une écriture inconnue et une clef. On m'indique dans l'aile gauche du palais, habitée par la reine, un cabinet où je suis attendu par une dame que j'aime depuis longtemps. Je me rends sur-le-champ à cette indication...

LE MARQUIS. Insensé ! tu vas...

CARLOS. Je ne connais pas l'écriture... Je ne connais qu'une femme que j'aime ; quelle autre pourrait se croire adorée de Carlos ? Plein d'une douce ivresse, j'accours dans ce lieu. Un chant céleste qui retentissait dans l'intérieur de l'appartement me sert de guide... J'ouvre la porte... et qui vois-je ? Juge de ma terreur.

LE MARQUIS. Oh ! je devine tout.

CARLOS. J'étais perdu sans ressource, Rodrigue, si je n'étais tombé entre les mains d'un ange. Quel malheureux hasard ! Trompée par le langage imprudent de mes yeux, elle s'abandonne à cette douce erreur et se croit elle-même l'idole de ces regards. Touchée des secrètes souffrances de mon

âme, dans l'imprévoyance et la générosité de son cœur attendri, elle veut elle-même répondre à mon amour. Le respect semblait m'imposer le silence; elle a la hardiesse de le rompre et m'ouvre son noble cœur.

LE MARQUIS. Et tu racontes cela avec tant de calme? La princesse d'Éboli t'a pénétré! Plus de doute; elle connaît l'intime secret de ton amour. Tu l'as gravement offensée, et elle gouverne le roi.

CARLOS, *avec confiance*. Elle est vertueuse.

LE MARQUIS. Elle l'est dans l'intérêt de son amour. Je crains beaucoup cette vertu; je la connais. Qu'elle est loin de ce sentiment idéal qui, s'élevant de l'âme comme du sol maternel, se développe avec grâce et fierté, s'épanouit librement sans le secours de la culture et répand des fleurs abondantes! C'est un rameau étranger, transporté des régions du midi dans un plus rude climat. Education, principes, nomme-la comme tu voudras, c'est une innocence acquise, disputée par la ruse et par de pénibles combats, à un sang ardent, imposée avec soin en compte au ciel qui la réclame et qui la paye. Juges-en toi-même. La princesse pardonnera-t-elle jamais à la reine qu'un homme ait dédaigné le sacrifice de cette vertu si péniblement combattue pour consacrer à la femme de Philippe une flamme sans espérance?

CARLOS. Connais-tu si bien la princesse?

LE MARQUIS. Non, certainement. Je l'ai à peine vue deux fois. Mais laisse-moi te dire encore un mot. Il m'a semblé qu'elle évaluait habilement l'apparence du vice, et qu'elle savait très-bien apprécier sa vertu. J'ai vu aussi la reine. O Carlos! combien tout ce que j'ai remarqué en elle est différent! Tranquille dans son honneur inné, ignorant également l'insouciant légèreté et les calculs dogmatiques de la convenance, aussi éloignée de la hardiesse que de la crainte, elle marche d'un pas ferme, héroïque, dans le sentier étroit du bien, sans savoir qu'elle excite un sentiment d'adoration, quand elle ose à peine compter sur son propre suffrage. Dans ce portrait, mon Carlos reconnaît-il aussi son Eboli? La princesse est restée ferme, parce qu'elle aimait; l'amour était

la condition expresse de sa vertu. Tu ne l'as point récompensée, elle succombera.

CARLOS, *avec vivacité.* Non ! non ! (*Il se promène avec agitation.*) Non, te dis-je. O Rodrigue ! si tu savais combien c'est mal à toi de vouloir enlever à ton Carlos la plus céleste des félicités, la foi à la vertu du cœur humain !

LE MARQUIS. Ai-je mérité ce reproche ? Non, tendre ami de mon âme ; non, par le Dieu du ciel ! ce n'est pas cela que je voulais. Oh ! cette Eboli ! ce serait un ange, et je me prosternerai comme toi, avec vénération, devant sa vertu, si elle n'avait pas appris ton secret.

CARLOS. Vois combien ta crainte est vaine ! A-t-elle d'autres preuves que celle dont elle rougirait ? Achètera-t-elle, par son honneur, la triste satisfaction de sa vengeance ?

LE MARQUIS. Plus d'une femme, pour n'avoir pas à rougir, s'est vouée à la honte.

CARLOS, *se levant avec vivacité.* Non, c'est trop dur, trop cruel. Elle est noble et fière ; je la connais et je ne crains rien. C'est en vain que tu t'efforces de troubler mes espérances. Je parlerai à ma mère.

LE MARQUIS. Maintenant ? Et pourquoi ?

CARLOS. Je n'ai plus rien à ménager. Il faut que je sache mon sort. Fais seulement en sorte que je puisse lui parler.

LE MARQUIS. Et tu veux lui montrer cette lettre ? Le veux-tu réellement ?

CARLOS. Ne m'interroge pas là-dessus. Le moyen seulement, le moyen de lui parler !

LE MARQUIS. Ne m'as-tu pas dit que tu aimais ta mère ? Et tu veux lui montrer cette lettre ? (*Carlos baisse les yeux et se tait.*) Carlos, je lis sur ton visage quelque chose de nouveau pour moi et que je n'avais pas encore vu jusqu'à présent. Tu détournes les yeux. Est-il vrai ? Ai-je réellement bien lu ? Laisse-moi voir. (*Carlos lui donne la lettre, le marquis la déchire.*)

CARLOS. Comment ! Es-tu fou ? (*Avec une émotion con-*

*Lenue.*) Réellement, je l'avoue, j'attachais une grande importance à cette lettre.

LE MARQUIS. C'est ce que j'ai cru reconnaître, et voilà pourquoi je la déchire. (*Le marquis jette un coup d'œil pénétrant sur le prince, qui le regarde d'un air d'hésitation.* *Long silence.*) Parle. Qu'y a-t-il de commun entre la profanation de la couche royale et ton amour? Est-ce Philippe qui lui était redoutable? Quel lien peux-tu établir entre la violation de ses devoirs conjugaux et tes audacieuses espérances? Sa faute est-elle d'accord avec ton amour? Ah! maintenant j'apprends à te connaître. Combien j'avais mal compris jusqu'à présent ton amour!

CARLOS. Comment, Rodrigue! Que crois-tu?

LE MARQUIS. Oh! je sens ce dont il faut que je perde l'habitude. Oui, autrefois, autrefois, il n'en était pas ainsi. Alors ton âme était si ardente et si riche! alors le monde tout entier trouvait place dans ton large sein; et tout cela s'est évanoui devant une passion, devant un petit intérêt personnel. Ton cœur est mort. Pas une larme sur le sort effroyable des provinces unies, pas une seule larme. O Carlos! que tu es devenu pauvre et misérable depuis que tu n'aimes personne que toi!

CARLOS *se jette sur un fauteuil, se tait un moment, puis avec des larmes étouffées.* Je sais que tu ne m'estimes plus.

LE MARQUIS. Ne dis pas cela, Carlos. Je connais cet emportement. C'était l'erreur d'un sentiment louable. La reine était à toi, elle te fut ravie par le roi... Cependant, jusqu'à présent, tu doutais modestement de tes droits. Peut-être Philippe était digne d'elle? Tu n'osais exprimer que tout bas ton jugement. La lettre résout la question. Avec une orgueilleuse joie, tu reconnais que tu es le plus digne, tu vois le sort convaincu de vol et de tyrannie, tu triomphes d'être l'offensé; car les grandes âmes s'enorgueillissent de souffrir injustement. Mais ici ton imagination s'égaré. Ton orgueil avait reçu satisfaction, ton cœur se promit l'espoir. Vois si je ne savais pas bien que cette fois tu t'étais mal compris toi-même.

CARLOS, *touché*. Non, Rodrigue, tu te trompes beaucoup. Ma pensée n'était pas si noble, pas à beaucoup près si noble que tu veux bien me le faire croire.

LE MARQUIS. Te connaîtrais-je donc si peu ! Vois, Carlos, quand tu t'égares, je cherche toujours entre cent vertus celle à laquelle je dois imputer la faute. Mais à présent nous nous comprenons mieux. Soit : tu veux parler à la reine, tu lui parleras.

CARLOS, *se jetant dans ses bras*. Ah ! comme je rougis près de toi !

LE MARQUIS. Tu as ma parole, confie-moi le reste. Une pensée étrange, hardie, heureuse, s'élève aussi dans mon imagination. Tu l'entendras d'une plus belle bouche, Carlos. Je me rends chez la reine ; peut-être dès ce matin même aurons-nous une solution. Jusque-là, Carlos, n'oublie pas qu'un projet conçu par une intelligence élevée et réclamé par les souffrances de l'humanité, eût-il échoué mille fois, ne doit jamais être abandonné... Entends-tu ? Souviens-toi de la Flandre.

CARLOS. Oui ! oui ! Tout ce qui me sera prescrit par toi et par la vertu.

LE MARQUIS *s'approche d'une fenêtre*. Il est temps. Voici ta suite, (*Ils s'embrassent.*) Maintenant, tu redeviens prince et moi sujet.

CARLOS. Tu retournes à l'instant à la ville ?

LE MARQUIS. A l'instant.

CARLOS. Arrête. Encore un mot ; j'allais oublier une nouvelle de la plus grande importance. C'est le roi qui ouvre les lettres pour le Brabant. Sois sur tes gardes. Les postes du royaume ont, je le sais, des ordres secrets.

LE MARQUIS. Comment l'as-tu appris ?

CARLOS. Dou Raymond de Taxis est un de mes amis.

LE MARQUIS, *après un moment de silence*. Encore cela : elles partiront par l'Allemagne.

*Ils sortent des deux côtés opposés.*

---

**ACTE, TROISIÈME.**

---

**SCÈNE I.**

**La chambre à coucher du roi. Deux flambeaux allumés sur une table de nuit. Plusieurs pages endormis dans le fond de l'appartement.**

LE ROI, à demi habillé, est assis devant la table, un bras appuyé sur le fauteuil, dans une attitude pensive. Devant lui on voit un médaillon et quelques papiers. Qu'elle ait d'ailleurs été exaltée, qui peut le nier? Jamais je n'ai pu lui inspirer d'amour, et pourtant semblait-elle en éprouver le besoin?... C'est évident, elle est fausse. (*Il fait un mouvement qui le rappelle à lui-même, et regarde avec surprise.*) Où étais-je? N'y a-t-il donc ici personne qui veille, si ce n'est le roi? Quoi! ces flambeaux sont déjà consumés! Cependant il n'est pas encore jour. C'en est fait de mon sommeil. Il faut que tu t'en contentes, nature. Un roi n'a pas le temps de réparer ses nuits perdues; maintenant, je suis éveillé, et il faut qu'il fasse jour. (*Il éteint les lumières et ouvre les rideaux d'une fenêtre. Il se promène en long et en large, remarque les enfants endormis, les regarde un instant en silence, puis tire une sonnette.*) Dort-on aussi dans l'antichambre?

**SCÈNE II.**

LE ROI, LE COMTE DE LERME.

LERME, avec surprise, en voyant le roi. Votre Majesté ne se trouve-t-elle pas bien?

LE ROI. Le feu était au pavillon de l'aile gauche. N'avez-vous pas entendu le bruit?

LERME. Non, sire.

LE ROI. Non ? Comment ! Je l'aurais donc rêvé ? Ce ne peut être un hasard. La reine ne couche-t-elle pas dans cette aile ?

LERME. Oui, sire .

LE ROI. Ce rêve m'effraye. Désormais on doublera la garde en cet endroit, entendez-vous ? dès que le soir sera venu... mais secrètement, très-secrètement. Je ne veux pas que... Vous m'observez !...

LERME. Je remarque des yeux enflammés qui demandent du sommeil. Oserai-je rappeler à votre majesté le soin d'une vie précieuse, le soin des peuples qui verraient avec un douloureux étonnement les traces de l'insomnie sur son visage... Seulement deux petites heures de sommeil...

LE ROI, *avec un regard troublé*. Le sommeil ! le sommeil ! je le trouverai à l'Escùrial. Quand le roi dort, c'en est fait de sa couronne ; quand le mari dort, c'en est fait du cœur de sa femme. Non ! non ! c'est une calomnie. N'est-ce pas une femme, une femme qui m'a murmuré ces paroles ? Le nom de la femme est calomnié. Le crime ne sera certain que quand un homme l'aura confirmé. (*Aux pages, qui viennent de s'éveiller.*) Appelez le duc d'Albe... Approchez, comte. Est-ce vrai ? (*Il regarde fixement le comte.*) Oh ! pendant la durée d'un seul battement d'artère, pouvoir tout connaître ? Est-ce vrai ? jurez-le-moi. Suis-je trompé ? le suis-je ? Est-ce vrai ?

LERME. Mon grand, mon excellent roi...

LE ROI, *reculant*. Roi, et encore et toujours roi. Pàs d'autre réponse que l'écho de ce vain son. Je frappe le rocher, je lui demande de l'eau, de l'eau pour ma soif fiévreuse, et il me donne de l'or brûlant.

LERME. Qu'est-ce qui serait vrai, sire ?

LE ROI. Rien, rien. Quittez-moi. Allez. (*Le comte veut s'éloigner, le roi le rappelle.*) Vous êtes marié, vous êtes père, n'est-ce pas ?

LERME. Oui, sire.

LE ROI. Marié, et vous osez veiller une nuit près de votre maître ? Vos cheveux sont gris, et vous ne rougissez pas de

croire à l'honnêteté de votre femme? Oh! rentrez chez vous, et vous la trouverez dans les embrassements incestueux de votre fils. Croyez-en votre roi. Allez... Vous êtes surpris? Vous me regardez d'un air pénétrant?... parce que je porte moi-même des cheveux gris? Malheureux, pensez à vous; la vertu des reines est inattaquable! vous êtes mort, si vous en doutez.

LERME, *avec chaleur*. Qui pourrait en douter? Dans tous les états de mon roi, qui serait assez hardi pour jeter un soupçon envenimé sur cette angélique vertu, la meilleure des reines?

LE ROI. La meilleure? Elle est donc aussi pour vous la meilleure? Elle a, je le vois, d'ardents amis autour de moi. Cela doit lui coûter beaucoup, beaucoup plus qu'elle ne peut donner, à ma connaissance. Vous êtes libre; faites venir le duc.

LERME. Je l'entends déjà dans le salon. (*Il veut sortir.*)

LE ROI, *avec [un ton plus doux]*. Comte, ce que vous avez remarqué est vrai. Cette nuit l'insomnie a rendu ma tête brûlante. Oubliez ce que j'ai dit dans ce rêve éveillé. Entendez-vous? oubliez-le. Votre roi vous est favorable. (*Il lui donne sa main à baiser. Lerme sort et ouvre la porte au duc d'Albe.*)

### SCÈNE III.

LE ROI, LE DUC D'ALBE.

ALBE *s'approche du roi d'un air d'hésitation*. Un ordre aussi imprévu à cette heure inaccoutumée? (*Il se trouble en examinant le roi de plus près.*) Et ce regard?...

LE ROI *s'est assis et a pris le médaillon sur la table*. Il regarde longtemps le duc en silence. Il est donc vrai, je n'ai pas un serviteur fidèle?

ALBE, *troublé*. Comment!

DE ROI. Je suis mortellement offensé... On le sait, et personne ne m'avertit.

ALBE, *avec un regard de surprise*. Une offense qui atteindrait mon roi, et qui aurait échappé à mes yeux ?

LE ROI *lui montre les lettres*. Connaissez-vous cette main ?

ALBE. C'est la main de don Carlos.

LE ROI, *jetant sur lui un regard pénétrant*. Ne soupçonnez-vous rien encore ? Vous n'avez averti de son ambition. Était-ce son ambition, son ambition seule que je devais redouter ?

ALBE. L'ambition est un grand, un large mot qui peut renfermer une pensée infinie !

LE ROI. Et n'avez-vous rien de particulier à me découvrir ?

ALBE, *après un instant de silence, et d'un air contraint*. Votre majesté a confié le royaume à ma garde ; je dois au royaume mes soins et mes pensées les plus intimes. Ce que je soupçonne du reste, ce que je pense ou ce que je sais, m'appartient. C'est une propriété sacrée que l'esclave, acheté comme le vassal, a le droit de refuser aux rois de la terre. Tout ce qui est clair à mes yeux n'est pas encore assez mûr pour mon roi... S'il veut être satisfait, je le prie de ne pas m'interroger comme maître.

LE ROI, *lui donnant les lettres*. Lisez.

ALBE *lit et se retourne avec terreur vers le roi*. Quel est l'insensé qui a pu remettre ce malheureux écrit entre les mains de mon roi ?

LE ROI. Quoi ! savez-vous à qui il s'adresse ? Le nom, autant que je sache, ne se trouve pas dans cette lettre ?

ALBE, *reculant interdit*. J'ai été trop prompt.

LE ROI. Vous savez ?

ALBE, *après un moment de réflexion*. Eh bien, c'en est fait : mon roi l'ordonne, je ne puis plus reculer. Je ne le nie pas... je connais la personne.

LE ROI, *se levant, avec une émotion profonde*. Dieu terrible de la vengeance, aide-moi à trouver une mort nouvelle. Leur intelligence est donc si claire, si connue du monde, si publique, que, sans se donner la peine d'examiner, on la devine du premier coup d'œil. C'en est trop. Je ne l'ai pas

su, je ne l'ai pas su. Je suis donc le dernier qui l'apprenne, le dernier de tout mon royaume...

ALBE *se jette aux pieds du roi*. Oui, mon clément souverain, je me reconnais coupable, j'ai honte d'une lâche prudence qui m'a ordonné de me taire, quand l'honneur de mon roi, la justice, la vérité, me commandaient hautement de parler. Mais puisque tout se tait, puisque le charme de la beauté enchaîne la langue de tous les hommes, j'en cours le risque : je parlerai. Je sais pourtant que les flatteuses protestations d'un fils, les attraits séduisants, les larmes d'une épouse.....

LE ROI, *avec vivacité et promptitude*. Levez-vous, je vous donne ma parole royale ; levez-vous, parlez sans effroi.

ALBE, *se levant*. Votre Majesté se rappelle peut-être encore cette scène des jardins d'Aranjuez. Vous trouvâtes la reine éloignée de toutes ses femmes, le regard troublé, seule, dans une allée écartée.

LE ROI. Ah ! que vais-je entendre ? Continuez.

ALBE. La marquise de Montdéjar fut bannie du royaume, parce qu'elle fut assez généreuse pour se sacrifier à l'instant à la reine..... Maintenant nous sommes instruits... La marquise n'avait fait qu'obéir à l'ordre de la reine. Le prince avait été là.

LE ROI, *avec emportement*. Il avait été là ? Ainsi donc ?...

ALBE. Les traces empreintes d'un homme sur le sable, qui partaient du côté gauche de cette allée, et qui allaient se perdre dans une grotte où l'on trouva un mouchoir oublié par l'enfant, éveillèrent aussitôt le soupçon ; un jardinier avait rencontré le prince à l'instant même où Votre Majesté paraissait dans le bosquet.

LE ROI, *revenant à lui après une sombre réflexion*. Elle pleurait lorsque je lui laissai voir mon étonnement ; elle me fit rougir devant toute ma cour, rougir devant moi-même : par le ciel ! j'étais comme un condamné devant la vertu. (*Long et profond silence. Il s'assoit et se voile le visage.*) Oui, duc d'Albe... vous avez raison... cela pouvait me conduire à quelque chose de terrible... Laissez-moi un instant seul.

ALBE. Cela ne suffit pas encore pour décider entièrement...

LE ROI, *prenant des papiers*. Et ceci non plus, et cela, et encore cela, et tout ce concours de preuves convaincantes? Oh! c'est plus clair que le jour... Il y a longtemps que j'aurais dû le savoir..... Le crime commença lorsque je la reçus de vos mains à Madrid... Je vois encore cette figure pâle, et ce regard d'effroi arrêté sur mes cheveux blancs. Alors commença cette comédie menteuse.

ALBE. Dans sa jeune mère, le prince perdait une fiancée. Déjà il s'était bercé d'espoir, il partageait des émotions ardentes qui leur furent interdites par leur nouvelle situation. La crainte était déjà vaincue, la crainte qui, d'ordinaire, accompagne le premier aveu; et le souvenir, avec ses images chéries, donna plus de hardiesse au langage de la séduction. Unis par les rapports de l'âge et des sentiments, irrités par la même contrainte, ils obéirent plus témérairement à l'impulsion de leur amour. La politique avait attenté aux droits de leur affection; mais est-il croyable, sire, qu'ils aient reconnu le plein pouvoir du conseil d'état, et qu'ils aient réprimé la tentation d'examiner attentivement la décision de votre cabinet? Elle comptait sur l'amour, et elle reçut un diadème.

LE ROI, *offensé, avec amertume*. Vous dissertez très-bien, duc, et avec sagacité; j'admire votre éloquence, et je vous remercie... (*Il se lève et continue avec fierté et froideur.*) Vous avez raison: la reine a commis une faute grave en me cachant le contenu de ces lettres, et en me faisant un mystère de l'apparition coupable de l'infant dans le jardin. Elle a commis cette faute par une fausse générosité: je saurai la punir. (*Il sonne.*) Qui est dans le salon? Je n'ai plus besoin de vous, duc d'Albe. Retirez-vous.

ALBE. Aurais-je, par mon zèle, déplu une seconde fois à Votre Majesté?

LE ROI, *d'un page qui entre*. Faites venir Domingo. (*Le page sort.*) Je vous pardonne de m'avoir laissé craindre pendant deux minutes un crime qui peut tourner contre vous.

*Albe s'éloigne.*

## SCÈNE IV.

LE ROI, DOMINGO; *le roi va et vient pendant quelques instants pour se recueillir.*

DOMINGO *entre quelques minutes après que le duc est sorti, s'approche du roi et le regarde en silence d'un air respectueux.* Quelle joyeuse surprise pour moi, sire, de vous voir si calme, si serein !

LE ROI. Cela vous étonne ?

DOMINGO. Grâce soient rendues à la Providence de ce que mes craintes étaient sans fondement ! Maintenant je puis avoir d'autant plus d'espérance.

LE ROI. Vos craintes ? Qu'aviez-vous à craindre ?

DOMINGO. Je ne puis cacher à Votre Majesté que je connais déjà un mystère...

LE ROI, *d'un air sombre.* Vous ai-je donc déjà manifesté le désir de partager ce secret avec vous ? Qui me prévient ainsi sans y être appelé ? Sur mon honneur, c'est bien hardi.

DOMINGO. Sire, le lieu, le moyen par lequel je l'ai appris, le sceau sous lequel il m'a été remis, me disculpent au moins de cette faute. C'est au tribunal de la confession qu'il m'a été confié... confié comme un crime qui chargeait la conscience inquiète de la pénitente, et dont elle demandait pardon au ciel. La princesse déplore trop tard une action dont elle craint les suites redoutables pour la reine.

LE ROI. Vraiment ! le bon cœur ! Vous avez bien deviné pourquoi je vous ai fait appeler. Il faut que vous m'arrachiez à cet obscur labyrinthe où un zèle aveugle m'a jeté. J'attends de vous la vérité : parlez-moi ouvertement. Que dois-je croire et que dois-je résoudre ? J'exige de votre charge la vérité...

DOMINGO. Sire, lors même que la douceur de mon ministère ne m'imposerait pas l'agréable devoir de la modération, je conjurerais Votre Majesté au nom de son repos ; je la conjurerais de ne pas poursuivre cette découverte, d'abandonner à tout jamais l'examen d'un mystère qui ne peut avoir

aucune solution heureuse. Ce que l'on en sait d'à présent peut être pardonné. Un mot du roi, et la reine n'a pas eu tort. La volonté du roi donne la vertu comme le bonheur, et si le roi montre toujours le même calme, il anéantira par là les rumeurs que la calomnie s'est permises.

LE ROI. Des rumeurs? Sur moi et parmi mon peuple?

DOMINGO. Mensonges! damnables mensonges! je le jure. Cependant il y a des cas où la croyance du peuple, fût-elle même dénuée de preuves, a l'importance de la vérité.

LE ROI. Par le ciel! et ce serait ici un de ces cas!

DOMINGO. Une bonne renommée est le précieux, l'unique bien que la reine pourrait disputer à la femme d'un bourgeois.

LE ROI. Là-dessus, j'espère, il n'y a rien à craindre. (*Il jette un regard de doute sur Domingo. Après un moment de silence.*) Chapelain, j'ai encore quelque chose de fâcheux à apprendre de vous; point de retard. Voilà longtemps que je lis un malheur sur votre visage; quel qu'il soit, dites-le. Ne me laissez pas plus longtemps à la torture. Que croit le peuple?

DOMINGO. Encore une fois, sire, le peuple peut se tromper, et il se trompe certainement. Ce qu'il affirme ne doit pas ébranler le roi..... Seulement qu'on ait osé dire de telles choses!...

LE ROI. Quoi! faut-il que j'implore si longtemps une goutte de poison?

DOMINGO. Le peuple pense encore à cette époque où Votre Majesté fut si près de mourir... Trente semaines plus tard, il apprend l'heureuse délivrance... (*Le roi se lève et sonne. Le duc d'Albe entre; Domingo se trouble.*) Je suis étonné, sire.

LE ROI, *allant au devant du duc.* Tolède, vous êtes un homme; défendez-moi de ce prêtre.

DOMINGO. (*Le duc d'Albe et lui échangent des regards embarrassés. Après un moment de silence.*) Si nous avions pu savoir d'avance que cette nouvelle serait funeste à celui qui la porterait...

LE ROI. Bâtard, dites-vous? J'étais à peine échappé à la mort quand elle s'est sentie mère. Comment! à cette époque, si je ne me trompe, vous rendiez dans toutes les églises des actions de grâces à saint Dominique pour le miracle qu'il avait opéré en moi. Ce qui était un miracle alors a-t-il cessé de l'être? alors donc vous mentiez ou vous mentez aujourd'hui? A quoi désirez-vous que je croie à présent? Oh! je vous devine; si le complot eût été mûr alors, c'en était fait de la gloire de votre saint patron.

ALBE. Le complot!

LE ROI. Vous vous seriez rencontrés à présent dans la même opinion, avec une conformité sans exemple, et vous ne seriez pas d'intelligence? Vous voulez me le persuader, à moi? Il faudrait donc que je n'eusse pas remarqué avec quelle avidité et quel acharnement vous vous précipitiez sur votre proie? quelle volupté vous éprouviez à vous repaître de ma douleur et des transports de ma colère? il faudrait que je n'eusse pas remarqué avec quel zèle le duc brûle de ravir la faveur destinée à mon fils? et comme ce saint homme voulait armer sa petite passion du bras puissant de ma colère? Me regardez-vous comme un arc que l'on peut tendre à son gré? J'ai aussi ma volonté, et si je dois douter, laissez-moi commencer par vous.

ALBE. Notre fidélité ne s'attendait pas à une telle interprétation.

LE ROI. Votre fidélité! La fidélité avertit du crime dont on est menacé; la vengeance parle de celui qui est accompli. Ecoutez-moi, qu'ai-je gagné à votre empressement?... Si ce que vous me dites est vrai, que me reste-t-il à attendre, si ce n'est la douleur du divorce ou le triste triomphe de la vengeance?... Mais non, vous n'avez que des craintes; vous ne me donnez que des soupçons incertains... Vous me laissez au bord de l'enfer, et vous fuyez.

DOMINGO. D'autres preuves sont-elles possibles quand on ne peut avoir le témoignage des yeux?

LE ROI, *d'un ton sérieux, après un moment de silence, se tournant vers Domingo.* Je rassemblerai les grands de mon

royaume et je présiderai moi-même le tribunal. Présentez-vous alors, si vous en avez le courage, et accusez-la d'adultère. Elle mourra sans miséricorde, et l'enfant mourra aussi ; mais, faites-y attention, si elle peut se justifier, vous mourrez vous-même. Voulez-vous rendre par un tel sacrifice hommage à la vérité ? décidez-vous. Vous ne le voulez pas, vous restez muet ? vous ne le voulez pas ? Vous avez le zèle du mensonge.

ALBE, *qui est demeuré à l'écart, avec calme et froideur.* Je le veux.

LE ROI *se retourne vers lui avec surprise et le regarde fixement.* Cela est hardi. Cependant, je songe que vous avez exposé votre vie à tant de rudes combats pour des motifs bien moins importants ; vous l'avez exposée avec la légèreté d'un joueur de dés pour le néant de la gloire. Qu'est-ce que la vie pour vous ? Je ne livrerai point le sang royal à un insensé qui n'a rien à espérer que de relever sa modeste destinée. Je rejette votre sacrifice. Allez, allez, et attendez mes ordres dans la chambre d'audience.

*Ils sortent tous deux.*

## SCÈNE V.

LE ROI, *seul.* Maintenant, Providence clémente ! donne-moi un homme ; tu m'as déjà beaucoup donné, maintenant, donne-moi un homme. Toi, tu es seule, car tes regards sondent ce qui est caché. Moi, je te demande un ami, car je ne suis pas comme toi qui connais tout ; tu sais ce que sont pour moi les auxiliaires que tu as soumis à mes ordres ; ce qu'ils pouvaient faire pour moi, ils l'ont fait. Leurs vices apprivoisés et tenus en bride servent à mes desseins, comme les tempêtes servent à purger le monde. J'ai besoin de la vérité ; chercher sa source paisible sous les sombres débris de l'erreur n'est pas le sort des rois. Donne-moi l'homme rare, l'homme au cœur pur et ouvert, à l'esprit clairvoyant, au regard ferme qui m'aidera à la découvrir... Je jette les dés ; parmi les milliers d'hommes qui tourbillonnent autour du soleil de la royauté, fais que j'en trouve un seul. (*Il ouvre*

*une cassette, prend un registre, et après l'avoir longtemps feuilleté.)* Rien que des noms..... il n'y a là que des noms, et pas même la mention des services qui les ont fait inscrire dans ce registre. Quoi de plus facilement oublié que la reconnaissance? Cependant, dans cet autre registre, je lis chaque faute soigneusement inscrite. Comment! à quoi sert? le souvenir de la vengeance a-t-il besoin d'un pareil secours? *(Il continue à lire.)* Le comte d'Egmont! pourquoi se trouve-t-il ici? La victoire de Saint-Quentin est depuis longtemps effacée; je le rejette parmi les morts. *(Il efface ce nom et l'écrit dans un autre registre. Il continue à lire.)* Marquis de Posa..... Posa? A peine me souviens-je de cet homme! Et son nom est marqué deux fois! preuve que je le destinais à un grand but. Est-il possible que cet homme se soit jusqu'à présent soustrait à ma présence? qu'il ait évité les regards de son royal débiteur? Par le ciel! c'est dans toute l'étendue de mes états le seul homme qui n'ait pas besoin de moi. S'il eût recherché la fortune ou les honneurs, il y a longtemps qu'il aurait paru devant mon trône. Me hasarderais-je avec cet homme bizarre? Celui qui peut se passer de moi pourra me dire la vérité.

*Il sort.*

## SCÈNE VI.

*Salle d'audience.*

DON CARLOS *s'entretenant avec* LE PRINCE DE PARME, LES DUCS D'ALBE, FERIA, MEDINA SIDONIA, LE COMTE DE LERME *et quelques autres grands, avec des papiers à la main; tous attendant le roi.*

MEDINA SIDONIA, *que tout le monde évite, se tourne vers le duc d'Albe, qui va et vient seul à l'écart.* Vous avez déjà parlé au roi, duc; comment l'avez-vous trouvé disposé?

ALBE. Très-mal pour vous et vos nouvelles.

MEDINA SIDONIA. Sous le feu des canons anglais j'étais plus à mon aise que sur ce parquet. *(Carlos, qui l'a observé en silence avec intérêt, va à lui et lui prend la main.)* Je vous

remercie de cœur, prince, pour ces larmes généreuses; vous voyez comme chacun me fuit. Maintenant ma perte est résolue.

CARLOS. Espérez mieux, mon ami, de la bonté de mon père et de votre innocence.

MEDINA SIDONIA. Je lui ai perdu une flotte telle que la mer n'en avait encore point vue. Qu'est-ce qu'une tête comme la mienne près de soixante-dix galions abîmés? Mais, prince, cinq fils de la plus belle espérance comme vous... c'est là ce qui me brise le cœur.

### SCÈNE VII.

LE ROI *entre en costume royal. Les précédents. Tous se découvrent et se rangent des deux côtés, formant autour de lui un demi-cercle. Grand silence.*

LE ROI, *jetant un regard rapide sur ce cercle. Couvrez-vous. (Don Carlos et le prince de Parme s'avancent les premiers et baisent la main du roi; il se tourne vers le dernier avec un air affectueux sans vouloir remarquer son fils.)* Votre mère, mon neveu, désire savoir si l'on est content de vous à Madrid.

PARME. Elle ne doit pas le demander avant l'issue de ma première bataille.

LE ROI. Soyez tranquille, votre tour viendra, quand ces tiges se briseront. (*Au duc de Feria.*) Que m'apportez-vous?

FERIA, *courbant un genou devant le roi.* Le grand commandeur de l'ordre de Calatrava est mort ce matin; je rapporte sa croix.

LE ROI *prend l'ordre et regarde autour de lui.* Qui maintenant est le plus digne de la porter? (*Il fait signe au duc d'Albe, qui fléchit le genou devant le roi, et il lui met le collier au cou.*) Duc, vous êtes mon premier capitaine. Ne soyez rien de plus, et ma faveur ne vous manquera jamais. (*Il aperçoit le duc de Medina Sidonia.*)

MEDINA SIDONIA *s'approche en tremblant, et s'agenouille*

*devant le roi, la tête baissée.* Voici, grand roi, tout ce que je rapporte de l'Armada et de la jeunesse espagnole.

LE ROI, *après un moment de silence.* Dieu est au-dessus de moi. Je vous ai envoyé contre les hommes et non pas contre les écueils et la tempête. Soyez le bienvenu à Madrid. (*Il lui donne sa main à baiser.*) Je vous remercie de m'avoir conservé en vous un digne serviteur. Je le reconnais pour tel, messieurs, et je veux qu'il soit reconnu pour tel. (*Il lui fait signe de se lever et de se couvrir, puis il se tourne vers les autres.*) Qu'y a-t-il encore? (*A don Carlos et au prince de Parme.*) Je vous salue, princes. (*Ils sortent. Les autres grands s'approchent, mettent un genou en terre, et lui présentent leurs papiers. Il y jette un coup d'œil, et les donne au duc d'Albe.*) Vous me les remettrez dans mon cabinet. Est-ce fini? (*Personne ne répond.*) Comment se fait-il donc que le marquis de Posa ne se montre jamais parmi mes grands? Je sais fort bien que ce marquis de Posa m'a servi avec honneur. Peut-être ne vit-il plus. Pourquoi ne paraît-il pas?

LERME. Le chevalier est nouvellement revenu d'un voyage à travers toute l'Europe. Il est en ce moment à Madrid, et n'attend qu'un jour d'audience publique pour se mettre aux pieds de son roi.

ALBE. Le marquis de Posa? Oui, sire, c'est ce hardi chevalier de Malte, dont la renommée raconte une action éclatante. Lorsque, sur l'ordre du grand-maître, les chevaliers se rendirent dans leur île assiégée par Soliman, ce jeune homme, alors âgé de dix-huit ans, s'échappe de l'université d'Alcala, et se présente, sans avoir été convoqué, devant La Valette. On m'a acheté ma croix, dit-il, je veux la mériter. Il fut un des quarante chevaliers qui, en plein jour, dans le fort Saint-Elme, soutinrent trois assauts contre Psali, Uluciali, Hassem et Mustapha. Le fort étant emporté, et tous les chevaliers tombés autour de lui, il se jette à la mer, et revient seul à La Valette. Deux mois après, l'ennemi abandonna l'île, et le chevalier retourna achever ses études.

FERRIA. C'est aussi ce marquis de Posa qui plus tard décou-

vrit la fameuse conspiration de Catalogne, et, par sa seule activité, conserva à la couronne la plus importante partie du royaume.

LE ROI. Je suis surpris... Qu'est-ce donc que cet homme qui a fait tout cela, et qui, sur trois personnes que j'interroge, n'a pas un seul envieux ? Certes, cet homme a le caractère le plus rare, ou il n'en a aucun. Pour l'amour du merveilleux, je veux lui parler. (*Au duc d'Albe.*) Après la messe, amenez-le dans mon cabinet. (*Le duc sort; le roi appelle Feria.*) Prenez ma place dans le conseil privé. (*Il sort.*)

FERIA. Le roi est aujourd'hui d'une grande bonté.

MEDINA SIDONIA. Dites que c'est un Dieu... Il l'a été pour moi.

LERME. Que vous méritez bien votre bonheur, amiral ! J'y prends la plus vive part.

UN DES GRANDS. Et moi aussi.

UN SECOND. Et moi aussi, en vérité.

UN TROISIÈME. Le cœur me battait. Un si digne capitaine !

LE PREMIER. Le roi ne vous a point fait de faveur, il n'a été que juste.

LERME, *en s'en allant, à Medina Sidonia.* Combien deux mots vous ont tout à coup enrichi ! *Ils sortent.*

## SCÈNE VIII.

Le cabinet du roi.

LE MARQUIS DE POSA *et* LE DUC D'ALBE.

LE MARQUIS, *en entrant.* Il veut me voir ? Moi ? Cela ne peut être. Vous vous trompez de nom. Et que veut-il donc de moi ?

ALBE. Il veut vous connaître.

LE MARQUIS. De la curiosité, alors. — C'est dommage de perdre ainsi le temps ; la vie est si tôt finie !

ALBE. Je vous abandonne à votre bonne étoile. Le roi est entre vos mains. Profitez aussi bien que vous pourrez de ce

moment, et, s'il est perdu, n'en attribuez la faute qu'à vous.  
(*Il s'éloigne.*)

## SCÈNE IX.

LE MARQUIS, *seul*. Très-bien dit, duc ! Il faut mettre à profit le moment qui ne se présente qu'une fois. Ce courtisan me donne, en vérité, une bonne leçon, si ce n'est dans son sens, au moins dans le mien. (*Après s'être promené un instant.*) Mais comment suis-je ici ? Est-ce seulement par un bizarre caprice du sort que je vois mon image se refléter dans cette glace ? Sur un million d'hommes, il va me prendre, moi, contre toute vraisemblance, et me fait revivre dans la mémoire du roi ? Est-ce un hasard seulement ? C'est peut-être plus. Et qu'est-ce que le hasard, sinon la pierre brute à laquelle la main du sculpteur donne la vie ? La Providence accorde le hasard, l'homme doit l'employer à son but. Qu'importe ce que le roi peut me vouloir ? Je sais ce que je dois faire avec le roi... Et quand ce ne serait qu'une étincelle de vérité hardiment lancée dans l'âme du despote, combien ne peut-elle pas porter de fruits sous la main de la Providence ! Ainsi, ce qui m'a paru d'abord si étrange pourrait me conduire à un but parfait. Que cela soit ou non, n'importe, j'agirai avec cette croyance. (*Il fait quelques tours dans la chambre, et s'arrête en silence devant un tableau. Le roi paraît dans un salon voisin, où il donne des ordres, puis il s'avance, s'arrête à la porte, et regarde longtemps le marquis, qui ne le voit pas.*)

## SCÈNE X.

LE ROI et LE MARQUIS DE POSA. (*Dès que le marquis aperçoit le roi, il s'avance vers lui, pose un genou en terre, et se lève sans aucun signe d'embarras.*)

LE ROI *le regarde d'un air étonné*. Vous m'avez donc déjà parlé ?

LE MARQUIS. Non.

LE ROI. Vous avez rendu des services à ma couronne ; pour-

quoi vous dérober à ma reconnaissance ? Tant d'hommes se pressent dans mon souvenir ! Dieu seul sait tout ! C'était à vous à rechercher les regards de votre roi. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

LE MARQUIS. Il y a deux jours, sire, que je suis de retour dans le royaume.

LE ROI. Je ne veux pas rester le débiteur de ceux qui me servent. Demandez-moi une grâce.

LE MARQUIS. Je jouis des lois.

LE ROI. C'est un droit dont jouit aussi le meurtrier.

LE MARQUIS. Mais combien plus le bon citoyen ! Sire, je suis content.

LE ROI, *à part*. Un grand sentiment de soi-même et une courageuse hardiesse ! Par le ciel ! il fallait s'y attendre. Je veux que l'Espagnol soit fier, et je le souffre volontiers, même quand le vase déborde... (*Au marquis.*) On me dit que vous avez quitté mon service.

LE MARQUIS. Je me suis retiré pour faire de la place à un plus digne.

LE ROI. Cela me fait de la peine. Lorsque de tels esprits rentrent dans l'oisiveté, quelle perte pour mes états !... Peut-être craignez-vous de manquer la sphère digne de votre nature.

LE MARQUIS. Oh ! non. Je suis certain que le connaisseur expérimenté, celui qui est habitué à éprouver ses matériaux et l'âme des hommes ; aurait vu dès le premier coup d'œil en quoi je pouvais ou non lui être utile. Je sens avec une humble reconnaissance la grâce que me fait votre majesté en ayant de moi cette haute opinion. Cependant... (*Il s'arrête.*)

LE ROI. Vous réfléchissez ?

LE MARQUIS. Je ne suis pas, je l'avoue, sire, préparé à revêtir tout à coup du langage d'un de vos sujets ce que j'ai pensé comme citoyen du monde ; car, lorsque je rompis pour toujours avec le pouvoir, je me crus aussi délivré de la nécessité de lui expliquer les motifs de cette détermination.

LE ROI. Ces motifs sont-ils si frivoles ? craignez-vous de les exposer ?

LE MARQUIS. Si j'avais le temps, sire, de les développer complètement, je risquerais tout au plus ma vie. Mais je vous dirai la vérité, si vous ne me refusez pas cette faveur. J'ai à choisir entre votre disgrâce et votre dédain. S'il faut me décider, j'aime mieux paraître criminel qu'insensé à vos yeux.

LE ROI, *avec curiosité*. Eh bien ?

LE MARQUIS. Je ne puis être serviteur des princes. (*Le roi le regarde avec surprise.*) Je ne veux point tromper l'acheteur, sire. Si vous daignez m'employer, vous ne voulez que des actions pesées d'avance ; vous ne voulez que mon bras et mon courage sur les champs de bataille, ma tête dans les conseils. Le but de mes actions ne doit plus être dans mes actions même, mais dans l'accueil qu'elles trouveront auprès du trône. Pour moi, la valeur a sa vertu à elle. Le bonheur que le roi ferait par mes mains, je le produirais moi-même, ce serait pour moi une œuvre d'inclination, une joie, non pas un devoir. Est-ce là votre pensée ? Pouvez-vous souffrir une action étrangère dans votre création ? et moi dois-je m'abaisser à n'être que le ciseau, quand je pourrais être l'artiste ? J'aime l'humanité, et, dans les monarchies, je ne dois aimer que moi-même.

LE ROI. Cette chaleur est louable. Vous voudriez faire le bien. Peu importe aux patriotes, aux sages, de quelle manière il se fait. Cherchez dans mon royaume un poste qui vous permette de satisfaire cette noble impulsion.

LE MARQUIS. Je n'en vois aucun.

LE ROI. Comment !

LE MARQUIS. Ce que Votre Majesté veut répandre par mes mains, c'est le bonheur des hommes. Mais est-ce le même bonheur que je leur désire dans la pureté de mon amour ? Devant un tel bonheur la majesté des rois tremblerait. Non, la politique des trônes leur en a fait un nouveau, un bonheur qu'elle est encore assez riche pour leur distribuer. Elle a aussi jeté dans le cœur des hommes de nouveaux penchants

qui se contentent de ce bonheur. Elle frappe de son empreinte la vérité, la vérité qu'elle peut souffrir, et toutes les empreintes qui ne ressemblent pas à celle-là sont rejetées. Mais ce qui satisfait la couronne me suffit-il? Mon amour fraternel pour l'homme peut-il avoir recours au rapetissement de l'homme? Puis-je le croire heureux avant qu'il lui soit permis de penser? Ne me choisissez donc pas, sire, pour répandre ce bonheur frappé à votre coin. Je me refuse à distribuer cette monnaie. Je ne puis être serviteur des princes.

LE ROI, *avec vivacité*. Vous êtes un protestant!

LE MARQUIS, *après quelques réflexions*. Votre croyance, sire, est aussi la mienne. (*Il s'arrête un moment.*) Je suis mal compris; c'est là ce que je craignais. Vous voyez que ma main a levé le voile des mystères de la royauté. Qui peut vous répondre que je regarderai encore comme sacré ce qui a cessé de m'effrayer? Je parais dangereux parce que j'ai réfléchi sur moi-même. Je ne le suis pas, sire; mes vœux sont renfermés ici. (*Il met la main sur son cœur.*) Cette ridicule rage d'innovation qui augmente le poids des chaînes qu'elle ne peut briser n'échauffera jamais son sang. Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal. Je suis un citoyen des siècles à venir. Une peinture peut-elle troubler votre repos? que votre souffle l'efface.

LE ROI. Suis-je le premier à qui vous vous soyez montré sous cet aspect?

LE MARQUIS. Sous cet aspect, oui.

LE ROI *se lève, fait quelques pas et s'arrête devant le marquis*. Ce langage est du moins nouveau. La flatterie s'épuise; l'imitation rabaisse l'homme de mérite... On essaye une fois le contraire. Pourquoi pas? ce qui surprend fait fortune. Si vous l'entendez ainsi, bien; j'établirai un nouvel office pour l'esprit fort...

LE MARQUIS. Je vois, sire, quelle petite, quelle humiliante opinion vous avez de la dignité de l'homme! Dans le langage même de l'homme libre, vous ne découvrez qu'un artifice de la flatterie, et je crois savoir qui vous porte à cela. Les hommes vous y ont contraint. Ils ont volontairement abdiqué

leur noblesse ; ils sont volontairement descendus à ce degré inférieur ; ils fuient avec effroi devant l'ombre de leur dignité intérieure ; ils se plaisent dans leurs misères ; ils parent leurs chaînes avec une lâche habileté, et les porter avec convenance s'appelle parmi eux vertu. C'est ainsi que vous avez reçu le monde, c'est ainsi qu'il avait été transmis à votre glorieux père. Comment après cette douloureuse mutilation l'homme pouvait-il être honoré par vous ?

LE ROI. Je trouve du vrai dans ces paroles.

LE MARQUIS. Mais le tort est d'avoir changé l'homme, œuvre des mains du Créateur, en une œuvre de vos mains, et de vous être donné pour Dieu à cette créature de nouvelle façon. Vous vous êtes alors mépris en une chose : vous êtes resté homme, homme sorti des mains du Créateur ; vous avez continué à éprouver les souffrances et les désirs des mortels, vous aviez besoin de sympathie, et que peut-on offrir à un Dieu, sinon la crainte et les prières ? Déplorable changement ! fatale intervention de la nature ! vous avez fait de l'homme une corde de votre instrument ; qui donc avec vous partagera le sentiment de l'harmonie ?

LE ROI. Par le ciel ! il me saisit le cœur.

LE MARQUIS. Mais pour vous ce sacrifice n'est rien ; vous êtes par là seul, unique de votre espèce. A ce prix, vous êtes un dieu... Et quelle chose terrible, s'il n'en était pas ainsi ! Si à ce prix, si par la perte du bonheur de tant de millions d'hommes vous n'aviez rien à gagner, si la liberté que vous avez anéantie était la seule chose qui pût satisfaire vos désirs. Je vous prie, sire, de me permettre de me retirer. Mon sujet m'entraîne. Mon cœur est plein ; il y a trop de charme à me trouver devant le seul être auquel je puisse l'ouvrir. (*Le comte de Lerme entre et dit à voix basse quelques mots au roi ; celui-ci lui fait signe de s'éloigner et reprend son attitude.*)

LE ROI, *au marquis, après que Lerme est parti.* Achevez.

LE MARQUIS, *après un moment de silence.* Je sens, sire, tout le prix...

LE ROI. Achevez, vous avez encore à me parler.

LE MARQUIS. Je suis revenu, sire, tout récemment de la Flandre et du Brabant. Quelle riche et florissante province ! C'est un grand, un puissant peuple, et en même temps un bon peuple. Être le père de ce peuple, me disais-je, doit être une joie céleste... Et alors mon pied heurte des ossements humains brûlés. (*Il s'arrête ; ses yeux se reposent sur le roi, qui essaye de répondre à son regard, mais qui, saisi et troublé, baisse les yeux.*) Vous avez raison, vous devez avoir raison. Que vous ayez pu accomplir ce que vous regardiez comme votre devoir, voilà ce qui m'a pénétré d'une affreuse admiration. Oh ! c'est dommage que la victime qui roule dans son sang ne puisse entonner un chant de louanges à l'esprit du sacrificateur ! C'est dommage que l'histoire du monde soit écrite par des hommes seulement, et non point par des êtres d'une nature supérieure ! Des siècles plus doux remplaceront celui de Philippe et amèneront une sagesse plus douce ; le bonheur des citoyens s'accordera avec la grandeur des princes, l'état deviendra avare de ses enfants et la nécessité elle-même sera humaine.

LE ROI. Et lorsque ces siècles humains paraîtront, croyez-vous que j'aurai à trembler devant celui-ci ? Regardez autour de vous dans mon Espagne ! Le bonheur des citoyens y fleurit dans une paix sans nuage, et je veux donner ce repos à la Flandre.

LE MARQUIS, *vivement*. Le repos d'un cimetière !... Et vous espérez finir ce que vous avez commencé ! Vous espérez arrêter le mouvement actuel de la chrétienté, le printemps universel qui rajeunit la face du monde ? Seul dans toute l'Europe, vous voulez vous jeter au-devant de cette roue des destinées du monde qui poursuit incessamment son cours ? Vous voulez qu'un bras humain l'enraye ? C'est ce que vous ne ferez point. Déjà des milliers d'hommes ont fui de vos états, pauvres mais joyeux. Les citoyens que vous avez perdus à cause de leurs croyances étaient les plus nobles. Elisabeth tend des bras maternels à ces fugitifs, et la terrible Angleterre prospère par l'industrie des enfants de notre contrée. Privée du travail actif des nouveaux chrétiens, Grenade

est déserte, et l'Europe triomphe de voir son ennemi saignant des blessures qu'il s'est faites lui-même. (*Le roi est ému, le marquis s'en aperçoit, et s'approche de lui.*) Vous voulez travailler pour l'éternité, et vous semez la mort. Cette œuvre de contrainte ne pourra survivre à celui qui l'a entreprise. Vous construisez votre édifice pour des ingrats. En vain vous aurez livré un rude combat à la nature ; en vain vous aurez sacrifié à vos projets destructeurs une vie royale et tant de royales vertus, l'homme est plus que vous ne croyez : il brisera le joug de son long sommeil, et, réclamant ses droits sacrés, il unira votre nom à ceux des Néron et des Busiris ; et cela m'afflige, car vous étiez bon.

LE ROI. Qui vous a donné cette certitude ?

LE MARQUIS, *avec feu*. Oui, par le Dieu tout-puissant ! Oui, oui, je le répète. Donnez-nous ce que vous nous avez pris. Soyez généreux comme le fort, et laissez le bonheur des hommes tomber de vos mains. Laissez les esprits mûrir dans votre large édifice. Rendez-nous ce que vous nous avez pris ; vous serez roi d'un million de rois. (*Il s'approche du roi avec hardiesse et fixe sur lui un regard ferme et ardent.*) Oh ! que ne puis-je avoir sur les lèvres l'éloquence de ces milliers d'hommes dont le sort se décide dans cette heure solennelle ! Que ne puis-je faire une flamme de l'éclair que je remarque dans vos yeux ! Abandonnez cette apothéose contre nature qui nous anéantit. Soyez pour nous l'exemple de ce qui est éternel et vrai ! Jamais, jamais un mortel n'eut autant de pouvoir à employer aussi divinement. Tous les rois de l'Europe rendent hommage au nom espagnol. Marchez à la tête des rois de l'Europe. Un trait de plume de cette main et la terre est de nouveau créée. Donnez-nous la liberté de penser. (*Il se jette à ses pieds.*)

LE ROI, *surpris*. Étrange enthousiaste ! Mais levez-vous... Je...

LE MARQUIS. Regardez autour de vous la nature dans sa splendeur, elle est fondée sur la liberté ; et comme elle est riche par la liberté ! Le grand Créateur jette le vermissoau dans une goutte de rosée, et le laisse s'agiter à son gré dans

le domaine de la mort et de la corruption. Que votre création est petite et misérable ! Le bruit d'une feuille effraye le maître de la chrétienté. Il faut que vous trembliez devant chaque vertu ; lui, plutôt que de troubler le ravissant aspect de la liberté, il laisse le triste cortège des maux se déchaîner sur son univers ; lui qui a tout fait, on ne le voit pas, il se cache discrètement sous d'éternelles lois. L'esprit fort les voit, mais ne le voit pas. Pourquoi un Dieu ? dit-il ; le monde se suffit à lui-même, et nulle dévotion chrétienne ne lui rend un plus grand hommage que ce blasphème de l'esprit fort.

LE ROI. Et voulez-vous entreprendre de former dans mes états ce modèle, élevé au-dessus de l'humanité ?

LE MARQUIS. Vous le pouvez, et qui le pourrait, si ce n'est vous ? Consacrez au bonheur des peuples ce pouvoir qui pendant si longtemps n'a fructifié que pour la grandeur du trône. Rendez à l'humanité la noblesse qu'elle a perdue ; que le citoyen soit de nouveau ce qu'il était auparavant, le but de la royauté. Qu'il ne soit pas lié par d'autre devoir que par les droits sacrés de ses frères. Quand l'homme rendu à lui-même reprendra le sentiment de sa dignité, quand les vertus fières et élevées de la liberté se développeront, quand vous aurez, sire, rendu votre royaume le plus heureux de tous, alors votre devoir sera de subjuguier le monde.

LE ROI, *après un long silence*. Je vous ai laissé parler jusqu'à la fin. Le monde, je le vois bien, se peint dans votre tête autrement que dans celle des autres hommes. Aussi ne veux-je pas vous soumettre à la mesure ordinaire. Je suis le premier à qui vous ayez révélé votre pensée la plus intime. Je le crois parce que je le suis. En faveur de la réserve qui vous a fait taire jusqu'à ce jour de telles opinions conçues avec tant de chaleur, en faveur de cette modeste réserve, je veux oublier, jeune homme, que je les ai apprises et comment je les ai apprises. Levez-vous ; je veux répondre à la précipitation du jeune homme, non pas en roi, mais en vieillard. Je le veux, parce que je le veux. Le poison même dans une bonne nature peut produire un heureux résultat. Mais fuyez mon inquisition. Je verrais avec douleur...

LE MARQUIS. Réellement, avec douleur ?

LE ROI. Je n'ai jamais vu un tel homme. Non, non, marquis. Vous me traitez trop rudement. Je ne veux pas être un Néron, je ne veux pas l'être, je ne veux pas l'être envers vous. Tout bonheur ne périra pas sous ma domination, vous-même vous pourrez sous mes yeux continuer à être un homme.

LE MARQUIS, *vivement*. Et mes concitoyens, sire ? Ah ! il ne s'agissait pas de moi, ce n'est pas ma cause que j'ai voulu plaider. — Et vos sujets, sire ?

LE ROI. Puisque vous savez si bien comment la postérité me jugera, qu'elle apprenne aussi par vous comment je traitais les hommes quand j'en trouvais un.

LE MARQUIS. Oh ! que le plus juste des rois ne soit pas en même temps le plus injuste dans votre Flandre ! Il y a des milliers de citoyens meilleurs que moi. Aujourd'hui seulement oserai-je le dire ? grand roi, vous voyez peut-être pour la première fois sous un aspect plus doux la liberté.

LE ROI, *avec une gravité douce*. Rien de plus là-dessus, jeune homme. Je sais que vous penserez autrement quand vous connaîtrez les hommes comme moi. Cependant je vous verrais à regret pour la dernière fois. Comment m'y prendrai-je pour vous attacher à moi ?

LE MARQUIS. Laissez-moi comme je suis. Que serais-je pour vous, si vous me séduisiez aussi ?

LE ROI. Je ne supporte pas cet orgueil. Dès aujourd'hui vous êtes à mon service. Point de réplique, je le veux. (*Après un moment de silence.*) Mais comment ? Que voulais-je donc ? N'est-ce pas la vérité que je voulais ? et je trouve plus encore... Vous m'avez vu sur mon trône, marquis, mais non pas dans ma maison. (*Le marquis semble se recueillir.*) Je vous comprends... Mais quand je serais le plus malheureux des pères, ne puis-je pas être un heureux époux ?

LE MARQUIS. Si un fils de la plus belle espérance, si la possession de la femme la plus digne d'amour peuvent donner à un mortel le droit d'être appelé heureux, vous avez, sire, plus que personne ce double bonheur.

LE ROI, *d'un air sombre*. Non, je ne l'ai pas, je ne l'ai pas. Je ne l'ai jamais si bien senti qu'à présent.

LE MARQUIS. Le prince a l'âme noble et pure ; je ne l'ai jamais vu autrement.

LE ROI. Mais moi... Aucune couronne ne peut compenser ce qu'il m'a ravi... Une reine si vertueuse !

LE MARQUIS. Qui oserait, sire ?

LE ROI. Le monde, la calomnie, moi-même !... Voici des témoignages irrécusables qui la condamnent ; d'autres sont préparés et me font craindre la découverte la plus terrible... Mais, marquis, j'ai de la peine, de la peine à croire à un seul témoin qui l'accuse... Si elle l'aime, si elle a pu être capable de tomber si bas dans le déshonneur ?... Oh ! combien il m'est permis de croire qu'une Éboli peut la calomnier ! Le prêtre ne la hait-il pas ainsi que mon fils, et ne sais-je pas que Albe couve la vengeance ? Ma femme vaut mieux qu'eux tous.

LE MARQUIS. Sire, il y a quelque chose dans l'âme de la femme qui s'élève au-dessus de toutes les apparences et de toutes les calomnies... C'est la vertu de la femme.

LE ROI. Oui, c'est ce que je dis aussi. Pour tomber aussi bas qu'on accuse la reine d'être tombée, il en coûte beaucoup. Les liens sacrés de l'honneur ne se rompent point aussi facilement qu'on voudrait me le persuader. Vous connaissez les hommes, marquis. Un homme tel que vous me manque depuis longtemps. Vous êtes bon, confiant, et pourtant vous connaissez les hommes... Voilà pourquoi je vous ai choisi.

LE MARQUIS, *surpris et effrayé*. Moi, sire !

LE ROI. Vous avez été devant votre maître, et vous n'avez rien demandé pour vous, rien. C'est chose nouvelle près de moi... Vous serez juge. La passion n'égarera pas vos yeux. Introduisez-vous près de mon fils, sondez le cœur de la reine. Je vous enverrai un plein pouvoir pour l'entretenir en secret. En attendant, vous êtes mon chambellan. (*Il sonne.*)

LE MARQUIS. Si je puis emporter une espérance fondée, ce jour est le plus beau de ma vie.

LE ROI *lui donne sa main à baiser*. Il n'est pas perdu

dans la mienne. (*Le marquis se lève et se retire. Le comte de Lérme entre.*) Le chevalier entrera désormais sans être annoncé.

---

## ACTE QUATRIÈME.

---

### SCÈNE I.

Un salon chez la reine.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA COMTESSE FUENTES *et d'autres dames.*

LA REINE, *se levant, à la grande maîtresse.* On ne trouve donc pas la clef? Alors il faudra briser la cassette, et cela de suite. (*Elle aperçoit la princesse Éboli, qui s'approche et lui baise la main.*) Soyez la bienvenue, chère princesse; je me réjouis de vous voir rétablie... Mais vous êtes encore très-pâle.

FUENTES, *avec malignité.* C'est la suite de cette méchante fièvre qui attaque violemment les nerfs; n'est-ce pas, princesse?

LA REINE. J'ai beaucoup souhaité d'aller vous voir, ma chère, mais je n'ai pas osé.

OLIVARÈS. La princesse d'Éboli n'a pas manqué de société.

LA REINE. Je le crois volontiers. Mais, qu'avez-vous? vous tremblez?

ÉBOLI. Rien, rien du tout, madame. Je vous demande la permission de me retirer.

LA REINE. Vous nous le cachez; mais vous êtes plus malade que vous ne voulez nous le faire croire. C'est une fatigue pour vous de rester debout. Aidez-la, comtesse, à s'asseoir sur ce tabouret.

ÉBOLI. Je serai mieux en plein air.

*Elle sort.*

LA REINE. Suivez-la, comtesse. Comme elle est changée !  
(*Un page entre et parle à la duchesse, qui se tourne du côté de la reine.*)

OLIVARÈS. Le marquis de Posa, madame. Il vient de la part du roi.

LA REINE. Je l'attends. (*Le page sort et ouvre la porte au marquis.*)

## SCÈNE II.

LE MARQUIS DE POSA, *les précédents.* (*Le marquis met le genou en terre devant la reine, qui lui fait signe de se lever.*)

LA REINE. Quel est l'ordre de mon roi ? Puis-je publiquement...

LE MARQUIS. C'est à sa majesté seule que je dois parler.  
(*Les dames s'éloignent sur un signe de la reine.*)

## SCÈNE III.

### LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE, *avec surprise.* Comment ? Dois-je en croire mes yeux, marquis ? Vous êtes envoyé à moi par le roi ?

LE MARQUIS. Cela paraît étrange à Votre Majesté ? A moi, pas du tout.

LA REINE. Le monde est sorti de sa route. Vous et lui !... Je dois avouer...

LE MARQUIS. Cela semble bizarre ? C'est possible. Le temps actuel est fécond en choses plus étonnantes.

LA REINE. Plus étonnantes ! je le crois à peine.

LE MARQUIS. Supposons que je me sois enfin laissé séduire. Était-ce la peine de jouer à la cour de Philippe le rôle d'un homme singulier ? Singulier ! Qu'est-ce que cela signifie ? Celui qui veut se rendre utile aux hommes doit d'abord se

montrer à eux comme leur semblable. A quoi bon le costume fastueux d'un sectaire ? Admettons... qui est assez libre de vanité pour ne pas chercher à faire des recrues en faveur de sa croyance?... admettons que je travaille à mettre la mienne sur le trône.

LA REINE. Non ! non ! marquis, je ne voudrais pas même, en plaisantant, vous prêter une idée si mal mûrie. Vous n'êtes pas un rêveur capable d'entreprendre ce qui ne peut être conduit à sa fin.

LE MARQUIS. C'est là précisément, ce me semble, que serait la question.

LA REINE. Ce que je pourrais tout au plus vous imputer, marquis, ce qui m'étonnerait beaucoup de votre part, ce serait... ce serait... ce serait...

LE MARQUIS. De la duplicité peut-être ?

LA REINE. De la dissimulation au moins. Le roi ne vous a vraisemblablement pas chargé de me dire ce que vous me direz.

LE MARQUIS. Non.

LA REINE. Une bonne cause peut-elle ennoblir un méchant moyen ? Cela se peut-il ? Pardonnez-moi ce doute. Prêter votre noble fierté à un tel rôle ? A peine puis-je le croire...

LE MARQUIS. Et moi je ne croirais pas non plus, s'il ne s'agissait que de tromper le roi. Mais ce n'est pas là mon opinion. Je pense le servir cette fois plus loyalement qu'il ne me l'a lui-même ordonné.

LA REINE. Je vous reconnais là, et cela me suffit. Que fait-il ?

LE MARQUIS. Le roi ? A ce qu'il me semble, je vais être bientôt vengé de vos jugements sévères. Ce que je ne me hâte pas de raconter à Votre Majesté, vous êtes encore, autant que je puis le voir, bien moins pressée de l'entendre ; il faut pourtant que vous l'entendiez. Le roi fait prier Votre Majesté de ne pas accorder aujourd'hui d'audience à l'ambassadeur de France. Voilà ma commission. Elle est remplie.

LA REINE. Et c'est là, marquis, tout ce que vous avez à me dire de sa part ?

LE MARQUIS. C'est à peu près tout ce qui m'autorise à être ici.

LA REINE. Je me résouds volontiers, marquis, à ne pas savoir ce qui doit être un secret pour moi.

LE MARQUIS. Cela doit être, madame. A la vérité, si vous n'étiez pas vous-même, je m'empresserais de vous avertir de certaines choses, de vous mettre en garde contre certaines personnes... Mais avec vous, cela n'est pas nécessaire. Le danger peut aller et venir autour de vous sans que vous le sachiez jamais. Tout cela n'est pas digne de troubler le sommeil d'or d'un ange. Aussi, n'est-ce pas là ce qui m'amène. Le prince Carlos...

LA REINE. Comment l'avez-vous laissé ?

LE MARQUIS. Comme le seul sage de son temps, pour qui c'est un crime d'adorer la vérité; tout aussi résolu à mourir pour son amour que le sage pour le sien. J'ai peu de paroles à vous dire... Mais, là, il parle lui-même. (*Il donne une lettre à la reine.*)

LA REINE, *après l'avoir lue*. Il faut qu'il me parle, dit-il.

LE MARQUIS. Je le dis aussi.

LA REINE. Aura-t-il plus de bonheur s'il voit de ses propres yeux que je n'en ai pas ?

LE MARQUIS. Non, mais il en deviendra plus actif et plus résolu.

LA REINE. Comment ?

LE MARQUIS. Le duc d'Albe a le gouvernement de la Flandre.

LA REINE. Il l'a, m'a-t-on dit.

LE MARQUIS. Le roi ne se rétracte jamais. Nous connaissons bien le roi. Mais ce qui est vrai, c'est que le prince ne peut rester ici. Cela ne se peut absolument pas, et la Flandre ne doit pas être sacrifiée.

LA REINE. Pouvez-vous empêcher cela ?

LE MARQUIS. Oui, peut-être... Le moyen est presque aussi redoutable que le péril; il est hardi comme le désespoir... Mais je n'en connais point d'autre.

LA REINE. Dites-le-moi.

LE MARQUIS. C'est à vous, madame, à vous seule que j'ose le découvrir. C'est de vous seule que Carlos peut l'entendre sans horreur. Le nom qu'on lui donnera est, il est vrai, un peu rude...

LA REINE. Rébellion !

LE MARQUIS. Il faut qu'il désobéisse au roi, il faut qu'il se rende secrètement à Bruxelles, où les Flamands l'attendent à bras ouverts. Les Provinces-Unies se lèveront à son signal ; le fils du roi donnera de la force à la bonne cause, il fera trembler le trône espagnol par ses armes. Ce que son père lui refuse à Madrid, il le lui accordera à Bruxelles.

LA REINE. Vous lui avez parlé aujourd'hui, et c'est là ce que vous voulez ?

LE MARQUIS. Parce que je lui ai parlé aujourd'hui.

LA REINE, *après un moment de silence*. Le plan que vous me découvrez m'effraye et m'entraîne en même temps. Je crois que vous n'avez pas tort. Le projet est hardi, et c'est pour cela, je crois, qu'il me plaît. Je veux le mûrir. Le prince le connaît-il ?

LE MARQUIS. Mon idée était qu'il l'apprit de votre bouche pour la première fois.

LA REINE. Sans contredit, l'idée est grande... Si la jeunesse du prince...

LE MARQUIS. Elle ne nuira pas. Il trouvera là un Egmont, un Orange, ces braves soldats de l'empereur Charles, aussi sages dans les conseils que redoutables dans les combats.

LA REINE, *avec vivacité*. Oui, l'idée est grande et belle. Le prince doit agir. Je sens tout cela vivement. Le rôle qu'on lui voit jouer à Madrid m'humilie pour lui. Je lui promets le secours de la France, de la Savoie. Je suis tout à fait de votre avis, marquis ; il doit agir. Mais cette entreprise exige de l'argent.

LE MARQUIS. Il est déjà prêt...

LA REINE. Je connais, en outre, un moyen.

LE MARQUIS. Je puis donc lui laisser espérer une entrevue.

LA REINE. Je veux réfléchir.

LE MARQUIS. Carlos attend une réponse, madame; je lui ai promis de la lui rapporter. (*Il présente ses tablettes à la reine.*) Pour le moment, deux mots suffiront.

LA REINE, *après avoir écrit.* Vous reverrai-je ?

LE MARQUIS. Aussi souvent que vous l'ordonnerez.

LA REINE. Aussi souvent... aussi souvent que je l'ordonnerai ? Marquis, comment dois-je m'expliquer cette liberté ?

LE MARQUIS. Aussi innocemment que vous pourrez. Nous en jouissons, c'est assez, pour Votre Majesté.

LA REINE, *l'interrompant.* Quelle joie ce serait pour moi, marquis, s'il restait encore à la liberté ce refuge en Europe ! Si c'était lui qui le conservât !... Comptez sur mon secret intérêt.

LE MARQUIS. Oh ! je savais qu'ici je serais compris. (*La duchesse d'Olivarès paraît à la porte.*)

LA REINE, *froidement au marquis.* Ce qui vient du roi, mon maître, sera respecté comme une loi. Allez l'assurer de ma soumission. (*Elle fait un signe. Le marquis s'éloigne.*)

## SCÈNE IV.

Une galerie.

DON CARLOS *et* LE COMTE DE LERME.

CARLOS. Ici nous ne serons pas troublés. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

LERME. Votre altesse avait à cette cour un ami...

CARLOS, *surpris*.... Que je ne connaissais pas ? Comment ? Que voulez-vous dire ?

LERME. Alors je dois demander pardon d'en avoir appris plus que je ne devais en savoir. Cependant, que votre altesse se rassure ! Je tiens ce secret d'une personne sûre. Bref, je l'ai appris par moi-même.

CARLOS. De qui voulez-vous parler ?

LERME. Du marquis de Posa.

CARLOS. Eh bien !

LERME. Si par hasard il en savait sur votre altesse plus qu'il n'est permis à personne d'en savoir , comme j'ai lieu de le craindre...

CARLOS. De craindre ?

LERME. Il a été chez le roi.

CARLOS. Ah !

LERME. Deux grandes heures , et dans une conversation très-intime.

CARLOS. Vraiment !

LERME. Il ne s'agissait pas de petites choses.

CARLOS. Je veux le croire.

LERME. J'ai plusieurs fois , prince , entendu prononcer votre nom.

CARLOS. J'espère que ce n'est pas un mauvais signe ?

LERME. Aujourd'hui il a été question de la reine dans la chambre à coucher du roi , et d'une manière très-énigmatique.

CARLOS *recule étonné*. Comte de Lerme !

LERME. Lorsque le marquis est sorti , j'ai reçu l'ordre de le laisser entrer désormais sans être annoncé.

CARLOS. C'est vraiment grave.

LERME. C'est sans exemple , prince , aussi loin que je me souviens depuis que je sers le roi.

CARLOS. C'est grave , vraiment grave ! et comment dites-vous qu'il a été question de la reine ?

LERME *recule*. Non , prince , non ! non ! c'est contre mon devoir.

CARLOS. C'est singulier : vous me dites une chose et vous me cachez l'autre.

LERME. La première je devais vous la dire ; quant à la seconde , elle appartient au roi.

CARLOS. Vous avez raison.

LERME. J'ai toujours regardé le marquis comme un homme d'honneur.

CARLOS. Vous l'avez très-bien jugé.

LERME. Chaque vertu est sans tache jusqu'au moment de l'épreuve.

CARLOS. La sienne l'est avant comme après l'épreuve.

LERME. La faveur d'un grand roi me semble digne d'être mise en question ; plus d'une vertu forte s'est laissée prendre à cet hameçon doré.

CARLOS. Oh ! oui !

LERME. Souvent il est sage de révéler ce qui ne peut rester caché.

CARLOS. Oui , sage ! mais vous dites que vous avez toujours regardé le marquis comme un homme d'honneur.

LERME. S'il l'est encore , mon soupçon ne le rend pas mauvais , et vous , prince , vous y gagnez doublement. (*Il veut sortir.*)

CARLOS *le suit et lui presse la main.* C'est pour moi un triple gain , noble et digne homme : je suis plus riche d'un ami et je ne perds pas celui que je possédais.

*Lerme sort.*

## SCÈNE V.

LE MARQUIS DE POSA , *arrivant par la galerie ;*  
CARLOS.

LE MARQUIS. Carlos ! Carlos !

CARLOS. Qui m'appelle ? Ah ! c'est toi ? Très-bien. Je vais au couvent ; viens m'y rejoindre bientôt. (*Il veut sortir.*)

LE MARQUIS. Encore deux minutes... Reste.

CARLOS. Si l'on nous surprenait !

LE MARQUIS. Cela ne sera pas : j'aurai bientôt dit. La reine...

CARLOS. Tu as été chez mon père ?

LE MARQUIS. Il m'a fait appeler. Oui.

CARLOS , *avec curiosité.* Eh bien ?

LE MARQUIS. C'est arrangé : tu lui parleras.

CARLOS. Et le roi ? que veut donc le roi ?

LE MARQUIS. Lui ? peu de chose... curiosité de savoir qu je suis... empressement à me servir de la part de quelques bons amis qui n'en avaient point la mission. Que sais-je ? il m'a offert du service.

CARLOS. Que tu as refusé ?

LE MARQUIS. Bien entendu.

CARLOS. Et comment vous êtes-vous quittés ?

LE MARQUIS. Assez bien.

CARLOS. Il n'a donc pas été question de moi ?

LE MARQUIS. De toi ? mais oui, d'une façon générale. (*Il tire ses tablettes de sa poche et les donne au prince.*) Voici deux mots de la reine. Demain je saurai où et comment...

CARLOS *lit d'un air très-distrain, cache les tablettes et veut sortir.* Tu me trouveras donc chez le prieur.

LE MARQUIS. Attends : pourquoi te presser ? Il ne vient personne.

CARLOS, *avec un sourire affecté.* Avons-nous donc changé de rôle ? Tu es aujourd'hui d'une étonnante sécurité.

LE MARQUIS. Aujourd'hui ? pourquoi aujourd'hui ?

CARLOS. Et que m'écrit la reine ?

LE MARQUIS. Ne viens-tu pas de le lire à l'instant ?

CARLOS. Moi ? Ah ! oui.

LE MARQUIS. Qu'as-tu donc ? que se passe-t-il en toi ?

CARLOS *relit ce qu'elle a écrit, puis avec chaleur et ravissement.* Ange du ciel ! oui, je veux être, je veux être digne de toi. L'amour agrandit les grandes âmes. Quoi que ce soit, n'importe : j'obéis quand tu ordonnes... Elle écrit que je dois me préparer à une importante résolution. Que veut-elle dire par là ? Le sais-tu ?

LE MARQUIS. Et quand je le saurais, Carlos, es-tu disposé à l'entendre ?

CARLOS. T'ai-je offensé ? j'étais distrait ; pardonne-moi, Rodrigue.

LE MARQUIS. Distrain ? par quoi ?

CARLOS. Par... Je ne sais pas moi-même. Ces tablettes sont à moi ?

LE MARQUIS. Non, du tout. Bien plus : je suis venu pour te demander les tiennes.

CARLOS. Les miennes ? pourquoi ?

LE MARQUIS. Et tout ce que tu aurais en outre de bagatelles qui ne doivent pas tomber entre les mains d'un tiers : des lettres, des fragments, des lambeaux de papier ; en un mot ton portefeuille.

CARLOS. Mais pourquoi ?

LE MARQUIS. Pour prévenir tout accident. Qui peut être à l'abri d'une surprise ? Personne ne viendra les chercher chez moi. Donne.

CARLOS, *très-inquiet*. C'est pourtant singulier. Pourquoi tout d'un coup cette...

LE MARQUIS. Sois parfaitement tranquille. Je n'ai pas d'autres intentions, certainement pas. C'est une précaution contre le danger. Je n'ai pas cru, non, sans doute, que tu devais avoir peur.

CARLOS *lui donne le portefeuille*. Garde-le bien.

LE MARQUIS. C'est ce que je ferai.

CARLOS *le regarde d'un air expressif*. Rodrigue, je te donne beaucoup.

LE MARQUIS. Beaucoup moins que je n'avais déjà reçu de toi... Ainsi, là-bas le reste, et à présent adieu, adieu. (*Il veut sortir.*)

CARLOS *lutte avec lui-même, enfin il le rappelle*. Redonne-moi ces lettres encore une fois. Il en est une là qu'elle m'écrivit à Alcuda, lorsque j'étais dangereusement malade. Je l'ai toujours portée sur mon cœur. Il m'est difficile de me séparer de cette lettre. Laisse-moi celle-là, seulement celle-là, et prends tout le reste. (*Il prend la lettre et lui rend le portefeuille.*)

LE MARQUIS. Carlos, je te cède à regret. J'avais justement besoin de cette lettre.

CARLOS. Adieu. (*Il s'éloigne lentement, puis s'arrête à la*

*porte, revient et lui rend la lettre.*) La voilà. (*Sa main tremble, il fond en larmes, se jette dans les bras du marquis et repose sa tête sur son sein.*) Cela ne peut pas être au pouvoir de mon père ; n'est-ce pas, Rodrigue, cela ne peut pas être? (*Il sort à la hâte.*)

## SCÈNE VI.

LE MARQUIS *étonné, le suit des yeux.* Est-il possible? est-il possible? Ainsi je ne l'aurais donc pas entièrement connu! pas entièrement! Ce repli de son cœur me serait-il réellement échappé? De la défiance envers son ami! Non, c'est une calomnie... Que m'a-t-il fait pour que je l'accuse de faiblesse, moi qui suis le plus faible? Ce que je lui impute, je l'éprouve moi-même... Étonné!... cela doit être, je le crois bien. Quand aurait-il pu prévoir cette étrange résolution de la part d'un ami?... De l'affliction! Je ne puis te l'épargner, Carlos, et je dois encore tourmenter ton âme tendre. Le roi s'est fié au vase auquel il a confié son secret intime, et la confiance exige la reconnaissance. Pourquoi serais-je indiscret, quand mon silence ne peut te causer de douleur et qu'il t'en épargne peut-être? Pourquoi montrer à celui qui dort le nuage orageux qui plane sur sa tête? Il suffit que je le détourne de toi, et quand tu t'éveilleras le ciel aura repris sa clarté.

*Il sort.*

## SCÈNE VII.

Cabinet du roi.

LE ROI, *assis dans un fauteuil, et près de lui* L'INFANTE  
CLAIRE-EUGENIE.

LE ROI, *après un profond silence.* Non, c'est pourtant ma fille. La nature pourrait-elle mentir avec tant de vérité? Ces yeux bleus sont les miens; je me retrouve dans chacun de ses traits! Enfant de mon amour, oui tu l'es. Je te presse sur mon cœur... Tu es mon sang. (*Il s'arrête tout à coup*

*avec trouble.*) Mon sang ! Que puis-je craindre de pire ? Mes traits ne sont-ils pas aussi les siens ? (*Il prend le médaillon dans ses mains et porte alternativement les yeux sur le portrait et sur une glace placée en face de lui. Enfin il le jette à terre, se lève et repousse l'infante.*) Loin de moi ! loin de moi ! Je me perds dans cet abîme.

## SCÈNE VIII.

LE COMTE DE LERME, LE ROI.

LERME. Sire, la reine vient d'entrer dans le salon.

LE ROI. A présent ?

LERME. Et demande la faveur d'être reçue...

LE ROI. A présent ? à présent ? à cette heure inaccoutumée ? Non, je ne puis lui parler à présent, je ne le puis.

LERME. Voici Sa Majesté elle-même.

*Il sort.*

## SCÈNE IX.

LE ROI, LA REINE, L'INFANTE. (*L'infante court au-devant de sa mère et s'attache à elle. La reine tombe à genoux devant le roi, qui reste muet et embarrassé.*)

LA REINE. Mon maître et mon époux... je suis forcée... de venir chercher justice au pied de votre trône...

LE ROI. Justice !

LA REINE. Je me vois traitée avec indignité dans cette cour : ma tassette est brisée.

LE ROI. Comment ? comment ?

LA REINE. Et des objets d'un grand prix pour moi ont disparu.

LE ROI. D'un grand prix pour vous ?

LA REINE. Par l'interprétation que la témérité d'une personne mal informée pourrait...

LE ROI. La témérité ! l'interprétation ! mais levez-vous.

LA REINE. Non, pas avant que mon époux se soit engagé,

par une promesse, à employer son royal pouvoir à me donner satisfaction. Sinon, il faudra me séparer d'une cour où ceux qui me volent trouvent un refuge.

LE ROI. Levez-vous donc... cette attitude... levez-vous...

LA REINE *se lève*. Que le coupable soit d'un rang élevé, je le sais ; car il y avait dans ma cassette pour plus d'un million de perles et de diamants, et il n'a pris que les lettres.

LE ROI. Que j'ai pourtant...

LA REINE. Très-volontiers, mon époux. C'étaient des lettres et un médaillon de l'enfant.

LE ROI. De?...

LA REINE. De l'enfant, votre fils.

LE ROI. Adressés à vous ?

LA REINE. À moi.

LE ROI. De l'enfant ? Et vous me dites cela, à moi ?

LA REINE. Pourquoi pas à vous, sire ?

LE ROI. Avec cette assurance ?

LA REINE. D'où vient cette surprise ? Je pense que vous vous rappelez encore les lettres que don Carlos m'écrivit à Saint-Germain, avec l'agrément des deux cours. Si le portrait qui les accompagna était compris dans cette permission, ou si ses espérances trop promptes l'entraînèrent à cette démarche hardie, c'est ce que je n'essayerai pas de décider. Mais s'il y eut précipitation, elle était très-pardonnable. J'en suis garant pour lui ; car alors il ne pouvait avoir la pensée que cela s'adressât à sa mère. (*Le roi fait un mouvement qu'elle remarque.*) Qu'est-ce ? qu'avez-vous ?

L'INFANTE *joue avec le médaillon qu'elle a ramassé par terre, et le rapporte à sa mère*. Ah ! regardez donc, ma mère, le beau portrait !

LA REINE. Quoi donc ?... mon... (*Elle reconnaît le médaillon et demeure muette de surprise. Elle et le roi se regardent fixement. Après un long silence.*) Vraiment, sire, ce moyen d'éprouver le cœur de votre épouse me paraît très-noble et très-royal... Cependant puis-je me permettre encore une question ?

LE ROI. C'est à moi à questionner.

LA REINE. L'innocence, du moins, ne doit pas souffrir de mes soupçons. Si c'est donc par votre ordre que ce vol a été...

LE ROI. Oui.

LA REINE. Alors je n'ai plus personne à accuser, plus personne à plaindre, personne que vous, dont l'épouse n'était pas faite pour qu'on employât envers elle de pareils moyens.

LE ROI. Je connais ce langage ; mais, madame, il ne me trompera pas une seconde fois, comme il m'a trompé à Aranjuez. Cette reine d'une pureté angélique, qui se défendait avec tant de dignité, je la connais mieux.

LA REINE. Qu'est-ce que cela signifie ?

LE ROI. Bref donc, madame, est-il vrai qu'alors vous n'avez parlé à personne, à personne ? Cela est-il vrai ?

LA REINE. J'ai parlé à l'infant, oui.

LE ROI. Oui ? Eh bien, c'est clair, c'est évident. Tant d'audace et si peu de soin de mon honneur !

LA REINE. L'honneur, sire ? Si l'honneur était en péril, c'était, je le crains, un honneur plus grand que celui qui m'a été conféré par la couronne de Castille.

LE ROI. Pourquoi m'avez-vous nié ?...

LA REINE. Parce que je ne suis pas habituée, sire, à subir un interrogatoire de coupable en présence de la cour. Je ne nierai pas la vérité quand elle me sera demandée avec égard, avec bonté. Etait-ce là le ton que Votre Majesté employa avec moi à Aranjuez ? L'assemblée des grands d'Espagne est-elle le tribunal devant lequel les reines doivent rendre compte de leurs actions secrètes ? J'ai accordé au prince l'entrevue qu'il demandait avec instance. Je l'ai fait parce que je le voulais, parce que je ne veux pas que l'usage soit juge des choses que je reconnais pour innocentes, et je vous l'ai caché parce qu'il ne me plaisait pas de discuter avec Votre Majesté sur cette action, en présence de mes gens.

LE ROI. Vous parlez très-hardiment, madame...

LA REINE. Et j'ajouterai encore, parce que l'infant trouve

difficilement dans le cœur de son père la justice qu'il mérite.

LE ROI. Qu'il mérite !

LA REINE. Oui, pourquoi vous le cacherais-je, sire ? Je l'estime beaucoup et je l'aime comme mon parent le plus cher, comme celui qui fut autrefois jugé digne de porter un nom qui me touchait de plus près. Je n'ai pas encore pu me faire à l'idée qu'il dût m'être plus étranger que tout autre, par cela même qu'il m'avait été plus cher que tout autre. Si vos maximes d'état peuvent, quand vous le jugez utile, former des liens, il leur est plus difficile de les rompre. Je ne veux pas haïr celui que je dois... Et puisque enfin on m'a contrainte à parler, je ne veux pas que mon penchant soit enchaîné plus longtemps.

LE ROI. Elisabeth, vous m'avez vu dans des heures de faiblesse. Ce souvenir vous donne de l'audace. Vous vous fiez à un pouvoir absolu que vous avez souvent essayé sur ma fermeté. Mais craignez d'autant plus : ce qui m'a rendu faible peut me conduire à la fureur.

LA REINE. Qu'ai-je donc fait ?

LE ROI *lui prend la main*. Si cela est... et cela n'est-il pas déjà ? Si la mesure de vos fautes est remplie, si un seul souffle la fait déborder, si je suis trompé... (*Il quitte sa main.*) Je puis vaincre encore cette dernière faiblesse, je le puis et je le veux. Alors, malheur à moi et à vous, Elisabeth !

LA REINE. Qu'ai-je donc fait ?

LE ROI. Alors le sang coulera à cause de moi...

LA REINE. En être venu là ! ô Dieu !

LE ROI. Je ne me connais plus moi-même, je ne respecte plus aucune loi, aucune voix de la nature, aucun droit des nations.

LA REINE. Combien je plains Votre Majesté !

LE ROI, *hors de lui*. Me plaindre ! La pitié d'une impudique !

L'INFANTE *se jette effrayée dans les bras de sa mère*. Le roi est en colère et ma mère chérie pleure ! (*Le roi arrache durement l'infante à sa mère.*)

LA REINE, *avec douceur et dignité et d'une voix tremblante.* Je dois pourtant garantir cette enfant des mauvais traitements. Viens avec moi, ma fille. (*Elle la prend dans ses bras.*) Si le roi ne veut plus te connaître, je ferai venir de l'autre côté des Pyrénées des protecteurs pour défendre notre cause. (*Elle veut sortir.*)

LE ROI, *troublé.* Madame !

LA REINE. Je ne puis plus supporter... C'en est trop... (*Elle s'avance vers la porte, mais s'évanouit et tombe avec l'infante.*)

LE ROI *court à elle avec effroi.* Dieu ! qu'est-ce donc ?

L'INFANTE *jette des cris de frayeur.* Hélas ! ma mère saigne. (*Elle s'enfuit.*)

LE ROI, *avec anxiété.* Quel terrible accident ! Du sang ! Ai-je mérité que vous me punissiez si cruellement ? Levez-vous, remettez-vous, levez-vous. On vient, on nous surprendra... Levez-vous. Faut-il que toute ma cour se repaisse de ce spectacle ? Faut-il vous prier de vous lever ? (*Elle se lève appuyée sur le roi.*)

## SCÈNE X.

*Les précédents. ALBE, DOMINGO entrent effrayés.  
Plusieurs dames les suivent.*

LE ROI. Qu'on reconduise la reine chez elle ; elle n'est pas bien.

*La reine sort accompagnée de ses dames, Albe et Domingo s'approchent.*

ALBE. La reine en larmes et du sang sur son visage ?

LE ROI. Cela paraît-il surprenant aux démons qui m'ont amené là ?

ALBE et DOMINGO. Nous ?

LE ROI. Qui m'en ont dit assez pour me mettre en fureur, pas assez pour ma persuasion.

ALBE. Nous avons donné ce que nous avions.

LE ROI. Que l'enfer vous remercie ! Je me repens de ce que j'ai fait... Etait-ce là langage d'une conscience coupable ?

LE MARQUIS DE POSA, *derrière le théâtre*. Peut-on parler au roi ?

## SCÈNE XI.

LE MARQUIS DE POSA, *les précédents*.

LE ROI, *vivement ému par cette voix, fait quelques pas au-devant du marquis*. Ah ! c'est lui ! Soyez le bienvenu, marquis. Maintenant, duc, je n'ai plus besoin de vous. Quittez-nous. (*Albe et Domingo se regardent avec un muet étonnement et sortent.*)

## SCÈNE XII.

LE ROI *et* LE MARQUIS DE POSA.

LE MARQUIS. Sire, il est dur pour un vieux guerrier qui a exposé pour vous sa vie dans vingt batailles de se voir éloigné ainsi.

LE ROI. Il vous convient de penser de la sorte et à moi d'agir comme je l'ai fait. Ce que vous avez été pour moi dans quelques heures, il ne l'a pas été dans toute sa vie. Je ne veux point dissimuler ma bienveillance envers vous. Le sceau de ma royale faveur doit briller au loin sur votre front. Je veux qu'on porte envie à l'homme que j'ai choisi pour ami.

LE MARQUIS. C'est ce qui arrivera alors même que le voile de l'obscurité pourrait seul le rendre digne de ce nom.

LE ROI. Que m'apportez-vous ?

LE MARQUIS. En traversant le salon, j'entends une rumeur terrible qui me paraît incroyable... Une vive altercation..... Du sang... La reine...

LE ROI. Vous venez de là ?

LE MARQUIS. Si cette rumeur est vraie, si quelque chose avait pu se passer entre Leurs Majestés, j'en serais désolé, car j'ai fait d'importantes découvertes qui changent toute la situation des choses.

LE ROI. Eh bien ?

LE MARQUIS. J'ai trouvé l'occasion d'enlever le portefeuille du prince avec quelques papiers, qui, je l'espère, jetteront un certain jour... (*Il donne au roi le portefeuille de Carlos.*)

LE ROI, *le parcourant avec curiosité*. Un écrit de l'empereur mon père... Comment! je ne me rappelle pas en avoir entendu parler! (*Il le lit, le met de côté, et prend d'autres papiers.*) Le plan d'une forteresse... des pensées extraites de Tacite... et quoi donc encore?... Je crois reconnaître l'écriture, c'est celle d'une femme. (*Il lit attentivement, tantôt à voix haute, tantôt à voix basse.*) « Cette clef... Le cabinet du pavillon de la reine... » Ah! qu'est-ce donc? « Là, l'amour sera libre... Douce récompense. » Satanique trahison! A présent, je la connais : c'est elle, c'est sa main.

LE MARQUIS. La main de la reine? Impossible.

LE ROI. De la princesse d'Eboli.

LE MARQUIS. Ainsi ce que le page Hénarès m'a avoué dernièrement serait vrai?... Il aurait remis la lettre et la clef?

LE ROI, *prenant la main du marquis dans une violente agitation*. Marquis, je vois que je suis dans des mains terribles... Cette femme, je veux vous l'avouer, marquis, cette femme a brisé la cassette de la reine. C'est d'elle que m'est venu le premier avertissement... Qui pourrait dire ce que le moine sait là-dessus! J'ai été trompé par une infâme scélératesse!

LE MARQUIS. Alors ce serait donc encore une chose heureuse si...

LE ROI. Marquis, marquis, je commence à craindre d'être allé trop loin avec la reine.

LE MARQUIS. S'il y a eu des intelligences secrètes entre la reine et le prince, elles étaient certainement d'une tout autre nature que celle qu'on leur impute. J'ai la certitude que le désir du prince d'aller en Flandre a pris naissance dans la tête de la reine.

LE ROI. Je l'ai toujours cru.

LE MARQUIS. La reine a de l'ambition ; oserai-je dire plus encore ? elle se voit avec chagrin trompée dans ses orgueilleuses espérances et écartée de toute participation au pouvoir. La jeunesse ardente du prince s'est offerte à ses projets étendus... Son cœur... Je doute qu'elle puisse aimer.

LE ROI. Je ne tremble point devant les habiles projets de sa politique.

LE MARQUIS. Est-elle aimée ? De la part de l'infant n'y a-t-il rien de pire à redouter ? Cette question me paraît digne d'examen. Je crois qu'ici une surveillance rigoureuse est nécessaire.

LE ROI. Vous me répondez de lui...

LE MARQUIS, *après un moment de réflexion*. Si Votre Majesté me croit capable de remplir cette tâche, je dois la prier de la remettre entièrement et sans restriction entre mes mains.

LE ROI. Il en sera ainsi.

LE MARQUIS. Au moins qu'aucun auxiliaire, quel que soit son nom, ne vienne me troubler dans les arrangements que je jugerai nécessaires.

LE ROI. Aucun, je vous le promets. Vous êtes mon bon ange ! Combien je vous dois de remerciements pour ce que vous venez de m'apprendre ! (*A Lerme, qui vient d'entrer.*) Comment avez-vous laissé la reine ?

LERME. Encore très-fatiguée de son évanouissement. (*Il jette sur le marquis un regard de défiance et sort.*)

LE MARQUIS, *après un moment de silence*. Une précaution me semble encore nécessaire. Je crains que le prince ne soit averti. Il a beaucoup d'amis dévoués, peut-être des intelligences à Gand avec les rebelles. La crainte peut le conduire à une résolution désespérée. Mon avis serait de chercher dès à présent un moyen soudain de prévenir cette catastrophe.

LE ROI. Vous avez parfaitement raison ; mais comment...

LE MARQUIS. Un ordre secret que Votre Majesté remettrait entre mes mains, et dont je me servirais au moment même

du danger. (*Le roi semble réfléchir.*) Ce serait d'abord un secret d'état, jusqu'à ce que...

LE ROI *va à sa table et écrit l'ordre d'arrestation.* Le royaume est en jeu... Le danger pressant permet des moyens extraordinaires... Voici, marquis... Je n'ai pas besoin de vous recommander des ménagements...

LE MARQUIS, *prenant l'ordre.* Sire, c'est pour un cas extrême.

LE ROI *lui met la main sur l'épaule.* Allez, allez, cher marquis ; ramenez la paix dans mon cœur et rendez le repos à mes nuits.

*Tous deux sortent de différents côtés.*

### SCÈNE XIII.

*Une galerie.*

CARLOS *arrive dans la plus vive agitation,* LE COMTE DE LERME *va au-devant de lui.*

CARLOS. Je vous cherche.

LERME. Je vous cherche aussi.

CARLOS. Est-il vrai, au nom du ciel, est-il vrai ?

LERME. Quoi donc ?

CARLOS. Qu'il a levé le poignard sur elle ? qu'on l'a emportée sanglante de sa chambre ? Par tous les saints ! répondez-moi. Que dois-je croire ? cela est-il vrai ?

LERME. Elle s'est évanouie et s'est blessée en tombant. Rien de plus.

CARLOS. N'y a-t-il aucun danger, aucun ? Sur votre honneur, comte ?

LERME. Pas pour la reine, mais beaucoup pour vous.

CARLOS. Pas pour ma mère. Eh bien ! que Dieu soit loué. Un bruit effroyable était venu à mon oreille ; on disait que le roi était en fureur contre la mère et l'enfant, qu'un mystère avait été révélé.

LERME. Ceci peut bien être vrai...

CARLOS. Être vrai ? Comment ?

LERME. Prince, je vous ai donné aujourd'hui un avis que vous avez méprisé ; profitez mieux du second.

CARLOS. Comment ?

LERME. Si je ne me trompe, prince, j'ai vu il y a quelques jours entre vos mains un portefeuille bleu de ciel brodé en or.

CARLOS, *déconcerté*. Oui, j'en ai un semblable... Eh bien ?

LERME. Sur la couverture est, je crois, un médaillon entouré de perles.

CARLOS. C'est très-juste.

LERME. Lorsque je suis entré à l'improviste dans le cabinet du roi, je crois avoir vu ce portefeuille entre ses mains et le marquis de Posa était près de lui...

CARLOS, *vivement, après un instant de silence et de surprise*. Cela n'est pas vrai.

LERME, *blessé*. Alors je suis un imposteur ?

CARLOS *le regarde fixement*. Oui, vous l'êtes.

LERME. Hélas ! je vous pardonne.

CARLOS *se promène dans une vive agitation et s'arrête enfin devant lui*. Quel mal t'a-t-il fait ? que t'a fait notre innocente union pour que tu emploies cette infernale activité à la détruire ?

LERME. Prince, je respecte le chagrin qui vous rend injuste.

CARLOS. O Dieu ! Dieu ! Dieu ! préserve-moi du soupçon.

LERME. Je me rappelle aussi les propres paroles du roi : « Combien je vous dois de reconnaissance, disait-il lorsque je suis entré, pour les nouvelles que vous m'avez apportées ! »

CARLOS. Silence ! silence !

LERME. Le duc d'Albe serait disgracié, le grand sceau enlevé au prince Ruy Gomès et confié au marquis...

CARLOS, *absorbé dans ses réflexions*. Et il ne m'a rien dit ? Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

LERME. Toute la cour le regarde avec surprise comme un ministre tout-puissant, comme un favori absolu.

CARLOS. Il m'a aimé, beaucoup aimé, je lui ai été cher comme son âme. Oh ! je le sais... il m'en a donné mille preuves. Mais des millions d'hommes et la patrie ne doivent-ils pas lui être plus chers qu'un seul individu ? Son âme était trop vaste pour un seul ami, et le bonheur de Carlos trop peu important pour son amour. Il m'a sacrifié à sa vertu ; puis-je l'en blâmer ? Oui, c'est certain, maintenant c'est certain ; je l'ai perdu. (*Il se détourne et se cache le visage.*)

LERME, *après un moment de silence.* Mon bon prince ! que puis-je faire pour vous ?

CARLOS, *sans le regarder.* Se rendre au roi et me trahir ! Je n'ai rien à donner.

LERME. Voulez-vous attendre ce qui va suivre ?

CARLOS *s'appuie sur la balustrade et regarde fixement devant lui.* Je l'ai perdu. Ah ! je suis complètement abandonné !

LERME *s'approche de lui avec émotion et intérêt.* Vous ne voulez pas penser à votre salut ?

CARLOS. A mon salut ? excellent homme !

LERME. Et, du reste, n'y a-t-il personne pour qui vous ayez plus à trembler que pour vous-même ?

CARLOS. Dieu ! que me rappelez-vous ? Ma mère ! la lettre qu'il a reçue de mes mains, que je ne voulais pas lui laisser et que je lui ai pourtant laissée ! (*Il se promène çà et là vivement en se tordant les mains.*) Comment a-t-elle mérité cela de lui ? il aurait dû au moins l'épargner. Lerne, ne l'aurait-il pas dû ? (*Avec une résolution subite.*) Je vais vers elle, il faut que je l'avertisse, il faut que je la prépare..... Lerne, cher Lerne, qui donc enverrai-je ? N'ai-je plus personne ? Dieu soit loué ! encore un ami... et là il n'y a plus rien à perdre.

*Il sort.*

LERME *le suit et le rappelle.* Prince, où allez-vous ?

*Il sort.*

## SCÈNE XIV.

LA REINE, ALBE, DOMINGO.

ALBE. S'il nous est permis, grande reine.

LA REINE. Qu'y a-t-il pour votre service ?

DOMINGO. Une sollicitude sincère pour l'auguste personne de Votre Royale Majesté ne nous permet pas de garder le silence sur un événement qui menace votre sûreté.

ALBE. Nous nous hâtons de paralyser par un avis donné à temps un complot organisé contre vous.

DOMINGO. Et de mettre aux pieds de Votre Majesté notre zèle et nos services.

LA REINE *les regarde avec surprise*. Mon révérend père, et vous, noble duc, vous m'étonnez, en vérité. Je ne m'attendais pas à un pareil dévouement de la part de Domingo et du duc d'Albe. Je sais comme je dois l'apprécier. Vous me parlez d'un complot qui me menace, puis-je connaître qui?...

ALBE. Nous vous prions de vous tenir en garde contre un marquis de Posa qui conduit les affaires secrètes du roi.

LA REINE. J'apprends avec plaisir que le roi a fait un si bon choix ; il y a longtemps qu'on me parle du marquis comme d'un excellent homme et d'un esprit distingué. Jamais la plus haute faveur ne fut plus justement placée.

DOMINGO. Plus justement placée ! Nous sommes mieux informés.

ALBE. Depuis longtemps on sait fort bien à quoi cet homme est employé.

LA REINE. Comment ! que serait-ce donc ? Vous excitez toute mon attention.

DOMINGO. Y a-t-il longtemps que Votre Majesté a regardé pour la dernière fois dans sa cassette ?

LA REINE. Comment ?

DOMINGO. Et n'a-t-elle rien perdu de précieux ?

LA REINE. Quoi donc ? toute ma cour sait que j'ai perdu... Mais le marquis de Posa ? Comment se fait-il que le marquis de Posa se trouve mêlé à ceci ?

ALBE. Il y est mêlé très-étroitement, madame, car il manque aussi au prince des papiers importants qui ont été vus ce matin dans les mains du roi, lorsque le chevalier avait une audience secrète.

LA REINE, *après quelques réflexions*. C'est singulier, par le ciel ! c'est tout à fait extraordinaire !... Je trouve ici un ennemi auquel je n'avais jamais songé, et par compensation deux amis que je ne me rappelle jamais avoir eus... car réellement, (*elle attache sur eux un regard pénétrant*) je dois vous l'avouer, le mauvais service qui m'a été rendu auprès du roi, j'étais exposée à vous le pardonner...

ALBE. A nous ?

LA REINE. A vous.

DOMINGO. Duc d'Albe, à nous ?

LA REINE, *fixant sur eux ses regards*. Combien je me réjouis d'être garantie de ma précipitation ! Sans cela, j'avais résolu de prier aujourd'hui même le roi de faire paraître devant moi mes accusateurs. A présent, cela vaut mieux ; je puis invoquer le témoignage du duc d'Albe.

ALBE. Mon témoignage ? Parlez-vous sérieusement ?

LA REINE. Pourquoi pas ?

DOMINGO. Anéantir ainsi tous les bons offices que nous pourrions en secret !...

LA REINE. En secret ? (*Avec fierté*.) Je désirerais savoir cependant, duc d'Albe, ce que la femme de votre roi peut avoir à dire avec vous, ou avec vous, prêtre, que son époux ne doive pas savoir... Suis-je innocente ou coupable ?

DOMINGO. Quelle question !

ALBE. Mais si le roi n'était pas juste ? Si du moins en ce moment il ne l'était pas ?

LA REINE. Alors j'attendrai qu'il le devienne. Heureux celui qui n'a qu'à gagner à ce qu'il le devienne ! (*Elle leur fait un salut et se retire. Ils sortent par une autre porte.*)

## SCÈNE XV.

Appartement de la princesse d'Éboli.

LA PRINCESSE D'EBOLI, puis CARLOS.

ÉBOLI. Est-elle donc vraie cette nouvelle étrange qui occupe déjà toute la cour ?

CARLOS *entre*. Ne vous effrayez pas, princesse. Je veux être doux comme un enfant.

ÉBOLI. Prince... cette surprise...

CARLOS. Etes-vous encore offensée ? Encore ?

ÉBOLI. Prince...

CARLOS, *d'un ton plus pressant*. Etes-vous encore offensée ? Je vous en prie, dites-le-moi.

ÉBOLI. Qu'est-ce donc ? Vous semblez oublier, prince... Que cherchez-vous près de moi ?

CARLOS, *prenant sa main avec vivacité*. Jeune fille, peux-tu éternellement haïr ? L'amour blessé ne pardonne-t-il jamais ?

ÉBOLI, *cherchant à se dégager*. Que me rappelez-vous, prince ?

CARLOS. Ta bonté et mon ingratitude. Hélas ! je le sais bien ; je t'ai cruellement offensée, jeune fille. J'ai déchiré ton cœur tendre, j'ai fait couler des larmes de ces yeux d'ange... Hélas ! je ne viens pas encore ici pour exprimer mon repentir.

ÉBOLI. Prince, laissez-moi... je...

CARLOS. Je viens parce que tu es une douce jeune fille, parce que j'ai foi dans la bonté et la beauté de ton âme. Vois, vois, je n'ai plus d'autre ami dans ce monde que toi seule. Un jour tu as été si bonne envers moi ! tu ne me haïras pas éternellement, tu ne resteras pas inflexible.

ÉBOLI *détourne le visage*. Oh ! silence ! Rien de plus, au nom du ciel, prince ! §

CARLOS. Laisse-moi te rappeler ces jours d'or, laisse-moi te rappeler ton amour, ton amour, jeune fille, ton amour dont je me suis montré si indigne. Laisse-moi, à présent, faire valoir ce que j'ai été pour toi ; ce que les rêves de ton cœur m'avaient donné. Une fois encore, une fois encore seulement place-moi devant ton âme comme j'étais alors, et sacrifie à cette image ce que tu ne peux plus jamais me sacrifier à moi.

ÉBOLI. O Carlos ! comme vous vous jouez cruellement de moi !

CARLOS. Sois plus grande que ton sexe. Oublie cette offense. Fais ce qu'aucune femme n'a fait avant toi, ce qu'aucune femme ne fera plus après. Je demande de toi quelque chose d'inouï. Laisse-moi, je t'en conjure à genoux, laisse-moi dire deux mots à ma mère. (*Il se jette à genoux devant elle.*)

## SCÈNE XVI.

*Les précédents ; LE MARQUIS DE POSA se précipite dans l'appartement, suivi de deux officiers de la garde du roi.*

LE MARQUIS, *hors d'haleine, se jette entre eux*. Qu'a-t-il avoué ? Ne le croyez pas.

CARLOS, *encore à genoux et d'une voix plus élevée*. Par tout ce qu'il y a de sacré !...

LE MARQUIS *l'interrompt avec violence*. Il est dans le délire. N'écoutez point cet insensé.

CARLOS, *d'un ton plus pressant*. Il y va de la vie et de la mort. Conduisez-moi près d'elle.

LE MARQUIS *éloigne de lui la princesse avec force*. Vous êtes morte si vous l'écoutez. (*A l'un des officiers.*) Comte de Cordoue, au nom du roi, (*il lui montre l'ordre d'arrestation*) le prince est votre prisonnier. (*Carlos reste immobile et comme frappé de la foudre. La princesse pousse un cri*

*de terreur et veut s'enfuir. Les officiers sont étonnés. Long et profond silence. On voit le marquis tremblant qui s'efforce avec peine de se remettre. Au prince.)* Je vous demande votre épée. Princesse Eboli, vous, demeurez. *(Et à l'officier.)* Vous me répondez sur votre tête que le prince ne parle à personne, à personne, pas même à vous. *(Il dit à voix basse quelques mots à l'officier ; puis, se retournant.)* Je vais me jeter à l'instant aux pieds du monarque et lui rendre compte. *(A Carlos.)* Et à vous aussi. Attendez-moi, prince, dans une heure. *(Carlos se laisse emmener sans donner signe d'aucun sentiment. Seulement, en passant, il laisse tomber un regard mourant sur le marquis, qui se cache le visage. La princesse essaye encore de s'enfuir. Le marquis la ramène par le bras.)*

## SCÈNE XVII.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LE MARQUIS DE POSA.

ÉBOLI. Au non du ciel, laissez-moi quitter ce lieu !

LE MARQUIS, *d'un air sévère et terrible.* Que t'a-t-il dit, malheureuse ?

ÉBOLI. Rien. Laissez-moi ; rien.

LE MARQUIS *la retient avec force.* Qu'as-tu appris ici ? Il n'y a plus moyen d'échapper ; tu ne le raconteras plus à personne au monde.

ÉBOLI *le regarde avec effroi.* Grand Dieu ! à quoi pensez-vous donc ? Vous ne voulez pourtant pas me tuer ?

LE MARQUIS *tire un poignard.* En effet, j'en serais tenté. Dépêche-toi.

ÉBOLI. Moi ! moi ! O miséricorde éternelle ! qu'ai-je donc fait ?

LE MARQUIS, *les yeux levés vers le ciel, posant le poignard sur sa poitrine.* Il en est encore temps. Le poison n'est pas encore sorti de ses lèvres ; je brise ce vase, et tout reste dans le même état. Le sort de l'Espagne et la vie d'une femme... *(Il demeure dans cette attitude, et semble incertain.)*

ÉBOLI tombe à ses pieds et le regarde fixement. Eh bien ! que tardez-vous ? Je ne demande pas de ménagement... Non, j'ai mérité de mourir, et je veux mourir.

LE MARQUIS laisse lentement tomber son bras. Après un instant de réflexion. (Ce serait aussi lâche que barbare. Non ! non ! Dieu soit loué ! il y a encore un autre moyen. (Il laisse tomber le poignard, et sort rapidement. La princesse sort par une autre porte.)

## SCÈNE XVIII.

Un appartement de la reine.

LA REINE, à la comtesse Fuentès. Quel tumulte dans le palais ! Chaque rumeur, comtesse, m'épouvante aujourd'hui. Allez donc voir, et dites-moi ce que cela signifie. (La comtesse Fuentès sort, et la princesse d'Éboli entre précipitamment.)

## SCÈNE XIX.

LA REINE, LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

ÉBOLI, hors d'haleine, pâle et défaite, se jette à genoux devant la reine. Madame, au secours ! il est prisonnier.

LA REINE. Qui ?

ÉBOLI. Le marquis de Posa l'a arrêté par l'ordre du roi.

LA REINE. Mais qui donc ? qui ?

ÉBOLI. Le prince.

LA REINE. Es-tu folle ?

ÉBOLI. Ils l'emmenent à l'instant.

LA REINE. Et qui l'a fait prisonnier ?

ÉBOLI. Le marquis de Posa.

LA REINE. Eh bien ! Dieu soit loué ! si c'est le marquis qui l'a arrêté.

ÉBOLI. Vous dites cela, madame, avec tant de calme et tant de froideur ! O Dieu ! vous ne pressentez pas ?... vous ne savez pas ?...

LA REINE. Pourquoi il est prisonnier? Sans doute pour quelques fausses démarches qui s'accordent naturellement avec la violence de caractère de ce jeune homme.

ÉBOLI. Non, non. Je suis mieux informée. Non, madame. C'est une action infâme, diabolique... Il n'y a plus de salut pour lui, il mourra.

LA REINE. Il mourra?

ÉBOLI. Et c'est moi qui l'assassine.

LA REINE. Il mourra? Insensée, y penses-tu?

ÉBOLI. Et pourquoi? pourquoi mourra-t-il? Oh! si j'avais pu prévoir que les choses en viendraient là!

LA REINE *la prend avec bonté par la main*. Princesse, vous êtes encore hors de vous-même; recueillez d'abord vos esprits, racontez-moi avec plus de calme ce que vous savez, et ne jetez pas dans mon âme ces horribles images. Qu'est-il arrivé?

ÉBOLI. Oh! madame, n'ayez pas pour moi cet abandon sublime; n'ayez pas cette bonté; elle tourmente ma conscience comme une flamme de l'enfer. Je ne suis pas digne d'élever jusqu'à votre gloire mon regard profane. Ecrasez la misérable qui se traîne à vos pieds, oppressée par le repentir, la honte et le mépris d'elle-même.

LA REINE. Malheureuse! malheureuse! qu'avez-vous à m'avouer?

ÉBOLI. Ange de lumière, âme sainte, vous ne savez pas, vous ne soupçonnez pas à quel démon vous avez souri avec tant de bonté. Apprenez aujourd'hui à la connaître. C'est moi... moi... qui vous ai volée.

LA REINE. Vous?

ÉBOLI. Et qui ai livré ces lettres au roi.

LA REINE. Vous?

ÉBOLI. Et qui ai eu l'audace de vous accuser.

LA REINE. Vous, vous avez pu?...

ÉBOLI. La vengeance... l'amour... la rage... Je vous haïssais et j'aimais l'infant.

LA REINE. Et parce que vous l'aimiez...

ÉBOLI. Parce que je le lui avais avoué, et qu'il ne m'avait pas payée de retour.

LA REINE, *après un moment de silence*. Oh! à présent, tout est expliqué pour moi... Levez-vous... Vous l'aimiez... j'ai déjà pardonné... Tout est oublié... Levez-vous. (*Elle lui tend la main.*)

ÉBOLI. Non, non. Il me reste encore un aveu terrible à faire. Non, grande reine, pas avant...

LA REINE, *attentive*. Que dois-je encore attendre? Parlez.

ÉBOLI. Le roi... une séduction... Oh! vous détournez les yeux... Je lis sur votre visage ma réprobation... Le crime dont je vous accusais, je l'ai moi-même commis. (*Elle presse contre terre son visage enflammé. La reine sort. Grand silence. La duchesse d'Olivarès sort quelques minutes après du cabinet dans lequel la reine est entrée, et trouve la princesse dans la même situation. Elle s'approche d'elle en silence. Au bruit de ses pas, la princesse se lève et paraît entrer en fureur en ne voyant plus la reine.*)

## SCÈNE XX.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

ÉBOLI. Dieu! elle m'a abandonnée! A présent, c'en est fait.

OLIVARÈS *s'approche d'elle*. Princesse d'Éboli...

ÉBOLI. Je sais, duchesse, pourquoi vous venez. La reine vous envoie pour m'annoncer ma sentence... Hâtez-vous.

OLIVARÈS. J'ai l'ordre de Sa Majesté de reprendre votre croix et votre clef.

ÉBOLI *tire de son sein une croix en or, et la remet entre les mains de la duchesse*. Me sera-t-il permis encore une fois de baiser la main de la meilleure des reines?

OLIVARÈS. On vous dira au couvent de Sainte-Marie ce qui aura été décidé pour vous.

ÉBOLI, *fondant en larmes*. Je ne reverrai plus la reine!

OLIVARÈS l'embrasse en détournant le visage. Vivez heureuse ! (*Elle sort à la hâte. La princesse la suit jusqu'à la porte du cabinet, qui se referme aussitôt derrière la duchesse. Elle reste quelques minutes muette et immobile à genoux devant cette porte, puis elle se lève, et s'éloigne, le visage voilé.*)

## SCÈNE XXI.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE. Ah ! enfin, marquis, heureusement vous arrivez.

LE MARQUIS, *pâle, le visage bouleversé, la voix tremblante, s'avance en faisant un profond salut.* Votre Majesté est-elle seule ? Personne ne peut-il nous entendre de la chambre voisine ?

LA REINE. Personne ; pourquoi ? Que m'apportez-vous ? (*Elle le regarde plus attentivement et recule effrayée.*) Quel changement ! D'où vient cela ? Vous me faites trembler, marquis ; vos traits décomposés portent l'empreinte de la mort.

LE MARQUIS. Vous savez déjà probablement...

LA REINE. Que Carlos a été arrêté et même par vous..... ajoute-t-on. Est-il donc vrai ? Je ne voulais là-dessus m'en rapporter à personne qu'à vous.

LE MARQUIS. C'est vrai.

LA REINE. Par vous ?

LE MARQUIS. Par moi.

LA REINE *le regarde d'un œil de doute.* Je respecte votre conduite, alors même que je ne la comprends pas. Mais cette fois pardonnez à l'inquiétude de la femme, je crains que vous ne jouiez un grand jeu.

LE MARQUIS. Et j'ai perdu.

LA REINE. Dieu du ciel !

LE MARQUIS. Soyez parfaitement tranquille, madame.

Pour lui toutes les précautions sont prises, c'est moi qui ai perdu.

LA REINE. Que vais-je entendre ? Dieu !

LE MARQUIS. Qui m'ordonnait de tout mettre sur un dé incertain ? Tout jouer ainsi témérairement, sans prévoyance avec le ciel ? Quel est l'homme qui voudrait entreprendre de diriger le lourd gouvernail du destin, s'il ne sait pas tout ? Oh ! c'est juste !... Mais pourquoi parler de moi à présent ? Le moment est précieux comme la vie d'un homme ; qui sait si la main avare du juge suprême ne compte pas en ce moment les dernières gouttes de l'existence ?

LA REINE. La main du juge ? Quel ton solennel ! Je ne comprends pas ce que ces paroles signifient, mais elles m'épouvantent.

LE MARQUIS. Il est sauvé, qu'importe à quel prix ? mais seulement pour aujourd'hui ; peut de moments lui appartient, qu'il sache les épargner ! Cette nuit même il faut qu'il quitte Madrid.

LA REINE. Cette nuit même ?

LE MARQUIS. Les préparatifs sont faits, les chevaux de poste l'attendent dans ce même cloître de Chartreux qui, depuis longtemps, sert de refuge à notre amitié. Voici en lettres de change ce que la fortune m'avait donné en ce monde. Ajoutez-y ce qui manquerait. A la vérité j'aurais encore dans le cœur bien des choses pour mon Carlos, bien des choses qu'il doit savoir ; mais le temps me manquera peut-être pour les traiter moi-même avec lui. Vous lui parlerez ce soir, voilà pourquoi je m'adresse à vous.

LA REINE. Au nom de mon repos, marquis, expliquez-vous plus clairement. Ne me parlez pas ainsi en énigmes terribles. Qu'est-il arrivé ?

LE MARQUIS. J'ai encore un important aveu à vous faire ; je le dépose entre vos mains. J'ai eu un bonheur accordé à peu d'hommes : j'aimais le fils d'un roi... mon cœur, consacré à un seul, embrassait le monde entier.... Dans l'âme de mon Carlos je créais un paradis pour des millions d'êtres. Oh ! mes rêves étaient beaux... Mais il a plu à la Providence de

me rappeler de ma noble entreprise avant le temps. Bientôt il n'aura plus son Rodrigue ; l'ami fait place à l'amante. Ici, ici sur cet autel sacré, sur le cœur de sa reine, je dépose mon dernier, mon précieux legs ; c'est là qu'il le trouvera quand je ne serai plus. (*Il se détourne ; les larmes étouffent sa voix.*)

LA REINE. C'est le langage d'un mourant ; j'espère encore que la chaleur de votre sang... Quel sens caché renferme ce discours ?

LE MARQUIS *cherche à se remettre et continue d'un ton plus ferme.* Dites au prince de penser au serment que nous avons fait en partageant l'hostie dans nos jours d'enthousiasme. J'ai tenu le mien, je lui suis resté fidèle jusqu'à la mort ! à présent, c'est à lui à remplir le sien.

LA REINE. Jusqu'à la mort ?

LE MARQUIS. Qu'il l'accomplisse ! Oh ! dites-le-lui ! Ce rêve est vrai, ce rêve hardi d'un nouvel état, cette conception divine de l'amitié ; qu'il mette la première main à ces rudes matériaux ; qu'il accomplisse son œuvre ou qu'il échoue, n'importe. Qu'il y mette la main. Quand les siècles auront passé, la Providence reproduira un fils de roi comme lui, sur un trône comme le sien, et enflammera du même enthousiasme son nouveau favori. Dites - lui que quand il sera homme, il doit respecter les rêves de sa jeunesse, qu'il ne doit pas ouvrir son cœur, cette tendre et divine fleur, au ver meurtrier de la raison tant vantée, qu'il ne se laisse point égarer, quand la sagesse de la poussière blasphémera l'enthousiasme, cet enfant du ciel. Je le lui ai dit autrefois.

LA REINE. Comment, marquis ? Où mène....

LE MARQUIS. Et dites-lui que je dépose dans son âme le bonheur des hommes ; qu'en mourant je l'exige de lui... Je l'exige... et que j'en avais le droit. Il eût dépendu de moi de ramener un nouveau jour dans ce royaume. Le roi me donnait son cœur. Il me nommait son fils. Je suis chargé des sceaux, et son Albe n'est plus rien. (*Il s'arrête et regarde quelques instants la reine en silence.*) Vous pleurez. Ah ! je connais ces larmes, âme noble, c'est la joie qui les fait

couler. Mais c'en est fait, c'en est fait. Carlos ou moi ! Le choix fut prompt et terrible. L'un des deux devait être perdu, et je veux être celui-là. Moi plutôt que lui... Ne cherchez pas à en savoir davantage.

LA REINE. A présent, à présent enfin je commence à vous comprendre ; malheureux ! qu'avez-vous fait ?

LE MARQUIS. J'ai donné deux petites heures du soir pour gagner un beau jour d'été ; j'abandonne le roi. Que puis-je être pour le roi ? Aucune rose ne fleurit pour moi sur ce sol aride. La destinée de l'Europe mûrit dans la pensée de mon noble ami. Je lui lègue l'Espagne. Qu'elle saigne jusque-là sous la main de Philippe... Mais malheur à lui et à moi si je devais me repentir, si j'avais pris le plus mauvais parti ! Non ! non ! je connais mon Carlos... Cela n'arrivera jamais, et vous êtes mon garant, madame. (*Après un moment de silence.*) J'ai vu cet amour germer ; j'ai vu la plus malheureuse passion prendre racine dans son cœur. Alors il était en mon pouvoir de la combattre, cette passion. Je ne l'ai pas fait, j'ai entretenu cet amour qui ne me semblait pas funeste ; le monde peut en juger autrement. Je ne me repens point, et mon cœur ne m'accuse pas. J'ai vu la vie là où le monde ne voyait que la mort. Dans cette flamme sans espoir, j'ai vu de bonne heure briller le rayon d'or de l'espoir. Je voulais le conduire à la perfection, l'élever à ce qui est beau et grandiose ; l'humanité me refusait une image, la langue me refusait des paroles... je le dirigeai de ce côté, et tout mon désir était de lui faire comprendre son amour.

LA REINE. Marquis, votre ami vous occupait tellement que pour lui vous m'avez oubliée. Me croyiez-vous sérieusement assez dégagée des faiblesses de la femme, quand vous vouliez faire de moi son ange, et lui donner pour arme la vertu ? Vous n'aviez pas réfléchi quel risque court notre cœur, quand on ennoblit la passion en lui donnant un tel nom.

LE MARQUIS. Pour toutes les femmes, excepté une seule, une seule, je le jure. Pourriez-vous rougir du noble désir d'animer une héroïque vertu ? Qu'importe au roi Philippe si la Transfiguration placée dans son Escorial enflamme d'une

pensée d'immortalité le peintre qui la regarde ! La douce harmonie qui dort dans les flancs de la lyre appartient-elle à celui qui l'a achetée et qui la conserve, quelque sourd qu'il soit ? Il a payé le droit de la briser en morceaux ; mais non pas l'art d'en tirer des sons mélodieux ni la jouissance ravissante du chant. La vérité gouverne le sage, la beauté règne sur le cœur sensible ; ils s'appartiennent l'un à l'autre. Aucun lâche préjugé ne détruira en moi cette croyance. Promettez-moi de l'aimer toujours, de ne vous laisser jamais entraîner à une abnégation humiliante par la crainte des hommes, par un faux héroïsme... de l'aimer immuablement et toujours ; promettez-moi cela, madame... promettez-le en mes mains.

LA REINE. Je vous promets que mon cœur sera toujours seul juge de mon amour.

LE MARQUIS *retire sa main*. A présent, je meurs tranquille... Ma tâche est finie. (*Il salue la reine et veut se retirer.*)

LA REINE *le suit en silence des yeux*. Vous partez, marquis, sans me dire si nous nous reverrons bientôt.

LE MARQUIS *revient en détournant le visage*. Certainement nous nous reverrons.

LA REINE. Je vous ai compris, Posa, je vous ai très-bien compris. Pourquoi avez-vous agi ainsi envers moi ?

LE MARQUIS. Lui ou moi !

LA REINE. Non ! non ! vous vous êtes précipité dans cette action que vous nommez une grande action ! Ne le niez pas. Je vous connais ; il y a longtemps que c'était là votre désir. Que des milliers de cœurs se brisent, que vous importe pourvu que votre orgueil soit assouvi ! Oh ! à présent, à présent, j'apprends à vous connaître. Vous n'avez agi que pour être admiré.

LE MARQUIS, *étonné*. (*A part.*) Non, je n'étais pas préparé à ces paroles.

LA REINE, *après un moment de silence*. Marquis, n'y a-t-il point de salut possible ?

LE MARQUIS. Aucun.

LA REINE. Aucun ! pensez-y bien. Rien de possible, pas même par moi ?

LE MARQUIS. Pas même par vous.

LA REINE. Vous ne me connaissez qu'à demi ; j'ai du courage.

LE MARQUIS. Je le sais.

LA REINE. Aucun salut ?

LE MARQUIS. Aucun.

LA REINE *le quitte en se cachant le visage*. Allez ! je n'estime plus aucun homme.

LE MARQUIS, *dans une violente agitation, se jette à genoux devant elle*. Reine ! ô Dieu ! la vie est pourtant belle. (*Il se lève et sort à la hâte. La reine rentre dans son cabinet.*)

## SCÈNE XXII.

Un salon chez le roi.

LE DUC D'ALBE et DOMINGO vont et viennent en silence ; LE COMTE DE LERME sort du cabinet du roi ; vient ensuite DON RAYMOND DE TAXIS.

LERME. N'a-t-on pas encore vu le marquis ?

ALBE. Pas encore. (*Lerme veut entrer.*)

TAXIS *s'avance*. Comte de Lerme, annoncez-moi.

LERME. Le roi n'y est pour personne.

TAXIS. Dites-lui qu'il faut que je lui parle ; c'est une affaire de la dernière importance pour Sa Majesté ; hâtez-vous. Cela ne souffre aucun retard. (*Lerme entre dans le cabinet.*)

ALBE. Cher Taxis, habituez-vous à la patience. Vous ne parlerez pas au roi...

TAXIS. Et pourquoi ?

ALBE. Vous auriez dû prendre la précaution de demander

cette permission au chevalier de Posa, qui retient prisonniers le père et le fils.

TAXIS. De Posa ? Comment ? Très-bien ! C'est le même de qui j'ai reçu cette lettre.

ALBE. Une lettre ? Quelle lettre ?

TAXIS. Que je dois envoyer à Bruxelles.

ALBE, *attentif*. A Bruxelles ?

TAXIS. Et je la porte au roi.

ALBE. A Bruxelles ? Avez-vous entendu, chapelain ? A Bruxelles !

DOMINGO. C'est très-suspect.

TAXIS. Avec quelle anxiété, avec quel embarras il me l'a recommandée !

DOMINGO. Avec anxiété ? ah !

ALBE. A qui est-elle adressée ?

TAXIS. Au prince de Nassau et Orange.

ALBE. A Guillaume ? Chapelain, c'est une trahison.

DOMINGO. Peut-il en être autrement ? Oui, en vérité, il faut à l'instant livrer cette lettre au roi. Que de mérite vous avez, digne seigneur, à vous montrer aussi strict dans vos fonctions !

TAXIS. Révérend père, je n'ai fait que mon devoir.

ALBE. Vous avez bien fait.

LERME, *sortant du cabinet, au maître des postes*. Le roi veut vous parler. (*Taxis entre.*) Le marquis n'est pas encore là ?

DOMINGO. On le cherche partout.

ALBE. Voilà qui est singulier et étonnant. Le prince est prisonnier d'état et le roi ne sait pas encore pourquoi.

DOMINGO. Il n'est pas encore venu ici lui en rendre compte.

ALBE. Comment le roi a-t-il pris la chose ?

LERME. Le roi n'a pas dit un mot. (*Bruit dans le cabinet.*)

ALBE. Qu'est-ce donc ? (*Silence.*)

TAXIS, *sortant du cabinet*. Comte de Lerme ! (*Tous deux entrent.*)

ALBE, *à Domingo*. Que se prépare-t-il ici ?

DOMINGO. Ce ton de frayeur ! cette lettre saisie ! duc, je ne pressens rien de bon.

ALBE. Il fait appeler Lerme ; il doit savoir pourtant que vous et moi nous sommes dans le salon.

DOMINGO. Notre temps est passé.

ALBE. Ne suis-je donc plus celui devant qui s'ouvraient toutes les portes ? Comme tout est changé ici ! comme tout m'est étranger !

DOMINGO *s'approche doucement de la porte du cabinet et prête l'oreille*. Écoutons !

ALBE, *après un moment de silence*. Tout est dans un profond silence ; on les entend respirer.

DOMINGO. La double tapisserie amortit le son.

ALBE. Retirons-nous ; on vient.

DOMINGO *quitte la porte*. J'éprouve une émotion importante, un sentiment de frayeur comme si ce moment devait décider d'une grande destinée.

### SCÈNE XXIII.

LE PRINCE DE PARME, LES DUCS DE FERIA *et* MEDINA-SIDONIA, *quelques grands et les précédents*.

PARME. Peut-on parler au roi ?

ALBE. Non.

PARME. Non ! qui est près de lui ?

FERIA. Le marquis de Posa, sans doute.

ALBE. On l'attend en ce moment.

PARME. Nous arrivons à l'instant de Saragosse ; la frayeur est dans tout Madrid. Est-il donc vrai ?...

DOMINGO. Oui, malheureusement.

FERIA. C'est vrai ? Il a été arrêté par ce chevalier de Malte ?

ALBE. Cela est ainsi.

PARME. Pourquoi? qu'est-il arrivé?

ALBE. Pourquoi! Aucun homme ne le sait, si ce n'est le roi et le marquis de Posa.

PARME. Sans convoquer les cortès de son royaume?

FERIA. Malheur à celui qui a pris part à ce crime d'état!

ALBE. Malheur à lui! je le dis aussi.

MEDINA-SIDONIA. Et moi aussi.

LES AUTRES GRANDS. Et nous tous.

ALBE. Qui veut me suivre dans le cabinet?... je me jette aux pieds du roi.

LERME *se précipite hors du cabinet.* Duc d'Albe!

DOMINGO. Enfin, Dieu soit loué! (*Albe entre dans le cabinet.*)

LERME, *dans une grande agitation.* Si le chevalier de Malte vient, le roi n'est pas seul à présent, il le fera appeler.

DOMINGO, *à Lerme, que tous environnent avec une vive curiosité.* Comte, qu'est-il arrivé? vous voilà pâle comme un mort.

LERME *veut s'éloigner.* C'est diabolique!

PARME *et* FERIA. Quoi donc? quoi donc?

MEDINA-SIDONIA. Que fait le roi?

DOMINGO. Diabolique! quoi donc?

LERME. Le roi a pleuré.

DOMINGO. Pleuré!

TOUS, *avec une extrême surprise.* Le roi a pleuré! (*On entend une sonnette dans le cabinet. Le comte de Lerme y entre.*)

DOMINGO, *essayant de le retenir.* Comte, encore un mot... pardonnez... Le voilà loin, et nous restons ici subjugués par l'épouvante.

## SCÈNE XXIV.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, FERIA, MEDINA-SIDONIA,  
PARME, DOMINGO *et les autres grands.*

ÉBOLI, *hors d'elle et très-pressée.* Où est le roi ? où ? je veux lui parler. (*A Feria.*) Duc, conduisez-moi près de lui.

FERIA. Le roi a d'importantes affaires, personne ne peut arriver à lui.

ÉBOLI. Signe-t-il déjà le terrible jugement ? Il est trompé ; je veux lui prouver qu'il est trompé.

DOMINGO *lui fait de loin un signe expressif.* Princesse Éboli !

ÉBOLI, *s'avançant vers lui.* Vous aussi en ce lieu, prêtre ? très-bien ; j'ai précisément besoin de vous. Vous m'appuierez. (*Elle saisit sa main et veut l'entraîner dans le cabinet.*)

DOMINGO. Moi ? avez-vous votre raison, princesse ?

FERIA. Restez ; le roi ne vous entendra pas à présent.

ÉBOLI. Il faut qu'il m'entende ; il faut qu'il entende la vérité, la vérité, quand il serait dix fois Dieu.

DOMINGO. Eloignez-vous, éloignez-vous ! Vous risquez tout. Restez.

ÉBOLI. Homme ! tremble devant la colère de ton idole ; pour moi, je n'ai rien à hasarder. (*Au moment où elle veut se jeter dans le cabinet, le duc d'Albe en sort.*)

ALBE, *les yeux étincelants et l'air triomphant, court à Domingo et l'embrasse.* Faites chanter un *Te Deum* dans toutes les églises, la victoire est à nous.

DOMINGO. A nous ?

ALBE, *à Domingo et aux autres grands.* A présent, vous pouvez entrer chez le roi ; je vous en dirai davantage.

## ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

Un appartement dans le palais du roi, séparé, par une grille de fer, d'une cour où les gardes vont et viennent.

CARLOS, assis devant une table, la tête appuyée sur son bras, comme s'il dormait. Dans le fond, quelques officiers qui sont enfermés avec lui. Le marquis de POSA s'avance sans que Carlos le voie, et parle à voix basse aux officiers, qui s'éloignent aussitôt. Il se place devant Carlos et le regarde quelque temps en silence et avec tristesse. Enfin, il fait un mouvement qui tire le prince de son assoupissement. Carlos se lève, aperçoit le marquis, et paraît effrayé. Il le regarde ensuite fixement et passe la main sur son front comme s'il cherchait à se rappeler quelque chose.

LE MARQUIS. C'est moi, Carlos.

CARLOS lui donne la main. Tu reviens donc encore à moi ? cela est beau de ta part.

LE MARQUIS. Je me suis imaginé qu'ici tu pourrais avoir besoin d'un ami.

CARLOS. Vraiment ? As-tu pensé cela ? Vois, c'est une joie pour moi... c'est une joie inexprimable. Hélas ! je savais bien que tu resterais bon pour moi.

LE MARQUIS. J'ai mérité que tu eusses cette pensée.

CARLOS. N'est-ce pas ? Oh ! nous nous comprenons encore entièrement ; cela me plaît. Ces ménagements, cette douceur conviennent à de grandes âmes comme toi et moi. Admettons qu'une de mes prétentions ait été injuste et exagérée, dois-tu pour cela me refuser ce qui est juste ? La vertu peut être

rigoureuse, mais jamais cruelle, jamais inhumaine. Il t'en a bien coûté ! oh ! oui, il me le semble ; je sais combien ton tendre cœur a saigné, quand tu parais ta victime pour la conduire à l'autel.

LE MARQUIS. Carlos, que penses-tu donc ?

CARLOS. Tu accompliras toi-même ce que je devais, ce que je n'ai pu faire. Tu donneras aux Espagnols les jours d'or qu'ils ont en vain espérés de moi. C'en est fait de moi ; c'en est fait pour toujours... Tu l'as vu... Oh ! cet amour terrible a détruit sans retour les fleurs précoces de mon génie... Je suis mort à tes grandes espérances... La Providence, ou le hasard, t'ont rapproché du roi... Il m'en a coûté mon secret, et il est à toi... Tu peux être son ange protecteur... Pour moi il n'y a plus de salut... Peut-être pour l'Espagne... Il n'y a là rien de condamnable, rien, rien que mon fol aveuglement qui m'a jusqu'à ce jour empêché de voir que tu es aussi grand que tendre.

LE MARQUIS. Non, je n'avais pas prévu ceci ! Je n'avais pas prévu que la générosité d'un ami pouvait être plus ingénieuse que mes sages combinaisons. Mon édifice s'écroule !... j'avais oublié ton cœur.

CARLOS. Sans doute, si tu avais pu lui épargner, à elle, un tel sort, vois-tu, j'aurais eu pour toi une inexprimable reconnaissance. Ne pouvais-je pas le supporter tout seul ? Devait-elle être la seconde victime ?... Mais, paix là-dessus ! Je ne veux te fatiguer par aucun reproche. Que t'importe la reine ? Aimes-tu la reine ?... Ta sévère vertu peut-elle se préoccuper des petits soucis de mon amour ?... Pardonne-moi... j'ai été injuste.

LE MARQUIS. Tu l'es ; mais non pas à cause de ce reproche... Si j'en méritais un, je les mériterais tous, et alors je ne serais pas ainsi devant vous. (*Il tire son portefeuille.*) Voici quelques-unes des lettres que tu m'avais données à garder ; reprends-les.

CARLOS *regarde avec étonnement, tantôt les lettres, tantôt le marquis.* Comment ?

LE MARQUIS. Je te les reuds, parce qu'elles seront à présent plus en sûreté entre tes mains qu'entre les miennes.

CARLOS. Qu'est-ce donc? Le roi ne les a donc pas lues? Elles ne lui ont pas été présentées?

LE MARQUIS. Ces lettres?

CARLOS. Tu ne les lui a pas toutes montrées?

LE MARQUIS. Qui t'a dit que je lui en avais montré une?

CARLOS, *très-étonné*. Est-il possible? Le comte de Lerme.

LE MARQUIS. C'est lui qui te l'a dit? Oui; eh bien, tout s'éclaircit! Qui pouvait prévoir cela?... Ainsi, Lerme... Non, cet homme n'a jamais appris à mentir, c'est très-juste : les autres lettres sont chez le roi.

CARLOS *le regarde avec un muet étonnement*. Pourquoi donc suis-je ici?

LE MARQUIS. Par précaution, dans le cas où, pour la seconde fois, tu serais tenté de choisir une Éboli pour ta confidente.

CARLOS, *se réveillant comme d'un rêve*. Ah! enfin, maintenant, je vois... Tout est éclairci.

LE MARQUIS, *allant vers la porte*. Qui vient?

## SCÈNE II.

LE DUC D'ALBE, *les précédents*.

ALBE *s'approche respectueusement du prince, et pendant toute la scène tourne le dos au marquis*. Prince, vous êtes libre : le roi m'envoie vous l'annoncer. (*Carlos regarde le marquis avec surprise; tous se taisent.*) Je m'estime heureux d'être le premier qui ait l'avantage...

CARLOS *les examine tous deux avec un extrême étonnement; après un moment de silence il s'adresse au duc*. J'ai été arrêté, et je suis remis en liberté sans savoir pourquoi.

ALBE. Par une méprise, prince, à laquelle, autant que je le sais, le roi aurait été entraîné par un imposteur.

CARLOS. Mais c'est pourtant par l'ordre du roi que je me trouve ici.

ALBE. Oui, par une erreur de Sa Majesté.

CARLOS. J'en suis réellement fâché... Mais si le roi commet une erreur, c'est au roi à la réparer lui-même en personne. (*Il cherche les yeux du marquis et il remarque une expression hautaine à l'égard du duc.*) On m'appelle ici fils de don Philippe; les yeux de la calomnie et de la curiosité reposent sur moi; ce que Sa Majesté fait par devoir, je ne veux point paraître en avoir d'obligation à sa clémence; je suis prêt à me présenter devant le tribunal des cortès... je ne reçois pas mon épée d'une telle main.

ALBE. Le roi ne mettra aucun retard à satisfaire aux justes désirs de Votre Altesse; si vous voulez le permettre, je vous accompagnerai jusqu'après de lui.

CARLOS. Je reste ici jusqu'à ce que le roi ou Madrid me tire de cette prison. Portez-lui cette réponse. (*Albe s'éloigne; on le voit encore s'arrêter dans la cour et donner des ordres.*)

### SCÈNE III.

#### CARLOS et LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS, après que le duc est sorti, s'adresse au marquis, avec étonnement et curiosité. Qu'est-ce donc? explique-moi... N'es-tu donc pas ministre?

LE MARQUIS. Je l'ai été, comme tu vois. (*Allant à lui avec une grande émotion.*) O Carlos! tout a donc agi, tout a réussi, tout est terminé. Bénie soit la puissance suprême qui a permis que cela réussît.

CARLOS. Réussi? Quoi? je ne comprends pas tes paroles.

LE MARQUIS lui prend la main. Tu es sauvé, Carlos... tu es libre... Et moi... (*Il s'arrête.*)

CARLOS. Et toi?

LE MARQUIS. Et moi, moi je te presse sur mon cœur. Pour la première fois j'en ai le droit, j'en ai pleinement le droit; je l'ai acheté par tout, par tout ce qui m'est cher! O Carlos! que ce moment est grand et doux! Je suis content de moi.

CARLOS. Quel changement subit dans tes traits! je ne t'ai

**jamais vu ainsi. Ta poitrine s'élève avec fierté et tes regards étincellent !**

**LE MARQUIS.** Nous devons nous dire adieu, Carlos. Ne t'effraye pas, sois homme. Quoi que tu apprennes, promets-moi, Carlos, de ne pas me rendre cette séparation plus pénible par une douleur immodérée et indigne d'une grande âme... Tu me perds, Carlos, pour beaucoup d'années... les insensés disent pour toujours. (*Carlos retire sa main, le regarde fixement et ne répond rien.*) Sois homme. J'ai beaucoup compté sur toi, je n'ai pas évité de passer avec toi ces heures sinistres que l'on appelle les dernières, et même, te l'avouerai-je, Carlos, je m'en suis réjoui. Viens, asseyons-nous, je me sens faible et épuisé. (*Il s'assied près de Carlos, qui, toujours dans une même stupeur, se laisse involontairement attirer près de lui.*) Où es-tu ? tu ne me réponds pas ? je serai court. Le lendemain du jour où nous nous vîmes pour la dernière fois à la Chartreuse, le roi me fit appeler ; le résultat, tu le sais et tout Madrid le sait. Mais ce que tu ne sais pas, c'est que tes secrets lui avaient déjà été révélés, que tes lettres trouvées dans la cassette de la reine témoignaient contre toi, que je l'appris de sa propre bouche et que je fus son confident. (*Il s'arrête pour attendre la réponse de Carlos, qui persiste dans son silence.*) Oui, Carlos, des lèvres j'ai trahi ma foi ; moi-même j'ai dirigé le complot préparé pour te perdre. Les faits parlaient déjà trop haut ; il était trop tard pour te justifier. M'associer à sa vengeance, c'était tout ce qui me restait à faire ; et je devins ainsi ton ennemi pour te servir plus puissamment. Tu ne m'écoutes pas ?

**CARLOS.** J'écoute ; continue, continue.

**LE MARQUIS.** Jusque-là je n'avais pas fait de faute. Mais bientôt les rayons inaccoutumés de la faveur du roi me trahirent. Comme je l'avais prévu, le bruit en vint jusqu'à toi. Séduit par une fausse tendresse, aveuglé par une orgueilleuse présomption, je voulais terminer sans toi cette entreprise hardie, et je dérobaï mon dangereux secret à ton amitié. Ce fut là une grande imprudence ; je commis une

faute grave, je le sais. J'avais une folle confiance ; pardonne, elle était fondée, si l'éternelle fermeté de ton amitié... (*Il se tait. Carlos passe de sa stupéfaction à une violente agitation.*) Ce que je craignais arriva. On te fit trembler devant des dangers imaginaires..... la reine, baignée dans son sang... le palais retentissant d'un cri de terreur... le malheureux empressement de Lerme... enfin, mon inconcevable silence, tout agite ton cœur surpris... Tu chancelles... tu me crois perdu. Cependant, trop noble toi-même pour douter de la loyauté de ton ami, tu décores sa chute du nom de grandeur, et tu n'oses le nommer infidèle que quand tu peux l'honorer dans son infidélité. Abandonné de ton unique ami, tu te jettes dans les bras de la princesse Éboli..... Malheureux ! dans les bras d'un démon ; car c'est elle qui l'a trahi. (*Carlos se lève.*) Je te vois courir ; un fatal pressentiment traverse mon cœur ; je te suis ; il était trop tard, tu étais à ses pieds ; l'aveu allait s'échapper de tes lèvres... plus de salut pour toi.

CARLOS. Non ! non ! elle était émue ; tu te trompes. Certainement elle était émue.

LE MARQUIS. Mes sens se troublent... Rien... rien... aucune issue... aucun secours dans toute la nature. Le désespoir fait de moi une furie, une bête féroce... Je pose le poignard sur la poitrine de cette femme. Mais alors, alors un rayon de lumière descend dans mon âme : « Si je trompais le roi ? si je pouvais parvenir à passer pour le coupable ? Vraisemblablement ou non, pour lui c'est assez ; pour le roi Philippe le mal est toujours assez vraisemblable. Soit, j'essayerai ; peut-être un coup de tonnerre, frappant ainsi le tyran à l'improviste, l'ébranlera ! Et que veux-je de plus ? Je réfléchirai, et Carlos aura le temps de fuir en Brabant. »

CARLOS. Et cela... tu l'aurais fait ?

LE MARQUIS. J'écris à Guillaume d'Orange que j'aime la reine, que je suis parvenu à tromper la méfiance du roi par les faux soupçons qui pèsent sur toi, que par le roi même j'ai trouvé le moyen de m'approcher librement de la reine. J'ajoute que je crains d'être découvert, parce que, instruit

de ma passion, tu as eu recours à la princesse Éboli, peut-être pour qu'elle avertît la reine que je t'ai fait prisonnier, et que maintenant, tout étant perdu, je voulais me jeter dans Bruxelles... Cette lettre...

CARLOS, *l'interrompt avec effroi*. As-tu confié cette lettre à la poste? Tu sais que toutes les lettres pour le Brabant et la Flandre...

LE MARQUIS. Sont livrées au roi... D'après ce que je vois, Taxis a déjà fait son devoir.

CARLOS. Dieu! je suis perdu!

LE MARQUIS. Toi? pourquoi toi?

CARLOS. Malheureux! et tu es perdu avec moi. Mon père ne pardonnera jamais cette monstrueuse imposture. Non, il ne la pardonnera jamais.

LE MARQUIS. Imposture! tu n'y penses pas. Réfléchis donc. Qui lui dira que c'est une imposture?

CARLOS *le regarde fixement*. Qui? tu le demandes? Moi-même. (*Il veut sortir.*)

LE MARQUIS. Tu es un insensé; reste.

CARLOS. Loin d'ici! loin d'ici! Au nom du ciel! ne me retiens pas; pendant que je m'arrête ici, il paye déjà des meurtriers.

LE MARQUIS. Le temps n'en est que plus précieux. Nous avons encore beaucoup à nous dire.

CARLOS. Quoi! avant qu'il ait tout... (*Il veut s'éloigner, le marquis le saisit par le bras et le regarde d'un air expressif.*)

LE MARQUIS. Écoute.... Carlos.... étais-je si pressé, si consciencieux, lorsque dans notre enfance... ton sang coula pour moi?

CARLOS, *immobile et plein d'admiration*. O Providence divine!

LE MARQUIS. Conserve-toi pour la Flandre. Régner est ta vocation; mourir pour toi était la mienne.

CARLOS *le prend par la main avec une profonde émotion*. Non! non! il ne pourra pas résister... il ne pourra pas

résister à une telle élévation ! Je veux te conduire à lui ; ton bras sous le mien, allons le trouver. Mon père, lui dirai-je, voilà ce qu'un ami a fait pour son ami. Cette action le touchera. Crois-moi, mon père n'est point dépourvu d'humanité. Oui, certainement cette action le touchera ; ses yeux répandront des larmes généreuses, et il te pardonnera à toi et à moi. *(On entend un coup d'arquebuse à travers la grille. Carlos tressaille.)* Ah ! pour qui cela ?

LE MARQUIS. Pour moi, je crois. *(Il tombe.)*

CARLOS tombe à côté de lui en poussant un cri de douleur. Oh ! miséricorde céleste !

LE MARQUIS, *d'une voix mourante*. Il est expéditif, le roi... j'espérais... plus longtemps... pense à ta sûreté... Écoute... à ta sûreté... ta mère sait tout... Je ne puis plus... *(Carlos reste comme mort près du marquis. Quelques instants après le roi entre accompagné des grands et recule à cet aspect. Silence général et profond. Les grands forment un demi-cercle autour du roi et de son fils et regardent tantôt l'un, tantôt l'autre. Carlos ne donne aucun signe de vie ; le roi le regarde, muet et pensif.)*

#### SCÈNE IV.

LE ROI, CARLOS, LES DUCS D'ALBE, FERIA, MEDINA-SIDONIA, LE PRINCE DE PARME, LE COMTE DE LERME, DOMINGO et des grands d'Espagne.

LE ROI, *avec un ton de bonté*. Ta prière a été écoutée, mon fils ; je viens moi-même ici avec tous les grands de mon royaume pour t'annoncer ta liberté. *(Carlos regarde autour de lui, comme s'il s'éveillait d'un rêve ; ses yeux se portent tantôt sur le roi, tantôt sur le mort. Il ne répond rien.)* Reçois ton épée... on a agi avec trop de précipitation. *(Il s'approche de lui, lui tend la main et l'aide à se lever.)* Mon fils n'est pas à sa place ; lève-toi, viens dans les bras de ton père.

CARLOS prend sans y songer le bras du roi ; mais tout à coup il revient à lui, s'arrête et le regarde fixement. Tu

portes l'odeur du meurtre, je ne puis t'embrasser. (*Il le repousse; tous les grands sont troublés.*) Non ! ne soyez pas ainsi effrayés. Qu'ai-je donc fait de monstrueux ? J'ai touché à l'oint du Seigneur ; ne craignez rien, je ne mettrai pas la main sur lui. Voyez-vous cette empreinte de feu sur son front ? Dieu l'a marqué.

LE ROI *se retourne pour s'en aller.* Suivez-moi, messieurs.

CARLOS. Où ? vous ne quitterez pas ce lieu, sire. (*Il le retient avec force. Sa main rencontre l'épée que le roi lui apportait ; elle sort du fourreau.*)

LE ROI. L'épée tirée contre ton père !

TOUS LES GRANDS *tirent la leur.* Régicide !

CARLOS, *tenant le roi d'une main et son épée nue de l'autre.* Remettez vos épées. Que voulez-vous ? croyez-vous que je suis dans le délire ? Non, je ne suis point dans le délire ; si j'y étais, vous ne feriez pas bien de me rappeler que sa vie dépend de la pointe de cette épée. Je vous en prie, éloignez-vous ; des natures comme la mienne demandent des égards... Ainsi retirez-vous ; ce que j'ai à faire avec ce roi n'a aucun rapport avec votre serment de vassaux. Regardez seulement comme ses doigts saignent ! regardez ici, voyez-vous ? Oh ! voyez-vous de ce côté !... voilà ce qu'il a fait, l'habile homme.

LE ROI, *aux grands, qui se pressent avec inquiétude autour de lui.* Retirez-vous. De quoi tremblez-vous ? ne sommes-nous pas père et fils ? Je veux voir à quel acte honteux la nature...

CARLOS. La nature ? je ne la connais pas ; ce meurtre est à présent l'arrêt décisif ; les liens de l'humanité sont rompus ; toi-même, sire, tu les a brisés dans ton royaume ; dois-je respecter ce dont tu te joues ?... Oh ! voyez ! oh ! voyez !... jusqu'à ce jour il n'y avait encore point eu de meurtre... N'y a-t-il pas de Dieu ? Quoi ! les rois peuvent-ils donc ainsi bouleverser sa création ? Je le demande, n'y a-t-il pas de Dieu ? Depuis que les mères enfantent, il est né un seul homme, un homme qui est mort, l'ayant si peu mérité.. Sais-tu donc ce que tu as fait ? Non, il ne le sait pas ; il ne

sait pas qu'il a privé ce monde d'une existence plus importante, plus noble, plus précieuse que la sienne et celle de tout son siècle.

LE ROI, *d'un ton de douceur*. Si j'ai été trop prompt, te convient-il à toi, pour qui tout a été fait, de me demander raison ?

CARLOS. Comment ! est-il possible ? Vous ne devinez pas qui était pour moi celui qui est mort ?... Oh ! dites-le-lui... Aidez sa suprême science à expliquer cette énigme. Celui qui est mort était mon ami... Et voulez-vous savoir pourquoi il est mort ? C'est pour moi qu'il est mort !

LE ROI. Ah ! mes pressentiments !

CARLOS. Ombre sanglante, pardonne si je profane ce mystère devant de pareils auditeurs ! Mais que ce grand connaisseur des hommes succombe à sa honte, en voyant son habileté de vicillard trompée par la pénétration d'un jeune homme ! Oui, sire, nous étions frères ! frères par un plus noble lien que ceux que la nature forme ; le cours de sa vie a été rempli par l'amour ; sa noble, sa belle mort n'a été que de l'amour pour moi. Il était à moi lorsqu'il vous agrandissait par ses soins, lorsque son éloquence facile jouait avec votre esprit gigantesque et orgueilleux. Vous croyiez le maîtriser, et vous n'étiez que l'instrument docile de ses sublimes projets. Si je suis prisonnier, c'est l'œuvre de sa prudente amitié. Pour me sauver, il écrivit la lettre au prince d'Orange... O mon Dieu ! c'était le premier mensonge de sa vie ! Pour me sauver, il se jeta au-devant de la mort et la subit. Vous le dotiez de votre faveur... et il est mort pour moi... Votre cœur et votre amitié étaient à lui... et votre sceptre était un jouet dans ses mains ; il l'a rejeté et il est mort pour moi... (*Le roi reste immobile, les yeux baissés. Tous les grands le regardent avec surprise et frayeur.*) Cela était-il possible ? Pouviez-vous ajouter foi à ce grossier mensonge ? Combien il devait avoir peu d'estime pour vous, quand il entreprit de vous tendre ce piège grossier ! Vous avez osé rechercher son amitié et vous avez cédé à cette légère épreuve ! Oh ! non ! non, il n'y avait là rien pour vous ; ce

n'était pas là un homme pour vous ! il le savait bien, lorsqu'il vous a repoussé avec toutes vos couronnes ; cette lyre délicate s'est brisée entre vos mains de fer... Vous ne pouviez que le tuer.

ALBE, *qui n'a pas quitté des yeux le roi et observe avec une inquiétude visible les mouvements de sa physionomie, s'approche de lui d'un air craintif.* Sire... ne gardez pas ce silence de mort ; jetez les yeux autour de vous... parlez-nous.

CARLOS. Vous ne lui étiez pas indifférent. Depuis longtemps il vous portait intérêt : peut-être vous eût-il rendu heureux. Son cœur était assez riche pour vous satisfaire avec son superflu. Une parcelle de son esprit eût fait de vous un Dieu... Vous vous êtes dépouillé vous-même et vous m'avez dépouillé. Que trouverez-vous pour remplacer une âme comme celle-ci ? (*Profond silence. Plusieurs des grands détournent les yeux ou se cachent le visage dans leurs manteaux.*) Oh ! vous qui êtes ici rassemblés, et que l'horreur et l'admiration rendent muets ! ne condamnez pas le jeune homme qui tient ce langage à son père et à son roi ! Regardez ici... il est mort pour moi... Si vous avez des larmes, si c'est du sang et non pas un airain brûlant qui coule dans vos veines, regardez ici et ne me condamnez pas. (*Il se tourne vers le roi avec plus de modération et de calme.*) Peut-être attendez-vous comment finira cette monstrueuse aventure?... Voici mon épée... Vous redevenez mon roi. Pensez-vous que je tremble devant votre vengeance ? Faites-moi mourir comme vous avez fait mourir l'homme le plus noble.. Je suis coupable, je le sais.. Que m'importe la vie ? je renonce à tout ce qui m'attend dans le monde... Cherchez-vous un fils parmi les étrangers?.. Ici sont mes royaumes. (*Il tombe près du corps du marquis et ne prend plus aucune part au reste de la scène. On entend de temps à autre, à distance, un bruit confus de voix et le tumulte d'un grand nombre d'hommes. Autour du roi règne un profond silence ; ses yeux parcourent tout le cercle des grands, mais ils ne rencontrent le regard d'aucun d'eux.*)

LE ROI. Eh bien! personne ne veut-il répondre? Chaque regard fixé à terre, chaque visage voilé! Ma sentence est prononcée. Je la lis sur ces figures muettes : mes sujets m'ont jugé. (*Même silence. Le tumulte se rapproche et s'accroît. Un murmure circule parmi les grands; ils se font l'un à l'autre des signes embarrassés. Le comte de Lerme pousse doucement le duc d'Albe.*)

LERME. En vérité, c'est le tocsin!

ALBE, à voix basse. Je le crains.

LERME. On se presse, on vient.

## SCÈNE V.

UN OFFICIER DES GARDES, *les précédents.*

L'OFFICIER, *s'avancant.* Rébellion! Où est le roi? (*Il écarte la foule et pénètre jusqu'au roi.*) Tout Madrid est en armes! Les soldats, le peuple en fureur environnent le palais. On dit que le prince Carlos est en prison, que sa vie est en danger. Le peuple veut le voir vivant, sinon il mettra Madrid en feu.

TOUS LES GRANDS, *dans l'agitation.* Sauvez! sauvez le roi!

ALBE, *au roi, qui demeure calme et immobile.* Fuyez, sire; il y a du danger; nous ne savons pas encore qui arme le peuple.

LE ROI *sort de sa stupeur, relève la tête et s'avance avec majesté au milieu d'eux.* Mon trône subsiste-t-il encore? Suis-je encore roi de cette contrée? Non, je ne le suis plus. Ces lâches pleurent; ils ont été attendris par un enfant. On n'attend que le signal pour m'abandonner; je suis trahi par des rebelles.

ALBE. Sire, quelle terrible pensée!

LE ROI. Allez là, prosternez-vous, prosternez-vous devant ce roi jeune et florissant; je ne suis plus rien qu'un vieillard sans force.

ALBE. Les choses en sont-elles venues là? Espagnols! (*Tous se pressent autour du roi, tirent leurs épées et s'a-*

*genouillent devant lui. Carlos demeure seul et abandonné près du corps de Posa. )*

LE ROI *arrache son manteau et le jette loin de lui. Couvrez-le des ornements royaux, portez-le sur mon cadavre foulé aux pieds. ( Il tombe sans mouvement dans les bras de Lerme et d'Albe. )*

LERME. Du secours ! Dieu !

FERIA. Dieu ! quelle catastrophe !

LERME. Il revient à lui.

ALBE *laisse le roi entre les mains de Lerme et de Feria. Portez-le sur son lit ; pendant ce temps, moi, je vais rendre la paix à Madrid. ( Il sort, on emporte le roi, et tous les grands le suivent. )*

## SCÈNE VI.

CARLOS *reste seul près du corps de Posa. Quelques instants après, paraît LOUIS MERCADO ; il regarde avec précaution autour de lui et reste un instant silencieux derrière le prince, qui ne le voit pas.*

MERCADO. Je viens de la part de sa majesté la reine. (*Carlos détourne les yeux et ne répond pas.*) Mon nom est Mercado, je suis médecin de sa majesté, et voici ma créance. (*Il montre au prince un anneau. Carlos continue à garder le silence.*) La reine désire beaucoup vous parler aujourd'hui même... Des affaires importantes...

CARLOS. Il n'y a plus rien pour moi d'important dans ce monde.

MERCADO. Une commission, dit-elle, que le marquis de Posa lui a léguée...

CARLOS, *avec vivacité.* Ah ! sur-le-champ ! (*Il veut aller avec lui.*)

MERCADO. Non pas maintenant, prince ; il faut attendre la nuit, tous les passages sont occupés et les postes doublés ; impossible de pénétrer dans cette aile du palais sans être vu ; ce serait tout risquer.

CARLOS. Mais....

MERCADO. Il y a tout au plus, prince, encore un moyen à tenter ; la reine y a pensé ; elle vous le propose ; mais il est hardi, étrange et aventureux.

CARLOS. C'est ?

MERCADO. Depuis longtemps, comme vous savez, une tradition rapporte que vers minuit, sous les voûtes souterraines de ce palais, l'ombre de l'empereur erre revêtue d'un capuchon de moine. Le peuple croit à cette histoire, et les gardes n'occupent ce poste qu'avec effroi. Si vous êtes résolu à vous servir de ce déguisement, vous pourrez passer librement à travers les sentinelles, et arriver jusqu'à l'appartement de la reine que cette clef vous ouvrira. Ce vêtement religieux vous garantira de tout inconvénient ; mais il faut vous décider à l'instant. Vous trouverez dans votre chambre le masque et l'habillement nécessaires ; je dois, à la hâte, rapporter une réponse à la reine.

CARLOS. Et l'heure ?

MERCADO. L'heure, c'est minuit.

CARLOS. Dites-lui qu'elle m'attende.

*Mercado sort.*

## SCÈNE VII.

CARLOS et LE COMTE DE LERME.

LERME. Sauvez-vous, prince ; le roi est en fureur contre vous. Une atteinte à votre liberté, si ce n'est à votre vie... Ne m'en demandez pas plus. Je me suis échappé un instant pour vous avertir. Fuyez sans retard.

CARLOS. Je suis dans les mains du Tout-Puissant.

LERME. D'après ce que la reine m'a laissé entendre, vous devez quitter aujourd'hui Madrid et partir pour Bruxelles ; n'y mettez pas de retard ; la révolte favorise votre fuite, c'est dans cette intention que la reine l'a suscitée. Maintenant on n'oserait employer contre vous la force. Des chevaux de poste vous attendent à la Chartreuse, et dans le cas où vous seriez

attaqué, voici des armes. ( *Il lui donne un poignard et des pistolets.* )

CARLOS. Merci, merci, comte de Lerme.

LERME. Ce qui vous est arrivé aujourd'hui m'a touché jusqu'au fond de l'âme ; aucun ami n'a tant aimé. Tous les patriotes pleurent sur vous ; je n'ose pas en dire plus.

CARLOS. Comte de Lerme, celui qui est mort vous appelait un noble cœur.

LERME. Encore une fois, prince, faites un heureux voyage. Des temps meilleurs viendront ; mais moi je ne serai plus ! Recevez ici mon hommage. ( *Il met un genou en terre.* )

CARLOS, *très-ému, veut la relever.* Non, pas ainsi, comte, pas ainsi... Vous m'attendrissez... Je ne voudrais pas manquer de force...

LERME *baise sa main avec émotion.* Roi de mes enfants !.. Oh ! mes enfants pourront mourir pour vous !... Moi, je ne le puis... Souvenez-vous de moi dans mes enfants... Revenez en paix en Espagne... sur le trône du roi Philippe ; soyez homme... Vous avez aussi appris à connaître la douleur... Ne formez aucune entreprise sanglante contre votre père !... rien de sanglant, prince... Philippe II a forcé votre aïeul à descendre du trône. Ce même Philippe tremble aujourd'hui devant son propre fils. Songez à cela, prince, et que le ciel vous accompagne ! ( *Il s'éloigne à la hâte. Carlos est sur le point de sortir d'un autre côté ; mais il se retourne tout à coup, se jette sur le corps du marquis et le presse de nouveau dans ses bras ; puis il sort promptement.* )

### SCÈNE VIII.

Un salon du roi.

LE DUC D'ALBE et LE DUC DE FERIA, *causant ensemble.*

ALBE. La ville est tranquille. Comment avez-vous laissé le roi ?

FERIA. Dans une disposition d'esprit des plus terribles...

Il s'est enfermé... Quoi qu'il arrive, il ne veut recevoir personne. La trahison du marquis a subitement changé toute sa nature.

ALBE. Il faut que je le voie. Cette fois, je ne puis user de ménagements. Une découverte importante qui vient à l'instant d'être faite...

FERIA. Une nouvelle découverte ?

ALBE. Un chartreux, qui s'était glissé mystérieusement dans l'appartement du prince, et qui se faisait raconter avec un empressement suspect la mort du marquis de Posa, a été surpris par mes gardes. On l'arrête, on l'interroge. La crainte de la mort lui arrache l'aveu qu'il porte sur lui des papiers d'une grande importance, que le marquis l'avait chargé de remettre entre les mains du prince, dans le cas où il ne reparaîtrait pas avant le coucher du soleil.

FERIA. Eh bien ?

ALBE. Ces papiers annoncent que Carlos doit quitter Madrid avant le jour.

FERIA. Quoi ?

ALBE. Qu'un vaisseau est à Cadix prêt à mettre à la voile pour le conduire à Flessingue ; que les provinces des Pays-Bas n'attendent que lui pour secouer le joug de l'Espagne.

FERIA. Ah ! qu'est-ce que cela ?

ALBE. D'autres lettres annoncent que la flotte de Soliman est déjà sortie de Rhodes... pour attaquer, en vertu d'un traité, le roi d'Espagne dans la Méditerranée.

FERIA. Est-il possible ?

ALBE. Ces lettres m'ont fait connaître dans quel but ce chevalier de Malte avait entrepris dernièrement ces voyages à travers l'Europe. Il ne s'agissait de rien moins que d'armer toutes les puissances du nord pour défendre la liberté des Flamands.

FERIA. Voilà ce qu'il a fait ?

ALBE. Enfin, ces lettres sont accompagnées d'un plan détaillé de la guerre qui doit séparer à jamais les Pays-Bas de la monarchie espagnole ; rien, rien n'est oublié : calcul de

la force et de la résistance, tableau complet des ressources et de la puissance du pays, maximes à suivre, alliances à contracter. C'est un projet diabolique, mais vraiment d'un génie merveilleux.

FERIA. Quel impénétrable conspirateur !

ALBE. On parle encore dans ces lettres d'un entretien secret que ce soir, avant sa fuite, le prince devait avoir avec sa mère.

FERIA. Comment ! ce serait aujourd'hui même ?

ALBE. Cette nuit. J'ai donné des ordres en conséquence. Vous voyez que cela presse ; il n'y a pas un moment à perdre. Ouvrez la porte du roi.

FERIA. Non. Elle est absolument interdite.

ALBE. Eh bien, je l'ouvrirai moi-même. Le danger pressant justifie cette hardiesse. *(Au moment où il s'avance vers la porte, elle s'ouvre et le roi paraît.)*

FERIA. Ah ! lui-même !

## SCÈNE IX.

LE ROI *et les précédents.*

*Tous les grands, effrayés à son aspect, s'écartent et le laissent respectueusement passer. Il semble préoccupé par un rêve, comme un somnambule. Ses traits et sa contenance indiquent encore le désordre où l'a jeté son évanouissement. Il s'avance lentement vers les grands et les regarde fixement, mais d'un air distrait. Enfin il s'arrête pensif, les yeux fixés à terre ; son agitation s'accroît toujours.*

LE ROI. Rendez-moi ce mort... Je veux le ravoir.

DOMINGO, *à voix basse, au duc d'Albe.* Parlez-lui.

LE ROI. Il me dédaignait et il est mort... Je veux le ravoir. Il faut qu'il ait une autre idée de moi.

ALBE *s'approche de lui avec crainte.* Sire...

LE ROI. Qui parle ici ? (*Ses yeux parcourent le cercle des grands.*) A-t-on oublié qui je suis ? A genoux ! pourquoi n'es-tu pas à genoux devant moi, créature ? Je suis encore roi... Je veux voir l'asservissement... Tout m'abandonnerait-il parce qu'un seul m'a méprisé ?

ALBE. Ne parlez pas de lui, sire ! Un nouvel ennemi plus important que celui-là s'élève au sein de votre royaume.

FERIA. Le prince Carlos...

LE ROI. Il avait un ami qui est mort pour lui, pour lui... Avec moi, il eût partagé un royaume... De quelle hauteur il me regardait ! Ah ! du haut d'un trône on ne regarde pas avec tant de fierté ! N'était-il pas clair qu'il savait ce que valait sa conquête ? Ce qu'il a perdu, sa douleur le prouve. On ne pleure pas ainsi un bien passager. Pour qu'il vécût encore, ah ! je donnerais les Indes. Puissance inconsolable qui ne peut pas même étendre son bras jusqu'au tombeau et réparer la légèreté commise envers la vie d'un homme ! Les morts ne ressuscitent pas !... Qui ose me dire que je suis heureux ? Il y a dans la tombe un homme qui m'a refusé son estime... Que m'importent les vivants ?... Un esprit, un homme libre s'est élevé dans tout ce siècle, un seul : il m'a méprisé et il est mort !

ALBE. C'est donc en vain que nous vivons ? Espagnols, descendons au tombeau ! Jusque dans la mort, cet homme nous dérobe le cœur du roi.

LE ROI *s'assied, la tête appuyée sur sa main.* Il serait donc mort ! Je l'aimais... je l'aimais beaucoup... Il m'était cher comme un fils... Avec ce jeune homme, une nouvelle aurore, une plus belle se levait pour moi. Qui sait ce que je lui réservais ? C'était mon premier amour. Que toute l'Europe me maudisse ! L'Europe peut me maudire. De lui, j'ai mérité de la reconnaissance.

DOMINGO. Par quel enchantement ?

LE ROI. Et à qui a-t-il fait ce sacrifice ? A un enfant, à mon fils ? Non, jamais je ne le croirai. Un Posa ne meurt pas pour un enfant ! La pauvre flamme de l'amitié ne remplit pas le cœur d'un Posa. Son cœur battait pour toute l'humana-

nité. Son affection, c'était le monde avec toutes les races futures. Pour la satisfaire, il trouve un trône et il va plus loin. Cette haute trahison envers l'humanité, Posa se la serait-il pardonnée? Non, je le connais mieux. Il n'a pas sacrifié Philippe à Carlos, mais le vieillard au jeune homme, son disciple. L'astre couchant du père ne pouvait récompenser son labeur. Il se réservait pour le lever prochain de l'astre du fils. Oh ! cela est clair, on attendait ma retraite.

ALBE. Vous en verrez la confirmation dans ces lettres.

LE ROI *se lève*. Il pourrait s'être trompé : j'existe encore. Grâce te soient rendues, nature ! je sens dans mes nerfs la force de la jeunesse. Je le livrerai au ridicule. Sa vertu passera pour le rêve d'un songe creux ; et il sera mort comme un fou. Que sa chute écrase son ami et son siècle ! Voyons comment on se passera de moi. Le monde est encore à moi pour une soirée ; j'emploierai si bien cette soirée qu'après moi personne, pendant dix générations, ne récoltera rien sur ce sol brûlé. Il m'a sacrifié à l'humanité, son idole ; que l'humanité paye pour lui ! Et maintenant je commence par sa poupée. (*Au duc d'Albe.*) Que disiez-vous de l'infant ? Répétez-le-moi. Qu'y a-t-il dans ces lettres ?

ALBE. Ces lettres, sire, renferment les dernières recommandations du marquis de Posa au prince Carlos.

LE ROI *parcourt les papiers pendant que tous les regards sont fixés sur lui. Après les avoir lus, il les met de côté et se promène en silence dans la chambre.* Qu'on appelle le cardinal inquisiteur. Je le prie de m'accorder une heure. (*Un des grands sort. Le roi reprend les papiers, continue à lire, puis les met encore de côté.*) Cette nuit donc ?

TAXIS. A deux heures sonnant la poste doit être devant le cloître des Chartreux.

ALBE. Et les gens que j'ai envoyés en observation ont vu porter dans le couvent différents effets de voyage reconnaissables aux armes de la couronne.

FERIA. Des sommes considérables auraient été versées au nom de la reine chez des banquiers maures pour être touchées à Bruxelles.

LE ROI. Où a-t-on laissé l'enfant ?

ALBE. Près du corps du chevalier.

LE ROI. Y a-t-il encore de la lumière dans la chambre de la reine ?

ALBE. Tout y est tranquille ; elle a congédié ses femmes plus tôt que de coutume. La duchesse d'Arcas, qui est sortie de sa chambre la dernière, l'a quittée dans un profond sommeil. *(Un officier de la garde entre, tire le duc de Feria à l'écart et lui parle à voix basse. Celui-ci se tourne vers le duc d'Albe, d'autres l'entourent successivement, et il s'élève un vague murmure.)*

FERIA, TAXIS, DOMINGO, ensemble. C'est singulier !

LE ROI. Qu'y a-t-il ?

FERIA. Une nouvelle, sire, qui est à peine croyable !

DOMINGO. Deux soldats suisses, qui quittent à l'instant leur poste, disent... Il est ridicule de le répéter.

LE ROI. Eh bien ?

ALBE. Que, dans l'aile gauche du palais, l'ombre de l'empereur s'est laissé voir et a passé devant eux d'un air ferme et solennel. Toutes les sentinelles placées le long du pavillon confirment cette nouvelle et ajoutent que l'apparition aurait disparu dans les appartements de la reine.

LE ROI. Et sous quelle forme l'a-t-on vue ?

L'OFFICIER. Sous le même vêtement d'hiéronymite qu'il portait à la fin de sa vie dans le cloître de Saint-Just.

LE ROI. Ainsi, sous un vêtement de religieux ? Les gardes l'ont donc connu pendant sa vie ? Autrement, comment sauraient-ils que c'est l'empereur ?

L'OFFICIER. Le sceptre qu'il portait à la main prouve que c'était l'empereur.

DOMINGO. La tradition rapporte qu'on l'a vu déjà plusieurs fois sous cette forme.

LE ROI. Personne ne lui a-t-il adressé la parole ?

L'OFFICIER. Personne n'a osé. Les gardes ont dit leurs prières et l'ont respectueusement laissé passer.

LE ROI. Et l'apparition a disparu dans les appartements de la reine ?

L'OFFICIER. Dans le vestibule de la reine. (*Silence général.*)

LE ROI, *se retournant vivement.* Que dites-vous ?

ALBE. Sire, nous sommes muets.

LE ROI, *après un moment de réflexion, à l'officier.* Faites mettre mes gardes sous les armes, et qu'on ferme toutes les avenues de ce palais. Je suis curieux de dire un mot à cet esprit. (*L'officier sort, un page s'avance.*)

LE PAGE. Sire, le cardinal inquisiteur.

LE ROI, *à sa suite.* Laissez-nous. (*Le grand inquisiteur, vieillard de quatre-vingt-dix ans et aveugle, s'avance appuyé sur un bâton et conduit par deux dominicains. Les grands se jettent à genoux devant lui et touchent le bord de son vêtement. Il leur donne sa bénédiction. Tous s'éloignent.*)

## SCÈNE X.

LE ROI et LE GRAND INQUISITEUR.

*Long silence.*

LE GRAND INQUISITEUR. Suis-je devant le roi ?

LE ROI. Oui.

LE GRAND INQUISITEUR. Je n'osais plus l'espérer.

LE ROI. Je renouvelle une scène des années passées. L'enfant Philippe cherche un conseil auprès de son instituteur.

LE GRAND INQUISITEUR. Charles, mon élève, votre auguste père n'eut jamais besoin de conseils.

LE ROI. Il n'en était que plus heureux. J'ai commis un meurtre, cardinal, et je n'ai plus de repos.

LE GRAND INQUISITEUR. Pourquoi avez-vous commis ce meurtre ?

LE ROI. Une trahison sans exemple...

LE GRAND INQUISITEUR. Je la connais.

LE ROI. Que connaissez-vous ? Par qui ?

LE GRAND INQUISITEUR. Je sais depuis des années ce que vous savez depuis le coucher du soleil.

LE ROI, *avec surprise*. Vous connaissiez déjà cet homme ?

LE GRAND INQUISITEUR.. Sa vie, depuis le commencement jusqu'à la fin, est inscrite dans les registres sacrés du saint office.

LE ROI. Et il allait librement ?

LE GRAND INQUISITEUR. La corde au bout de laquelle il voltigeait était longue, mais indestructible.

LE ROI. Il a été hors des limites de mon royaume.

LE GRAND INQUISITEUR. Partout où il pouvait être, j'y étais aussi.

LE ROI, *se promenant avec mécontentement*. On savait dans quelles mains je me trouvais, pourquoi a-t-on négligé de m'en avertir ?

LE GRAND INQUISITEUR. Je vous ferai la même question..... Pourquoi ne pas vous informer quand vous vous jetiez dans les bras de cet homme ? Vous l'avez connu ! D'un coup d'œil vous avez vu l'hérétique. Qui a pu vous porter à dérober cette victime au saint-office ? Se joue-t-on ainsi de nous ? Si la majesté des rois s'abaisse jusqu'à être receleuse, si derrière nous elle s'entend avec nos plus perfides ennemis, qu'arrivera-t-il de nous ? Si un seul peut trouver grâce, de quel droit en a-t-on sacrifié cent mille ?

LE ROI. Il a été aussi sacrifié.

LE GRAND INQUISITEUR. Non ! il a été assassiné... bassement... criminellement !... Le sang qui devait couler glorieusement en notre honneur a été répandu par la main d'un meurtrier : cet homme était à nous. Qui vous autorisait à attenter aux biens sacrés de notre ordre ? C'est par nous qu'il devait mourir. Dieu l'envoyait dans la nécessité de ce siècle, pour montrer, à la honte éclatante de son esprit, l'orgueil de la raison. Tel était le plan que j'avais conçu. Maintenant voilà l'œuvre de plusieurs années détruite. Vous nous l'avez enlevé, et vous n'avez que des mains sanglantes,

LE ROI. La passion m'entraîna : pardonnez-moi.

LE GRAND INQUISITEUR. La passion ! Est-ce l'enfant Philippe qui me répond ? Suis-je le seul qui ait vieilli ? La passion ? (*Il secoue la tête avec mécontentement.*) Accorde la liberté de conscience à tes royaumes, si tu marches enchaîné !

LE ROI. Je suis encore novice dans ces matières. Ayez de la patience avec moi.

LE GRAND INQUISITEUR. Non, je ne suis pas content de vous. Trahir ainsi tout le cours de votre règne passé ! Où était alors ce Philippe dont l'âme ferme et immuable comme une étoile fixe dans le ciel tourne éternellement sur elle-même ? Tout un passé s'est-il abîmé derrière vous ? Le monde n'était-il plus le même dans le moment où vous lui tendiez la main ? Le poison n'était-il plus le poison ? N'y avait-il plus de ligne de démarcation entre le bien et le mal ? entre le vrai et le faux ? Qu'est-ce donc qu'un plan ? Qu'est-ce que la fermeté et la constance de l'homme, si dans une seule minute un principe, suivi pendant soixante ans, disparaît comme un caprice de femme ?

LE ROI. Je lisais dans ses yeux... Excusez ce retour à l'humanité. Il y a pour le monde une issue de moins vers votre cœur. Vos yeux sont éteints.

LE GRAND INQUISITEUR. Qu'aviez-vous besoin de cet homme ? Que pouvait-il vous présenter de nouveau à quoi vous ne fussiez préparé ? Connaissez-vous si peu les rêveries enthousiastes et la nouveauté ? Votre oreille était-elle si peu habituée au langage pompeux de ces réformateurs du monde ? Si l'édifice de vos croyances tombe devant des mots, de quel front, je le demande, avez-vous pu signer l'arrêt de mort de cent mille pauvres âmes qui n'avaient rien fait de pis pour monter sur le bûcher ?

LE ROI. Je voulais un homme. Ce Domingo...

LE GRAND INQUISITEUR. Pourquoi un homme ? Les hommes sont pour vous des nombres et rien de plus. Faut-il enseigner les éléments de l'art de régner à un élève en cheveux gris ! Que le Dieu de la terre apprenne à se passer de ce qui ne peut lui être accordé ! Si vous soupirez après un rapport de sentiment, vous avouez par là que vous avez dans le

monde des égaux, et quel droit auriez-vous de vous élever au-dessus de vos égaux ?

LE ROI, *se jetant dans un fauteuil*. Je suis un pauvre homme, je le sens. Tu exiges d'une créature ce que le Créateur seul peut faire.

LE GRAND INQUISITEUR. Non, sire, on ne me trompe pas ainsi. Je lis au-dedans de vous : vous vouliez nous échapper. Les lourdes chaînes de notre ordre vous pèsent ; vous vouliez être libre et seul (*il s'arrête, le roi se tait*) ; nous sommes vengés. Rendez grâce à l'Eglise qui se contente de vous punir comme une mère. Le choix qu'on vous a laissé faire en aveugle a été votre châtement ; vous avez reçu une leçon. Maintenant revenez à nous. Si je ne paraissais maintenant devant vous, par le Dieu vivant, vous auriez paru demain devant moi.

LE ROI. Pas de langage pareil ! Modère-toi, prêtre, je ne souffre pas cela. Je ne peux m'entendre parler sur ce ton.

LE GRAND INQUISITEUR. Pourquoi évoquez-vous l'ombre de Samuel ? J'ai donné deux rois au trône d'Espagne, et j'espérais laisser une œuvre appuyée sur des bases solides. Je vois le fruit de ma vie perdu : Philippe lui-même ébranle mon édifice. Et maintenant, sire, pourquoi ai-je été appelé ? Qu'ai-je à faire ici ? Je ne veux point réitérer cette visite.

LE ROI. Une œuvre encore, la dernière, et alors tu peux te retirer en paix. Que le passé soit oublié et que la paix soit faite entre nous... Sommes-nous réconciliés ?

LE GRAND INQUISITEUR. Si Philippe se courbe humblement.

LE ROI, *après un moment de silence*. Mon fils projette une révolte.

LE GRAND INQUISITEUR. Que décidez-vous ?

LE ROI. Rien ou tout.

LE GRAND INQUISITEUR. Et qu'appellez-vous tout ?

LE ROI. Je le laisserai fuir, si je ne puis le faire mourir.

LE GRAND INQUISITEUR. Eh bien, sire ?

LE ROI. Peux-tu fonder en moi une nouvelle croyance qui autorise le meurtre sanglant d'un fils ?

LE GRAND INQUISITEUR. Pour apaiser l'éternelle justice, le fils de Dieu est mort sur la croix.

LE ROI. Veux-tu implanter cette opinion dans toute l'Europe?

LE GRAND INQUISITEUR. Partout où la croix est révérée.

LE ROI. Je commets un attentat envers la nature. Peux-tu imposer le silence à cette puissante voix?

LE GRAND INQUISITEUR. Devant la foi, la voix de la nature est sans force.

LE ROI. Je dépose en tes mains mon office de juge ; puis-je m'en dessaisir entièrement?

LE GRAND INQUISITEUR. Remettez-le-moi.

LE ROI. C'est mon fils unique. Pour qui ai-je assemblé tant de choses?

LE GRAND INQUISITEUR. Plutôt pour la mort que pour la liberté!...

LE ROI *se lève*. Nous sommes d'accord : viens.

LE GRAND INQUISITEUR. Où?

LE ROI. Recevoir de mes mains la victime. (*Il l'emmène.*)

## SCÈNE XI.

Appartement de la reine.

CARLOS, LA REINE; puis LE ROI et sa suite.

CARLOS, *revêtu d'un habit de moine, un masque sur le visage qu'il ôte en entrant, une épée nue sous le bras. Il est nuit. Il s'approche d'une porte qui s'ouvre. La reine s'avance en déshabillé, avec un flambeau à la main. Carlos s'écroule le genou devant elle. Elisabeth!*

LA REINE, *le regardant d'un air triste*. Est-ainsi que nous nous revoyons?

CARLOS. C'est ainsi que nous nous revoyons! (*Un moment de silence.*)

LA REINE *cherche à se remettre*. Levez-vous : nous ne devons pas, Carlos, nous amollir l'un l'autre. Celui qui n'est

plus ne peut pas être honoré par d'impuissantes larmes. Que les larmes coulent pour de plus petites souffrances... Il s'est sacrifié pour vous. Par sa vie précieuse il a racheté la vôtre, et ce sang n'aurait coulé que pour une chimère ? J'ai moi-même répondu pour vous ; c'est sur ma caution qu'il a quitté la vie avec joie. Voulez-vous m'empêchez de tenir mon engagement ?

CARLOS, *avec enthousiasme*. Je lui élèverai un mausolée comme aucun roi n'en a jamais eu... Sur sa cendre fleurira le paradis.

LA REINE. C'est ainsi que je vous voulais : c'était la grande pensée de sa mort. Je vous le dis, il m'a choisi pour exécuter sa dernière volonté : je veillerai à l'accomplissement de ce serment... Au moment de mourir, il a déposé entre mes mains un autre legs, je lui ai donné ma parole... Et pourquoi le tairai-je ? il m'a confié son Carlos..... Je brave les apparences... je ne veux plus trembler devant les hommes, je veux avoir la hardiesse d'un ami. Mon cœur parlera ; il appelle vertu notre amour, je le crois, et mon cœur ne sera plus.....

CARLOS. N'achevez pas, madame ; j'ai fait un rêve long et pénible : j'ai aimé. A présent je suis éveillé : oublions le passé. Voici vos lettres ; anéantissez les miennes , ne craignez plus aucun emportement de ma part. C'en est fait : une flamme pure éclaire mon être ; ma passion est ensevelie dans le tombeau des morts ; aucun désir mortel ne partagera plus mon cœur. (*Après un moment de silence, il lui prend la main.*) Je suis venu pour vous dire adieu. Ma mère, je reconnais enfin qu'il y a un bonheur plus grand, plus digne d'envie que celui de vous posséder ; une seule nuit a imprimé l'essor au cours paresseux de mes années, et m'a donné, dans mon printemps, la maturité de l'homme ; je n'ai plus d'autre tâche dans cette vie que de me souvenir de lui ; toutes mes récoltes sont faites. (*Il s'approche de la reine, qui se cache le visage.*) Vous ne me dites rien, ma mère ?

LA REINE. Ne vous inquiétez pas de mes larmes, Carlos...

je ne puis m'empêcher de pleurer ; mais, croyez-moi, je vous admire.

CARLOS. Vous fûtes l'unique confidente de notre union ; sous ce nom vous resterez ce que j'ai de plus cher au monde ; je ne puis vous donner mon amitié, pas plus que je n'aurais pu, hier, donner mon amour à une autre femme ; mais si la Providence me conduit sur le trône, la veuve du roi sera sacrée pour moi. (*Le roi, accompagné du grand inquisiteur et des grands, paraît dans le fond sans être aperçu.*) Maintenant je vais quitter l'Espagne ; je ne reverrai plus mon père, plus jamais dans cette vie ; je ne l'estime plus ; la nature est morte dans mon sein. Redevenez son épouse : il a perdu un fils ; rentrez dans vos devoirs. Je cours délivrer des mains du tyran un peuple opprimé. Madrid ne me reverra que comme roi, ou ne me reverra jamais. Et maintenant pour ce long adieu, ma mère, embrassez votre fils. (*Il l'embrasse.*)

LA REINE. O Carlos ! que faites-vous de moi ? Je n'ose point m'élever jusqu'à cette mâle grandeur, mais je puis vous comprendre et vous admirer.

CARLOS. Ne suis-je pas fort, Élisabeth ? je vous tiens dans mes bras et je n'hésite pas. Hier encore les terreurs de la mort n'auraient pu m'arracher de ce lieu. (*Il s'éloigne d'elle.*) C'en est fait : je brave toutes les destinées humaines. Je vous ai tenue dans mes bras et je n'ai pas hésité... Silence ! n'avez-vous pas entendu quelque chose ? (*Une heure sonne.*)

LA REINE. Je n'entends rien que la cloche terrible qui sonne le moment de notre séparation.

CARLOS. Adieu donc, ma mère. Vous recevrez de Gand ma première lettre ; elle fera connaître le mystère de nos relations ; je vais désormais agir ouvertement avec Philippe. Je veux que dès maintenant il n'y ait plus rien de secret entre nous ; vous n'avez plus besoin de craindre les regards du monde : voici mon dernier mensonge. (*Il veut prendre son masque ; le roi s'avance entre eux.*)

LE ROI. Oui, ton dernier. (*La reine tombe évanouie.*)

CARLOS court à elle, et la reçoit dans ses bras. Elle est morte ! O ciel et terre !

LE ROI, *calme et froid, au grand inquisiteur.* J'ai rempli ma tâche, faites la vôtre.

*Il sort.*

FIN DE DON CARLOS.

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

## TABLE.

---

	Pages.
Notice sur Schiller.....	1
Les Brigands.....	41
La Conjuraton de Fiesque.....	175
L'Intrigue et l'Amour.....	297
Don Carlos ....	407
Marie Stuart.....	567